

MESAS-REDONDAS





---

# Analyser les 'réseaux sociaux' en tant que dispositifs info-communicationnels : une problématique

## Analisar as 'redes sociais' como dispositivos info-comunicacionais : uma problemática

## Analyse the 'social networks' as info-communicational devices : a problematic

**Yves Jeanneret**

Professeur des universités, Université Paris Sorbonne/Celsa

École doctorale Concepts et langages

Groupe d'analyse interdisciplinaire des processus d'information-communication (GRIPIC)

### Résumé

Cette analyse est consacrée à l'étude des processus info-communicationnels liés à l'accès de certains dispositifs à la qualification de « réseaux sociaux ». Ce phénomène est replacé dans le temps long de l'innovation informatique, notamment à partir du couple de la réquisition (prééminence du devoir-faire) et de la panoplie (montage tactique d'objets hétéroclites) et dans la perspective d'un double processus de singularisation des outils-marques et de mise en indistinction de l'outil, du média, du document, de la relation sociale et des normes culturelles. Quatre problématiques de recherche centrées sur la dimension documentaire et médiatique des dispositifs info-communicationnels sont décrites pour envisager, dans la lignée de travaux collectifs menés récemment en France, l'arrivée de ces dispositifs micro-documentaires comme un épisode dans le projet de transfigurer notre environnement culturel, comme un état défini de la relation entre média et texte, comme un moment dans l'économie politique de la circulation des savoirs et comme une mise en question de la relation entre le travail de recherche et l'innovation techno-industrielle.

**Mot-clés:** réseaux sociaux ; dispositifs micro-documentaires ; circulation des savoirs

## Resumo:

Esta análise é dedicada ao estudo dos processos info-comunicacionais ligados à ascensão de certos dispositivos à qualificação de «redes sociais». Este fenômeno é reposto no tempo longo da inovação informática, notadamente a partir da dupla requisição (preeminência do dever-fazer) e panóplia (montagem tática de objetos heteróclitos), na perspectiva de um duplo processo de singularização das ferramentas-marcas e da indistinção da ferramenta, da mídia, do documento, da relação social e das normas culturais. Quatro problemáticas de pesquisa centradas na dimensão documentária e midiática dos dispositivos info-comunicacionais são descritas visando, na linha de trabalhos coletivos conduzidos recentemente na França, a chegada destes dispositivos micro-documentários como um episódio no projeto de transfigurar nosso ambiente cultural, como um estado definido da relação entre mídia e texto, como um momento na economia política da circulação dos saberes e como um questionamento da relação entre trabalho de pesquisa e inovação tecno-industrial.

**Palavras-chave:** redes sociais; dispositivos micro-documentários; circulação dos saberes

## Abstract:

This analysis is concerned to the studies of info-communicational processes related to the insertion of some devices to qualify 'social networks'. This phenomena is replaced over the computing innovation time, especially from the pair request (preeminence of 'must to do'), and the panoptic scheme (tactical assembly of heterogeneous objects); and the prospect of a double process of making singular tools to cyber-network and the indistinctness among these tools, the media, the document and the social and cultural norms. Four problematic dimension of research focused on documentary and media info-communicational devices are described, at collective line of works conducted recently in France: the arrival of these micro-documentaries devices as an episode in the project to transfigure our cultural environment; as a state of relationship between media and text; as a moment in the political economy of the circulation of knowledge; and as a way to questioning the relationship between research and techno-industrial innovation.

**Keywords:** social networks; micro-documentary devices; knowledge circulation

Parler de « réseaux sociaux » évoquait naguère des relations, de l'influence, du militantisme. En quelques années, du moins en France, cette signification a été éclipsée : les « réseaux sociaux » qui obsèdent les médias sont

des dispositifs matériels de communication sur l'internet. Les chercheurs avaient déjà observé il y a cinq ans que « la participation sociale connaît, dans et par les blogs, un *avatar éditorial* » (CANDEL ; JEANNE-PERRIER, 2007, p. 58) ; ce fait d'observation accède aujourd'hui au statut d'évidence lexicale. Il est devenu nécessaire de préciser « réseaux humains » pour se faire comprendre si l'on veut désigner des solidarités, de l'engagement collectif, de la relation. L'objet de cet article est d'essayer de comprendre ce que sont vraiment ces structures médiatiques et technologiques, telles MySpace, Facebook et Twitter, pour citer des plates-formes qui ont connu un succès particulier en France<sup>1</sup>. Et surtout comment elles en sont venues à occuper dans les esprits la place des catégories sociologiques.

Pour décrire ici certaines problématiques de recherche vivantes dans les sciences de l'information-communication françaises, j'aborde ces objets avec deux partis pris. Le premier consiste à ne pas dissocier les formes médiatiques et textuelles de l'univers de représentations et d'imaginaires qui accompagne ces dernières : définir ces dispositifs comme étant par eux-mêmes des réseaux sociaux, c'est-à-dire par métonymie, ne permet pas de décrire concrètement leur fonctionnement ; mais le fait qu'ils soient qualifiés ainsi par les acteurs les plus divers est un trait structurant de leur portée culturelle. Le second choix est de me placer à une échelle d'analyse assez large pour considérer la lignée technique et symbolique dans laquelle ceux-ci s'intègrent sur plusieurs décennies. J'essaierai d'identifier certaines grandes stratégies de problématisation des objets et des pratiques qui me semblent se dégager de ces recherches.

Je propose de reconnaître quatre grandes façons d'élaborer cet objet concret en objet de recherche (DAVALLON, 2004), qui consistent à envisager les « réseaux sociaux » comme un épisode dans le projet de transfigurer notre environnement culturel, comme un état défini de la relation entre média et texte, comme un moment dans l'économie politique de la circulation des savoirs et comme une mise en question de la relation entre le travail de recherche et l'innovation techno-industrielle.

Ces approches sont celles qui se centrent en recherche sur la dimension info-communicationnelle des pratiques abordée à partir des notions de média et de document ; il existe évidemment beaucoup d'autres points de vue, techniques, sociologiques, psychosociaux, etc.

## 1. Un épisode particulier d'une saga thaumaturgique

Je me permets d'ouvrir cette réflexion avec un récit d'expérience. Dans le cadre des rencontres que j'ai pu avoir au fil de deux décennies avec les interlocuteurs sociaux de l'université (industriels, politiques, militants, etc.) j'ai pu constater trois processus parallèles : le retour de certaines attentes fondamentales accompagnant la réflexion sur la communication, le déplacement des équilibres dans les modèles intellectuels de référence et la concentration de l'attention sur certains dispositifs qui, tour à tour, à des moments différents, avaient la vertu d'apparaître comme le lieu véritable de la communication. Je peux citer par exemple l'*interactivité*, le *on-line*, le *web 2.0*, les *réseaux sociaux*. Il s'agit d'entités qui concernent des niveaux différents du processus de communication – j'y reviens ci-dessous – mais que réunit leur capacité d'être crédités de plus de réalité que d'autres.

Très souvent, cette focalisation du regard, tournant parfois à la sidération, prend la forme de la « réquisition » (LABELLE, 2007) : le sentiment qu'on a affaire aux véritables lieux de la communication, qu'il faut « y être », accompagné d'un certain désarroi quant à la façon de concrétiser une action. Je n'ai donc pas été surpris lorsque, menant récemment une campagne d'entretiens avec des acteurs dans le cadre de la création d'une chaire, j'ai entendu des responsables de musées, des consultants d'agences de publicité, des journalistes m'expliquer qu'il était indispensable d'intervenir sur les réseaux sociaux parce que là se rencontrait le public jeune, tout en faisant part de leur perplexité sur ce qu'une institution ou une entreprise pouvait bien y faire. Dans le même temps, une étudiante intervenait au début d'un de mes cours pour annoncer à la promotion l'organisation d'une soirée d'initiation à Twitter destinée à pallier le trop faible usage de cet outil dans l'école et, devant mes questions, l'une de ses camarades révélait que s'il fallait absolument fréquenter ce type de réseau, c'était parce que les recruteurs excluent ceux qui ne le font pas. Peu après, une étudiante de master, concluant une formation approfondie aux théories et métiers de la communication, évoquait dans son mémoire « un monde dont on parle beaucoup et dont la nouveauté semble quelque peu intimidante », ajoutant « nous sommes considérés comme des natifs du numérique ou *digital natives* [...] et pourtant, le tweet nous est moins familier que le magazine d'actualités hebdomadaire acheté en kiosque ».

Ces anecdotes n'entendent pas suggérer que la position dominante de fait occupée actuellement par certains de ces dispositifs serait artificielle ; elles invitent à élargir le cadre d'analyse pour placer ces innovations récentes dans la lignée d'une succession d'innovations et de réquisitions plus anciennes et les aborder comme un composite (LE MAREC, 2002) qui lie univers de discours, propriétés pragmatiques des dispositifs, imaginaires de la visibilité sociale, enrôlement des acteurs et dynamique des échanges communicationnels. Je souligne deux phénomènes qui marquent aujourd'hui l'évolution des rapports entre innovation médiatique et usages : d'une part, ces outils, qui sont aussi des marques (je les nommerai désormais « outils-marques »), accèdent à une position hégémonique de fait inaccoutumée dans un monde où l'usage est d'ordinaire gage d'imprévu et de différence ; d'autre part, les usagers, promus comme acteurs volontaires d'un « *empowerment* » ambigu (Bouquillion et Matthews, 2010), sont mis au travail (Dujarier, 2008) comme jamais. Ces tendances ont pour effet de rendre illusoire l'effort déployé naguère pour distinguer l'espace des dispositifs, celui des usages et celui des « discours d'accompagnement », qui manifestement entretiennent de multiples interdépendances.

Le couple particulier des pratiques et de dispositifs déterminés qui les stimulent produit un effet conjoint de singularisation et de confusion paradoxal mais explicable. La singularisation résulte du fait que ces outils-marques acquièrent une présence qui les détache de l'espace global des médias informatisés (usuellement ici décrits jusque là comme les « (N)TIC », appellation qui recule nettement). On en prend conscience en mettant en série des formules qui se sont successivement banalisées : naviguer sur le web, faire un Powerpoint, googéliser, aller sur Facebook, tweeter (verbe).

Bien entendu, la banalisation des produits en outils-marques n'est pas propre aux médias informatisés, témoins les expressions comme « ouvrir le frigidaire » ou « coller un post-it ». Mais ce processus prend ici un tour particulier car il qualifie des entités qui se posent comme un univers et non seulement comme un outil : être sur Facebook incarne une forme de vie différente du fait de créer un site internet. Aussi la singularisation débouche-t-elle paradoxalement sur l'indistinction, car il est très difficile de savoir si ce qui est désigné par la catégorie générique « réseaux sociaux » est un appareil technique, un support, un protocole d'échange, un collectif, une culture. C'est la forme particulière que prend l'idée d'une relation privilégiée entre

un outil, une forme médiatique et une culture, une « médiagénie » particulière définie comme « la rencontre entre un média et un type de discours, d'écriture et/ou d'édition, le premier étant particulièrement bien adapté à la communication du second » (AÏM, 2006 : 35). C'est ainsi que, l'on assiste en quelque sorte à l'élection d'un outil au rang de média et même de culture médiatique. On sait que les objets les plus divers sont aujourd'hui crédités de la qualité de médias (PATRIN-LECLERE, 2005) ; ce « devenir média » relève d'ordinaire d'un processus de métaphorisation faisant de la ville, du magasin ou de l'entreprise un média (BERTHELOT, 2005). Ici, c'est par métonymie qu'une panoplie documentaire en vient à occuper la place de toute une culture médiatique. C'est ainsi que dans le discours des acteurs, les « réseaux sociaux » sont mis en parallèle non avec un autre site, mais avec l'internet lui-même, comme lorsqu'un interviewé déclare : « je ne vais pas sur Internet, je suis sur Facebook ».

Les études sur les écrits d'écran comportent une observation ethnographique des pratiques de lecture-écriture qui commence souvent par un regard éloigné sur les écrans. Lorsque la fréquentation du web s'est répandue socialement, à la fin des années quatre-vingt dix, l'observateur qui entrait dans une salle de consultation voyait des écrans très différents, qui de loin manifestaient clairement des modalités et des niveaux d'appropriation de l'hypertexte et du graphisme très différenciés. Lorsque les logiciels d'édition courante (CMS, « gestionnaires de contenus ») sont apparus, la généralisation de certaines mises en page, librement inspirées de la Une de presse, trahissait un certain mimétisme des écritures compensé par l'hétérogénéité des esthétiques graphiques. Il y a deux ou trois ans – le phénomène paraît refluer – on pouvait entrer dans une salle d'ordinateurs et voir partout l'écran blanc ponctué de vignettes, comme s'il était naturel de s'installer devant l'écran pour aller sur Facebook. Or, comme on l'a vu, il s'agit d'une marque très particulière, dans la mesure où elle incarne à la fois un média, un type d'outil, un mode de communication et un espace de rencontre.

L'indiscernabilité croissante des paliers de médiation n'est d'ailleurs pas propre à tel outil, ni même à ce que certains appellent le « micro-blogging » ; elle caractérise beaucoup plus généralement une culture actuelle de l'écran (BO-NACCORSI, 2012). Penser ensemble les discours qui annoncent cette nouveauté et l'ingénierie des dispositifs qui lui donne corps éclaire cette dialectique entre l'autonomie croissante des outils-marques et le caractère indiscernable



des catégories de médiation. Le lien qui unit innovateurs techno-industriels, militants de l'expérimentation sociale et journalistes en quête d'actualité explique la nécessité de réactiver constamment un imaginaire récurrent à portée mythique, au rythme de l'apparition de produits nouveaux. Dans ce cadre prolifère un lexique qui a pour particularité d'autoriser un glissement métonymique constant entre substrat matériel, écritures, usages, logiques sociales.

Portons attention à la formule « réseaux sociaux ». Première remarque : celle-ci est constituée d'entités très connues, nullement novatrices, qu'on peut même considérer comme tautologiques. L'internet est un réseau de réseaux, la communication est un fait social. À cet égard, la formule « réseaux sociaux », présupposant l'existence d'une réalité non définie, est une déclinaison de ce qui a fait le succès de « la société de l'information » (LABELLE, 2001) : de la même façon que toutes les sociétés reposent sur les pratiques info-communicationnelles, les réseaux sociaux ne sont pas plus des réseaux que le web et ne sont pas plus sociaux que n'importe quelle production médiatique. On a bien affaire à une « inscription figée qui joue un rôle dans l'affirmation d'un être particulier, cette nouvelle société à la fois évidente et fuyante » (LABELLE, 2011 : 37). La polysémie du terme « réseau » (il désigne des objets très différents, d'un protocole informatique à des relations d'influence) et sa polyvalence (il peut servir à tout, de l'échange de savoirs aux pratiques mafieuses) sont connues de longue date, notamment son aptitude à placer sur un même plan la technique, le langage et la société (Souchier, Jeanneret et Le Marec, 2003). Celle-ci apparaît de façon spectaculaire dans des contextes socio-politiques comme celui du Brésil, où la formule (*Redes sociais*) prend une force culturelle et militante spécifique (MARTELETO ; THIESEN, 2008 ; COUZINET ; COURBIERES, 2011). Dans le champ de l'ingénierie des dispositifs informatisés, l'adjectif « social » connaît aujourd'hui dans cet espace de discours une usure (une catachrèse) qui traduit la promotion dans différentes sphères sociales et économiques de la technologie des bases de données partagées : indexation sociale, curation sociale, livre social, télévision sociale. Pour autant, le terme ne perd pas sa force symbolique, puisqu'il peut se trouver associé voire placé en équivalence avec des catégories extrêmement lourdes de la pensée philosophique et anthropologique, comme la « communauté ». La fabrication de plates-formes d'échange documentaire simplifié cite toutes les figures du collectif, de l'efficience du fonctionnel à la transcendance de l'identitaire.

## 2. Un dispositif info-communicationnel qui ne dit pas son nom

Pour résumer, le tableau très schématique qui a été esquissé ci-dessus invite à replacer l'arrivée des dispositifs intitulés « réseaux sociaux » dans une perspective longue et à les considérer comme un moment de plusieurs dynamiques sociales : ingénierie des formes médiatiques, vie des imaginaires sociaux, développement des formes d'échange social, émergence de figures du collectif. Autant de phénomènes qui relèvent d'une temporalité plus longue que leur surgissement. Mais un examen attentif des dispositifs info-communicationnels (COUZINET, 2009) dans leur matérialité observable est indispensable dans la mesure où tout cet univers de pratiques, de représentations et de formes de vie s'accroche d'abord à l'usage répandu de ces dispositifs.

Ici comme ailleurs, « Privilégier une approche communicationnelle implique d'envisager le dispositif dans ses formes et ses contenus, dans les moyens qu'il emploie et les mécanismes qui assurent son fonctionnement<sup>2</sup> » (COUZINET, 2009 : 20). Or, comme on l'a vu, ce n'est pas l'idée de « réseau social » qui peut nous aider à identifier la façon dont fonctionnent ces dispositifs. Il faut essayer de discerner une pragmatique communicationnelle pour savoir si, par-delà la réitération de motifs sociaux dans la longue durée, ils peuvent contribuer à déplacer les pratiques. On constatera, à l'examen, que ces déplacements sont significatifs voire décisifs. Le fait que ces innovations baignent dans une sorte d'écosystème idéologique ne signifie donc pas que leur arrivée n'affecte pas de fait les différents plans de réalité précédemment évoqués : matérialité des échanges, nature des langages, orientation des discours, dynamique des socialisations. Mais pour comprendre en quoi elle le fait, il faut distinguer les plans de médiation qui ont été jusqu'ici mêlés et d'abord regarder de près en quoi consistent les dispositifs eux-mêmes. Et donc relier délibérément l'étude fine des médiations écrites de l'information avec l'émergence de nouvelles définitions de l'identité individuelle et sociale (GOMEZ-MEJIA, 2011) tout en replaçant celles-ci dans la perspective de temps long de cette dialectique entre formats documentaires et figuration du lien social (WRONA, 2012).

De ce point de vue, la création de ce type de dispositif relève d'une intervention dans le cours des communications sociales qui exprime une prétention de fait à les conditionner, à les instrumenter et à les régir. Les conditionner,

c'est-à-dire configurer des situations de communication qui se spécifient en termes de langages mobilisés, d'espace-temps des échanges, de rôles définis, de modalités de conservation, de dissémination et de transformation des textes. Les instrumenter, c'est-à-dire offrir des formats d'écriture, du matériel signifiant automatisé, des protocoles de reformulation. Les régir<sup>3</sup>, c'est-à-dire mettre en place des modalités de délégation de l'énonciation, de collecte des textes et de publication des contributions qui assure l'emprise des acteurs de la plate-forme sur l'image du texte et les modalités de l'échange médiatique. Abordé de point de vue, le travail du design informatique n'opère pas en rupture avec les disciplines de l'archive, celles qui définissent le geste éditorial, le commentaire, la médiation documentaire, mais au contraire dans un jeu de reprise, reconfiguration, optimisation de ces structures.

C'est pourquoi une description empirique des « réseaux sociaux » demande qu'on les redéfinisse comme des dispositifs d'instrumentation des échanges documentaires d'une nature particulière, que je désignerai ici comme dispositifs micro-documentaires. Ce qu'ils exploitent, régissent et instrumentent, c'est la transmission rapide de messages courts, la création de collections partagées de type anthologique (DOUEIHI, 2008), c'est le montage standardisé d'ensembles unissant le texte, l'image, le formulaire, le pictogramme, la citation. Il s'agit d'une configuration très dense et hautement automatisée de « petites formes » (CANDEL, JEANNE-PERRIER ; SOUCHIER, 2012), formats d'écriture préformés, compacts et standardisés, combinés dans une logique de fragmentation et de miniaturisation extrêmes. Ces outils d'écriture automatisés permettent la mainmise du non-spécialiste sur des gestes documentaires simplifiés et minimaux de collecte, de conservation, de transmission et de classement d'unités textuelles et documentaires rendues accessibles, non pour une médiation institutionnelle de savoir, mais pour l'exercice de prédilections individuelles et collectives diverses. Une sorte de cabinet de curiosités appareillé.

Mais on l'aura compris, ces objets ne sont pas perçus comme tels par la plupart des sujets qui les pratiquent. L'épaisseur des médiations sémiotiques, logistiques et documentaires est rendue invisible par son matériel très banal au bénéfice d'un espace de rencontre où s'échange de la parole, se crée de la communauté et s'entretient de la visibilité. Tout cela se structure en un complexe média-texte particulier, qui repose à la fois sur les propriétés matérielles et logistiques du support et sur les principes sémio-

tiques, rhétoriques et poétiques d'une forme d'expression.

Ainsi envisagés, ces dispositifs s'inscrivent dans une série historique. On voit d'abord qu'ils ne sont pas si différents de « générations » médiatiques précédentes. Le transfert vers les amateurs des outils et gestes propres aux différents métiers de l'information et de la communication est une tendance bien identifiée de longue date dans les écrits d'écran, par exemple à propos de la culture professionnelle des typographes (SOUCHIER, 1996) ; elle s'est toujours accompagnée d'une forme de vulgarisation de ces gestes ; la fragmentation du texte et sa circulation par reproduction sont au cœur de l'informatique depuis les débuts du traitement de texte ; la décontextualisation des énoncés était déjà le problème majeur posé par les expériences de l'hypertexte ; l'abstraction des formes permettant leur reconfiguration constante a joué un rôle déterminant dans le génie logiciel « dynamique » permettant d'adapter sans cesse les objets documentaires aux usages ; la délégation d'énonciation et l'anthologie caractérisaient tout aussi bien les plates-formes participatives (TARDY ; DAVALLON, 2012). De ce point de vue, les « réseaux sociaux » apparaissent surtout comme la continuation du projet d'informatisation de la société par d'autres moyens.

D'autre part, l'arrivée de ces dispositifs matérialise un certain type de prédilection dans la représentation du potentiel info-communicationnel des médias informatisés : elle trouve sa place dans une série. Quand on prend un recul sur plusieurs décennies, on constate que ces prédilections ont fait l'objet de valorisations différentes et d'instrumentations successives. Ces basculements expriment des engouements successifs qui valent définition du social. Après le temps de la combinatoire de données (« hypertexte ») est venu celui de l'immersion illusionniste (« virtuel ») puis des écritures créatives (« multimédia »). Les années 2000 ont vu rejeter le visuel comme clinquant et revenir en force le texte au kilomètre : l'essentiel était la valorisation de l'écriture collaborative qui, pour se déployer, demandait le traitement massif de la chaîne de caractères. Nous sommes aujourd'hui, avec Facebook et Twitter, dans un régime du contact, où ce qui compte est l'immédiateté du geste : c'est le triomphe du « *poke* », du « fil » et du « *tag* ».

Ces différentes évolutions manifestent malgré tout une tendance générale. Elles affectent la relation entre les différents paliers de structuration de l'échange info-communicationnel. L'intégration des différents types de

signes sur un même support technique et l'usage constant du trompe-l'œil redistribuent les rapports et les hiérarchies entre les entités et leur niveau d'intégration. Avec les « réseaux sociaux » s'affirment une hiérarchie et des emboîtements particuliers entre des paliers bien connus du processus de communication, la situation, le format, le signe, le texte, le discours et le document. L'énonciation est minimale parce qu'elle est contrainte par le volume du texte et sollicitée par l'aisance du geste de désignation. Le couple du lien fonctionnel (logistique) et de la désignation (déictique) domine, si bien qu'il est plus aisé de collecter et de signaler que d'argumenter ou de raconter. La collection de monades constamment recomposées (WRONA, 2012) définit un régime de représentation du social où tout, savoir, figure et appartenance, tout sauf les cadres du dispositif, devient labile.

À cet égard, ces plates-formes documentaires minimales apparaissent comme un aboutissement du principe de la panoplie (LABELLE, 2007 ; 2011) qui déploie une collection de scénarios d'interaction hétérogènes mais tous standardisés. La panoplie ne relève pas d'un projet global de maîtrise du social mais d'une tactique de dissémination de petits scénarios de pratiques à travers les outils. C'est ainsi que dans les panoplies intégrées de la « plate-forme », les notions de discours, de texte et de document deviennent évanescences ou indécidables : la discursivité est rendue malaisée par la proscription du développement, la textualité se déplace du propos vers le cadre d'écriture et le document tend à se cristalliser en profils, vignettes et billets. Dans un tel univers prédominent le geste de désignation, l'énonciation minimale, le partage des objets déjà construits par d'autres, le recyclage de documents produits dans l'espace privé, la capture de discours médiatiques au bénéfice d'un flux de communication de second niveau, ce qui contribue à une définition du rapport info-communicationnel dans lequel la dimension phatique du contact prime sur la dimension culturelle du sens. Cela ne signifie évidemment pas qu'une pensée sociale ne serait pas à l'occasion élaborée à travers ces échanges, qui bien souvent donnent une visibilité à des interprétations jusque là inaccessibles ; mais le dispositif conditionne fortement le tour que prennent le commentaire et l'évaluation, souvent marqués par l'humeur, la connivence et l'ironie (JEANNE-PERRIER, 2011).

Pourtant, l'analyse des médiations reste décisive, car les « réseaux sociaux » sont un lieu d'expérimentation dans l'art des transmutations sémiotiques, manifestant la puissance des opérations que permet le jeu entre les diffé-

rentes couches de l'inscription sur les médias informatisés. Ces dispositifs sont nés de métaphores structurantes dont l'origine est souvent la pratique documentaire ordinaire (portrait-carte, album de photos, fiche signalétique, trombinoscope, télégramme) déplacés vers de nouveaux espaces sociaux et surtout dotés de nouvelles fonctions, mais leur conception procède du montage (ZINNA, 2004) de protocoles logiciels déjà existants qui sont assemblés en panoplies disponibles et condensées. Cette énonciation éditoriale (SOUCHIER, 1998) d'une nature particulière assure une saisie d'unités sémiotiques diverses qui peuvent être assemblées, traitées, cumulées, complétées grâce au jeu que permet l'inscription entre le code du programme, le calcul, la base de données, le design graphique des « interfaces ». Ainsi les actes d'écriture peuvent-ils être comptés pour faire apparaître des scores ; l'activation de signes (cliquer sur un pictogramme « Like » ou sur la photographie d'un membre inscrit) peut être réécrite comme une figure sociale (popularité, amitié, communauté) ; l'accès à des collections de formulaires peut être présenté comme la preuve de relation. *Untel est devenu l'ami de Unetelle*, dit « l'alerte ». Ainsi, cet univers d'inscriptions circulantes constamment redécoupées et recomposées bascule sans cesse entre trois régimes de sens différents : celui de l'écriture, qui incarne un geste et suscite une lecture, celui de l'indice, qui révèle ou trahit une pratique et celui de la trace, qui s'offre à toutes les surveillances.

### 3. Des outils-marques au sein d'une économie politique de la trivialité

Dans un tel contexte, où les petites formes se recomposent sans cesse, c'est la trajectoire des objets qui domine, en même temps que la grammaire des petits gestes qui entretiennent le contact. Mais parallèlement s'affirme une industrie du texte et du média qui répand et normalise des formes, des formats, des scripts d'action, des routines discursives (CANDEL ; JEANNE-PERRIER ; SOUCHIER, 2012). Dans un tel contexte, on comprend que puissent se déployer ensemble le symbolique qui relie et le diabolique qui divise. Ces outils engagent toujours plus l'entretien d'une communication relationnelle et créatrice de connivence, tout en morcelant, en uniformisant et en banalisant les modalités de l'énonciation.

Si l'on prend un recul, la place qu'occupent aujourd'hui ces dispositifs mi-

cro-documentaires dans l'espace médiatique des écritures en réseau (parfois qualifié de « self-media ») correspond à un stade actuel de développement des industries de la communication. Le modèle classique de la production de masse, l'« industrie culturelle » décrite par les théoriciens de l'École de Francfort, repose sur une prétention communicationnelle particulière concentrée dans la force du média et du texte comme lieu de déploiement d'une rhétorique et d'un imaginaire. La fabrique de rêves d'Hollywood et de Disney consiste à offrir des produits culturels conçus pour avoir toutes chances de rencontrer les goûts d'un public que les spécialistes ont appris à observer et à anticiper. Les « réseaux sociaux » incarnent un tout autre modèle des industries de la culture et de la communication, entièrement indifférent au contenu des messages et fondé sur la capacité à faire de certaines médiations le passage obligé de la socialisation et de la visibilité.

Louis Marin analysait la façon dont l'historiographe du roi avait pu accréditer l'idée de sa propre nécessité en convaincant le politique que cette écriture capte le public (MARIN, 1981). La plate forme micro-documentaire Facebook est parvenue à se faire momentanément l'historiographe d'une génération, non parce qu'elle en aurait écrit l'histoire, ce qui lui est indifférent, mais en imposant peu à peu l'idée que passer par cette médiation était indispensable pour entrer dans l'espace visible du « self-media ». Le récit reste un piège dans l'univers de la réquisition (LABELLE, 2011), qui porte une conception de la communication comme lieu où s'exposer et non comme message à transmettre. D'ailleurs, c'est ce qui explique le rôle particulier que jouent ces plates-formes micro-documentaires dans l'émergence d'un espace de visibilité où la position d'amateur reconnu devient un moyen de conquérir le statut d'expert, si bien que la contribution bénévole est difficile à distinguer de la démarche de carrière. Dans certains cas même, la mise en exposition d'une certaine « extimité » (TISSERON, 2001), cette intimité surexposée – intimité avant tout documentée – est la voie choisie par les individus pour conquérir, au prix d'une véritable conduite à risque, la notoriété médiatique et professionnelle (JEANNE-PERRIER, 2012).

Comme l'écrit Estrella Rojas, qui fonde ses recherches sur la nature documentaire de Facebook, « [les] médiations documentaires sont instrumentées par des dispositifs socio-technico-cognitifs [...] Sur la plateforme de réseau social numérique Facebook, le partage documentaire est désormais placé au cœur des pratiques des membres, tout en restant étroitement entrelacé

aux pratiques relationnelles » (ROJAS, 2009 : 2). C'est ce qui explique la portée culturelle et politique des pratiques qui émergent, non d'un dessein concerté, mais des modalités mêmes d'une pratique du texte qui noue identité personnelle, catégories culturelles et espaces de pratique, comme c'est le cas pour les groupes engagés dans une redéfinition du littéraire (GOMEZ-MEJIA ; CANDEL, 2009).

Le dispositif micro-documentaire présente un certain nombre de propriétés particulièrement adaptées à cette prétention qui expliquent, non que tel outil-marque ait « pris » plutôt qu'un autre (beaucoup de tentatives ont échoué et il est très difficile de savoir pourquoi) mais pourquoi ce type de dispositif avait plus de chance que d'autres de devenir un tel standard hégémonique de fait.

D'abord, l'extrême commodité d'une panoplie constituée de formes minimales « sous la main » autorise une polyvalence sans précédent des productions documentaires. On s'écarte du modèle « stratégique » des professions de la communication, où l'on on s'emploie à faire coïncider autant que possible une visée, un genre, un type de discours. Au contraire, ici, ce qui alimente le flux constant de l'attention et de l'inscription, c'est la plasticité des formes, qui peuvent basculer de l'espace du savoir à ceux du témoignage privé et de l'échange marchand. Ici encore, ce processus n'est pas né avec les « réseaux sociaux » mais s'était déjà affirmé sur les portails d'information locale qui, à la différence des sites d'institutions, jouaient déjà sur le basculement constant des discours entre rencontre amicale, démarche culturelle, transaction commerciale. Les acteurs marchands désireux d'intervenir dans les espaces quotidiens de l'échange sans afficher une démarche publicitaire (BERTHELOT-GUIET ; DE MONTETY, 2009), soucieux d'exploiter le « courtage informationnel » (MOEGLIN, 2007) fondé sur les informations livrées par les internautes ou occupés à repérer le « risque d'opinion » (BEAUDOIN, 2001) trouvent dans ce type d'espace plastique une latitude d'action particulière.

D'autre part, le resserrement de l'énonciation sur des gestes minimaux (collecter, transmettre, signaler, étiqueter) favorise puissamment la croissance des flux d'échange, qui est l'une des difficultés majeures de l'internet participatif, le « web 2.0 ». L'économie de la trivialité repose sur la participation des internautes qui permet d'obtenir des « contenus » non rémunérés, suscite la préconisation, capte le souci de contact. La logique du « conatus discursif » (CANDEL, 2007) qui pousse chacun à écrire quelque



chose de soi lui est indispensable. Mais la première génération des blogs et l'expérience des forums et plates-formes d'écriture collaborative n'ont pas débouché sur une pratique sociale étendue et durable parce qu'entretenir une production documentaire originale demande à la fois du talent et un considérable investissement (REBILLARD, 2007). À cet égard, le fait de fournir des panoplies de formes micro-documentaires et de solliciter grâce à cela des énonciations minimales (expression laconique, transfert du déjà écrit, captations furtives) permet de déployer un espace de présence sociale fourni et divers. Une forme sociable de la surveillance mutuelle, qui tend à se généraliser dans les espaces médiatiques (AÏM, 2004), confère de l'intérêt à la singularité des gestes quotidiens, aussi pauvres ou récurrents soient-ils, s'ils sont dynamisés par un contexte vivant.

Enfin, une analyse des formes les plus récurrentes montre que la désignation d'événements, de spectacles et de produits – geste de préconisation minimal rendu possible par la commodité du lien et l'offre constante d'outils d'appréciation immédiate – assure la circulation des pratiques et attachements entre le flux permanent de la communication sociale et l'espace des industries culturelles du spectacle, du loisir et des produits de marque.

Cette construction, qui redistribue et emboîte les niveaux de pertinence du média, du texte et du document selon une logique contextuelle, individualisée, fragmentée et marquée par la proximité du geste, est donc l'un des avatars du projet de rationalisation et d'optimisation du potentiel communicationnel des médias informatisés. Elle entre en concurrence avec d'autres expériences comme la visée panoramique des portails, encyclopédies et cartographies (FLON ; JEANNERET, 2010). Le réseau social relève, quand à lui, de la figure du labyrinthe, qui se caractérise par le fait que l'expérience y est toujours cantonnée dans un espace singulier et proscrit toute vision synthétique. Les murs de *posts* et les fils de « syndication de contenus » offrent à la vue des écrans disparates, constellés d'une foule d'éléments en mouvement, que personne ne lit entièrement mais dans lesquels chacun est censé, là où il est et avec le contexte qu'il se donne, attraper, comme l'oiseleur du *Théâtre*, la collection de ses idées sur le monde.

C'est, pour finir, l'incarnation d'une économie particulière des écritures elles-mêmes. Michel de Certeau a proposé une antithèse célèbre entre stratégie et tactique (DE CERTEAU, 1980) qui a montré toute sa fécondité à propos des

premiers développements des « technologies de l'information » et a pu être, à ce titre, sans cesse reprise et actualisée par les études d'usage. Selon cette « économie scripturaire », l'écriture exprime la maîtrise d'un espace propre, tandis que la lecture, figure par excellence de l'usage, joue avec les marges et braconne. Ce partage binaire est difficile à défendre dans le contexte des dispositifs ici étudiés, qui là encore radicalisent le processus de délégation d'énonciation engagé par les sites participatifs. Les médias informatisés ont fait basculer dans l'écrit une masse considérable de pratiques qui jusque là ne donnaient pas lieu à inscription. Dans ce contexte, il n'est pas rare que l'industrie soit à son tour du côté de la tactique, en donnant à ce terme son double sens politique et topologique. Beaucoup de modèles de développement des outils-marques reposent sur le fait de jouer avec la dimension créative des usages, d'en récupérer la dynamique pour l'instrumenter tout en assurant l'occupation des espaces de la lecture, de l'écriture et de l'attention. Un art, en somme, de disposer les formes pour disposer des contenus.

Replacés dans une histoire longue des industries de la culture et de la communication, les « réseaux sociaux » apparaissent donc comme l'une des multiples stratégies déployées par les acteurs pour créer de la valeur avec les médias informatisés, dans un univers où les prétentions communicationnelles et les modèles d'affaires font l'objet de tâtonnements constants. En associant de façon particulièrement aisée et compacte la réquisition (l'obligation de figurer dans cet espace) et la panoplie (un appareillage complet de gestes documentaires et relationnels minimaux), c'est-à-dire en nouant le *devoir-faire* et le *pouvoir-faire* dans une proximité et une facilité inédites, les « réseaux sociaux » offrent une formule viable – du moins aussi longtemps que l'aisance ne se retournera pas en ennui.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'on puisse faire des lectures très contrastées de la nature des transformations engagées par le succès des dispositifs micro-documentaires en tant que figure actuelle des « réseaux sociaux ». On peut tout aussi bien les analyser comme l'invention d'un nouveau sujet de la communication à partir de ses pratiques documentaires (ROJAS, 2009), comme un espace de socialisation qui fonctionne en écho avec l'échange ordinaire (GIACCARDI, 2010), comme le déploiement d'une figure de l'usager actif d'une industrie du contenu (BOUQUILLION ; MATTHEWS, 2010), comme un espace où les acteurs marchands peuvent avancer masqués par le paravent de la « conversation » (PATRIN-LE-

CLERE, 2011) ou comme la production de traces mémorielles nécessitant une politique et une vigilance spécifiques (MERZEAU, 2009). Pour résumer, le lien entre une certaine logistique de l'écriture, liée aux disciplines de l'archive instrumentées et exploitées, et un certain style de représentation de l'individu et de son appartenance engendre un « face-book » « un « livre de visages » en ligne : ainsi pourrait-on traduire le titre que s'est choisi ce dispositif de communication, tout entier défini par une mise en circulation logistique des images individuelles » (WRONA, 2012, p. 383). Toutes ces interprétations ont leur pertinence car le premier mot du capitalisme est qu'il n'y a pas de valeur d'échange sans valeur d'usage – et pourrait-on ajouter aujourd'hui, que l'échange ne fait valeur que par l'usage.

#### 4. Une mise en question de la posture de recherche<sup>4</sup>

Cette situation suggère un dernier regard, qui concerne la façon dont l'innovation dans les dispositifs affecte les conditions du travail d'observation et de recherche – et en particulier le sens qu'on peut donner à une posture analytique et critique, par rapport à l'engagement, voire à l'enrôlement, dans le projet de transformation sociale évoqué plus haut.

Les analyses ci-dessus poussent à porter attention à la fois aux dispositifs, aux pratiques et aux représentations. Comprendre par exemple comment le désir d'écrire est fomenté dans les « sites participatifs » (CANDEL, 2007) ou comment la construction des identités se trouve appareillée par une panoplie de médiations (GOMEZ-MEJIA, 2011) suppose à la fois de mettre à distance les catégories promotionnelles pour éviter l'instrumentation des études et de prendre au sérieux la communication (LE MAREC, 2004).

Pourtant ce tour de pensée était et reste minoritaire. Pour le comprendre, il faut examiner la façon dont la recherche est produite et diffusée. L'obligation de financer l'activité oblige à (se) soumettre à des appels et à concourir pour des labels qui imposent le recours aux « société de l'information », « vie numérique » et autres « médias sociaux ». D'autre part, l'obsolescence constante des objets et le culte de l'accélération (ROSA, 2010) tendent à traduire un acte de jugement (la critique comme exercice public de la raison) en un diagnostic de performance (la critique comme retard et immobilisme). Dans un monde menacé d'être en retard sur lui-même, la critique relève de l'*après-coup*.

Plus profondément, le design informatique accentue trois tendances plus anciennes, la chosification des usages, l'implication des chercheurs dans la communication et les liens entre recherche et industrie, ce qui suscite peu à peu une injonction d'implication dans le design lui-même. Comme les programmes fixent de plus en plus des normes culturelles et politiques, beaucoup de chercheurs militants estiment qu'au lieu de critiquer ces constructions après coup, les sciences sociales doivent intervenir dans la conception des dispositifs. Cette position, fondée sur une conception pragmatique du politique, conduit le chercheur à être embarqué dans la création des dispositifs, par exemple pour définir un « design orienté société » (RIEDER, 2006). D'autre part, comme le propre des outils-marques est d'intégrer les usages comme le moteur même de l'industrialisation de la communication, les conditions d'observation se déplacent radicalement. La définition de ces dispositifs comme des lieux de « communauté » et de « rencontre » engage chez le chercheur l'exposition de soi. Comme la posture de l'observateur non participant (*lurker*) est stigmatisée, le chercheur doit se rendre visible, se médiatiser. La force de la réquisition introduit vite une spirale vertigineuse entre le fait de prendre les réseaux sociaux pour objet d'analyse, le fait d'y produire une figure publique du chercheur-blogueur et le fait de reconnaître dans son propre rayonnement médiatique (le « buzz ») la mesure de son influence intellectuelle. Un pas de plus, et on en vient à la stigmatisation de la critique. Le nouveau rôle des intellectuels serait de participer à la libération générale de la « parole ». Discours qui peut mener à une remise en cause des sciences humaines elles-mêmes : face à cette culture participative « toute critique devient impossible, car ce serait la critique de la démocratie [...] La participation des usagers conduit en fait à évacuer toute dimension critique puisque les usagers sont supposément au cœur de la production industrielle et que celle-ci s'effectue en fonction de leurs goûts et de leurs intérêts » (BOUQUILLION ; MATTHEWS, 2010 : 119).

D'une certaine façon, ce n'est qu'une intensification des tensions qui traversent de longue date la notion même d'usage, née au sein d'une approche critique des servitudes et impliquée dans la quête de l'acceptabilité sociale. « Aujourd'hui, écrivait déjà il y a une dizaine d'années Joelle Le Marec, une partie des études d'usage se déploie dans un autre contexte : elles font l'objet de commandes prioritaires, dans le cadre politique de 'la société de l'information', pour soutenir le développement du marché des technologies,

en situation paradoxale de contribuer au renforcement d'un ancrage politique de la recherche qui est en rupture avec la perspective théorique qui les fonde » (LE MAREC, 2003 : 142).

Dans ces conditions, la nouvelle économie scripturaire décrite plus haut, faite d'écritures enchâssées, d'outils puissants et de productions plurielles, nous confronte à un mouvement contradictoire complexe à démêler : d'un côté, des scripteurs dont l'identité est de plus en plus hétérogène accèdent à l'écriture publique et s'approprient les techniques de médiatisation ; de l'autre, ces discours se coulent dans des formats textuels qui imposent un matériel écrit de plus en plus pauvre dans ses inventions formelles. Ce sont donc les mêmes outils qui nous fournissent de nouvelles capacités d'expression et qui nous rendent dépendants de formes de plus en plus normalisées.

Cela entraîne une redéfinition des pouvoirs et surtout une nouvelle charge de lucidité pour discerner ces derniers. Si, d'un côté, les usages sociaux deviennent le moteur visible des échanges, la maîtrise sur la structure même de ces échanges, de leurs formats et de leurs cheminements logistiques définit une nouvelle forme d'industrie hyperpuissante mais difficile à repérer derrière le primat apparent de l'échange entre les auteurs et les lecteurs. Ce pouvoir tire sa force capitalistique du fait de vendre, non pas un « temps de cerveau disponible » mais un lieu d'exposition massive. Les outils-marques et les dispositifs micro-documentaires sortent gagnants de ce processus : ce sont à la fois des géants économiques et des caisses de résonance de l'activité communicationnelle ordinaire. C'est en tant que dispositif de logistique documentaire industrialisé conduisant à échanger des « fragments d'identité » (TARDY ; DAVALLON, 2012) mais vécu comme un espace de rencontre que Facebook a conquis sa position privilégiée, au moins pour un temps, dans les pratiques sociales. Et c'est ce qui explique qu'il soit si difficile de critiquer cet outil omniprésent sans paraître critiquer la société elle-même.

Mieux comprendre ce jeu, c'est renouer avec le paradoxe constitutif du mythe, tel que Barthes l'avait parfaitement résumé en postface de ses *Mythologies*. « Nous voguons sans cesse entre l'objet et sa démystification, impuissants à rendre sa totalité ; car si nous pénétrons l'objet, nous le libérons mais le détruisons ; et si nous lui laissons son poids, nous le respectons, mais nous le restituons, encore mystifié » (BARTHES, 1956, p. 247). On ne peut mieux définir le dilemme de l'analyste des « réseaux sociaux ».

## Notes

<sup>1</sup> Pour une analyse approfondie de ces dispositifs, cf. (GOMEZ-MEJIA, 2011).

<sup>2</sup> Viviane Couzinet cite ici (MEYRIAT, 1983).

<sup>3</sup> Pour la rection, cf. la notion d'architexte (SOUCHIER; JEANNERET, 1999).

<sup>4</sup> Ce paragraphe s'inspire d'une étude rédigée antérieurement : « En quoi un réseau est-il social ? Sur une situation critique des sciences humaines », à paraître, *Comunicazioni sociali*, 2012.

## Références

- AÏM, Olivier. Une télévision sous surveillance : enjeux du panoptisme dans les « dispositifs » de télé-réalité. **Communication & langages**, n. 141, p. 49-59, 2004.
- AÏM, Olivier. La transparence rendue visible : médiations informatiques de l'écriture. **Communication & Langages**, n. 147, p. 31-45, 2006.
- BARTHES, Roland. **Mythologies**. Paris : Seuil, 1956.
- BEAUDOIN, Jean-Pierre. 2001. **Être à l'écoute du risque d'opinion**. Paris : Éditions d'Organisation, 2001.
- BERTHELOT, Pierre. Les médias magasins : du prétexte à l'implication. **Communication & Langages**, n. 146, p. 41-53, 2005.
- BONACCORSI, Julia. **Fantasmagories de l'écran** : pour une analyse visuelle de la textualité numérique, mémoire pour l'habilitation à diriger les recherches. Paris : Université Paris Sorbonne, 2012.
- BOUQUILLION, Philippe ; MATTHEWS, Jacob. **Le web collaboratif : mutations des industries de la culture et de la communication**. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 2010.
- CANDEL, Etienne. Autoriser une pratique, légitimer une écriture, composer une culture : les conditions de possibilité d'une critique littéraire participative sur internet. 2007. Thèse. Université Paris Sorbonne, Paris, 2007.
- CANDEL, Étienne ; JEANNE-PERRIER, Valérie. Les blogs de peu et la politique ordinaire. **Communication & Langages**, n. 151, p. 49-64, 2007.
- CANDEL, Étienne ; JEANNE-PERRIER, Valérie ; SOUCHIER, Emmanuël. Petites formes, grands desseins : d'une grammaire des énoncés éditoriaux à la standardisation des écritures. In: DAVALLON, J. (Dir.). **L'économie des écritures sur le web**. Paris : Hermès, 2012, p. 135-157.
- CHEVALIER, Yves. **Système d'information et gouvernance : technicité et démocratie à l'université**. (Belgique) - Cortil-Wordon : EME, 2008.
- COUZINET, Viviane. (Dir.). **Dispositifs info-communicationnels : questions de médiations documentaires**. Paris : Hermès-Lavoisier, 2009.
- COUZINET, Viviane ; COURBIERES, Caroline. (Dir.). **MEDIATIONS ET HYBRIDATIONS : CONSTRUCTION SOCIALE DES SAVOIRS ET DE**

- L'INFORMATION, 2., 2011, Toulouse. **Anais...** Toulouse: LERASS, 2011.
- DAVALLON, Jean. Objet concret, objet scientifique, objet de recherche. **Hermès**, n.38, p. 30-37, 2004.
- DE CERTEAU, Michel. **L'invention du quotidien. Vol. 1 : Arts de faire**. Paris : Folio essais, 1980.
- DOUEIHI, Milad. **La grande conversion numérique**. Paris : Éditions du Seuil, 2008.
- DUJARIER, Marie-Anne. **Le travail du consommateur : de McDo à eBay, comment nous coproduisons ce que nous achetons**. Paris : La Découverte, 2008.
- FLON, Émilie ; JEANNERET, Yves. La notion de schème organisateur, outil d'analyse sémiopragmatique des écrits d'écran. **Revue des Interactions Humaines Médiatisées (RIHM)**, v. 11, n.1, p. 3-33, 2010.
- GIACCARDI, Chiara. (Dir.). **Abitanti della rete** : giovani, relazioni e affetti nell'epoca digitale. Milan : Vita e Pensiero, 2010.
- GOMEZ-MEJIA, Gustavo. 2011. « De l'industrie culturelle aux fabriques de soi ? Enjeux identitaires des productions culturelles sur le web contemporain ». Thèse, Université Paris Sorbonne.
- GOMEZ-MEJIA, Gustavo ; CANDEL, Étienne. Littératures de salon : des « régimes sociaux » du littéraire dans les « réseaux en ligne » In : **Hypertextes et hypermédias, produits, outils et méthodes : rétrospective et prospectives**, Actes de la conférence H<sup>2</sup>PTM'09, p. 205-218. Paris : Hermès-Lavoisier, 2009.
- JEANNE-PERRIER, Valérie. Parler de la télévision sur Twitter : une réception oblique à partir d'une conversation numérique ? **Communication & Langages**, n° 166, p. 127-147, 2011.
- JEANNE-PERRIER, Valérie. Les journalistes stratèges du web , Journée d'étude : **Journalisme, recommandation et prescription culturelles sur le web**. Lyon, 31 mai. 2012
- Labelle, Sarah. « Société de l'information » : à décrypter ! **Communication & Langages**, n. 127, p. 65-79, 2001.
- LABELLE, Sarah. **La ville inscrite dans « la société de l'information »** : formes d'investissement d'un objet symbolique. 2007. Thèse, Université Paris 4 (Celsa), Paris, 2007.
- LABELLE, Sarah. 2011. "La société de l'information" : Formule, récit et réquisition ». In : CHOUTEAU, M. ; NGUYEN, C. (Dir.). **Mises en récit de la technique**. Paris: Editions des Archives Contemporaines, p. 33-44.
- LE MAREC, Joelle. **Ce que le « terrain » fait aux concepts** : vers une théorie des composites , mémoire pour l'habilitation à diriger les recherches, Université Paris 7, 2002

LE MAREC, Joelle. Usages : pratiques de recherche et théorie des pratiques. **Hermès**, n. 38, p. 141-147, 2004.

MARIN, Louis. **Le portrait du roi**. Paris : Éditions de Minuit, 1981.

MARTELETO, Regina ; THIESEN, Icleia. (Dir). MEDIATION ET USAGES DES SAVOIRS ET DE L'INFORMATION : UN DIALOGUE FRANCE-BRESIL, 1., 2008, de Janeiro. **Anais...**Rio de Janeiro: Rede MUSSI, 2008.

MERZEAU, Louise. Du signe à la trace, ou l'information sur mesure. **Hermès**, n. 53, p. 23-29, 2009.

MEYRIAT, Jean. De la science de l'information aux métiers de l'information. **Schéma et Schématisation**, n. 19, p. 65-74, 1983.

MOEGLIN, Pierre. Des modèles socio-économiques en mutation. In : BOUQUILLION, Philippe ; COMBES, Yolande (Dir.). **Les industries de la culture et de la communication en mutation**. Paris : L'Harmattan, 2007, p. 151-162.

PATRIN-LECLERE, Valérie. (Dir.). Tout peut-il être média ? **Communication & Langages**, n.146, 2005.

PATRIN-LECLERE, Valérie. (Dir.). La communication revisitée par la conversation. **Communication & Langages**, n. 169, 2011.

REBILLARD, Franck. **Le web 2.0 en perspective** : une analyse socio-économique de l'internet. Paris : L'Harmattan, 2007.

RIEDER, Bernhard. **Métatechnologies et délégation** : pour un design orienté-société dans l'ère du web 2.0 . 2006. Thèse, Université Paris 8, Paris, 2006.

ROJAS, Estrella. 2009. E-motilité documentaire & web 2.0 : une étude des pratiques sur Facebook. In : COLLOQUE MEDIAS : ENTRE COMMUNAUTÉS ET MOBILITE, 9., 2009. Aix-en-Provence. **Anais..** Aix-en-Provence : Université Paul Cézanne, décembre 2009.

ROSA, Harmut. **Accélération : une critique sociale du temps**. Paris : La Découverte, 2010 [2005].

SOUCHIER, Emmanuël. L'écrit d'écran : pratiques d'écriture et informatique. **Communication & Langages**, n. 107, p. 105-119, 1996.

SOUCHIER, Emmanuël. 1998. «L'image du texte : pour une théorie de l'énonciation éditoriale », **Cahiers de médiologie**, n°6, p. 137-145.

SOUCHIER, Emmanuël ; JEANNERET, Yves. Pour une poétique de l'écrit d'écran. **Xoana**, n. 6, p. 97-107, 1999.

SOUCHIER, Emmanuël ; JEANNERET, Yves ; LE MAREC, Joelle. (Dir.). **Lire, écrire, récrire** : objets, signes et pratiques des médias informatisés. Paris : Éditions de la BPI, 2003.

TARDY, Cécile ; DAVALLON, Jean. La constitution de corpus d'identités entre



calcul et témoignage. In : DAVALLON, J., (Dir.). **L'économie des écritures sur le web**. Paris : Hermès, p. 203-247, 2012.

TISSERON, Serge. **L'intimité surexposée**. Paris : Ramsay, 2011.

WRONA, Adeline. **Face au portrait**. De Sainte-Beuve à Facebook. Paris : Hermann, 2012.

ZINNA, Alessandro. **Le Interfacce degli oggetti di scrittura**. Roma : Metelmi, 2004.



# Políticas culturais e redes sociotécnicas

## Politiques culturelles et réseaux socio-techniques

### Cultural policies and socio-technical networks

*Marco Antônio de Almeida*

Professor do PPGCI/ECA/Universidade de São Paulo/USP e do Curso de Ciências da Informação e Documentação da FFCLRP/USP, Brasil

#### Resumo

O redimensionamento trazido pelas TICs coloca novas questões acerca dos processos de mediação e apropriação da informação no âmbito das políticas culturais. Se as TICs apresentam determinações de ordem técnica, sua apropriação e enraizamento em práticas sociais re-configuram seus usos, sendo necessário articular aí os estudos de ordem macro e micro sociais. Aqui refletimos sobre as conexões entre as políticas culturais, o acesso às TICs e os processos de produção, circulação e apropriação da informação cultural no Brasil, a partir do primeiro governo Lula. O Ministério da Cultura, na figura do ministro Gilberto Gil, incentivou o uso de *software* livres em locais chamados de Pontos de Cultura, visando autonomia, protagonismo e empoderamento local. Alguns destes pontos foram capazes de desenvolver projetos de arte, cultura e economia solidária, com incentivos adicionais do Ministério, mesmo quando não centrados nas TICs. Os efeitos da política adotada deveram-se, em grande parte, a uma variedade de medidas e ações alicerçadas em grupos socioculturais preexistentes e capazes de manifestar suas demandas próprias. Os melhores resultados foram os que ancoraram o desenvolvimento institucional das organizações que abrigam os Pontos de Acesso, indicando que os estudos das políticas sociais de inclusão digital devem ter em conta as análises das condições locais, contemplando os eixos horizontal e vertical no seu exame.

**Palavras-chave:** políticas culturais; tecnologias da informação e da comunicação; mediação cultural

#### Résumé

Le redimensionnement apporté par les TICs pose de nouvelles questions sur les processus de médiation et d'appropriation de l'information dans les

politiques culturelles. Les TICs présentent de déterminations techniques et son appropriation et enracinement dans les pratiques sociales reconfigurent leurs usages. Il faut articuler les études macro et micro sociaux. Nous réfléchissons sur les connexions entre les politiques culturelles, l'accès aux TICs et les processus de production, circulation et appropriation de l'information culturelle au Brésil, depuis le gouvernement Lula. Le Ministère de la Culture a encouragé l'utilisation de logiciels libres dans les endroits appelés Points de Culture, envisageant l'autonomie, le protagonisme pour surmonter les difficultés sociales. Certains de ces Points ont été capables de développer des projets d'art, culture et économie solidaire, même s'ils n'ont pas été axés sur les TICs. Les effets de cette politique sont dus en grande partie à une série de mesures et d'actions fondées sur la préexistence de groupes socioculturels et capables d'exprimer leurs propres revendications. Les meilleurs résultats sont ceux qui se sont ancrés dans les organisations qui abritent les Points d'accès, ce qui indique que les études des politiques sociales d'inclusion numérique doivent prendre en compte des axes horizontaux et verticaux.

**Mots-clés :** politiques culturelles ; technologies de l'information et de la communication ; médiation culturelle

## Abstract

Some reconfiguration bridged by ICTs poses new questions about the processes of mediation and settlement of information within cultural policies. If ICTs performs technical determinations, its ownership by groups, and rooting on social practices, re-configure their uses, making necessary to link their macro and micro studies on the social order. Here we reflect on the connections between cultural policies, access to ICTs and the processes of production, circulation and appropriation of cultural information in Brazil, from the first Lula government. The Ministry of Culture, through Minister Gilberto Gil, encouraged the use of free software in places called Points of Culture as part of cultural policy, aiming autonomy, participation and local empowerment. Some of these points were able to develop art, culture and solidarity economy projects, with additional incentives from the Ministry, even when it not focused on ICTs. The effects of the policy adopted were due in large part to a variety of measures and actions founded on preexisting sociocultural groups, able to express their own demands. The best results were those that anchored the institutional development of organizations that house the Access Points, indicating that studies about social policies of digital inclusion should take into account the analyzes of local conditions, considering the horizontal and vertical axes on its exam.

**Keywords:** cultural politics; information and communication technologies ; cultural mediation

## 1. Introdução

Na década de 1960, tempos da proclamada “aldeia global” de McLuhan, ficou famosa a oposição enunciada por Umberto Eco (1979) entre “apocalípticos” e “integrados”. Meio século depois, em um mundo que, para muitos autores, é produto de um processo de globalização e se organiza na forma de uma Sociedade da Informação, a oposição mencionada parece reencarnar-se na dissidência entre “tecnófilos” e “tecnófobos”. Em outras palavras, numa divisão em relação às perspectivas diante da tecnologia, entre aqueles que a vêem como solução para nossos problemas e os que a vêem, ao contrário, como fonte primária de nossos males. Nem tanto ao céu, nem tanto ao mar: a discussão acerca da tecnologia e suas consequências socioculturais, econômicas e políticas nada ganha com esse tipo de maniqueísmo, próprio do senso comum, sendo muito mais estimulante pensar nas variadas possibilidades de mediação que as tecnologias descortinam.

O desenvolvimento cada vez mais acelerado das tecnologias, especialmente as de informação e comunicação (as TICs) tornaram os temas do impacto tecnológico, do acesso digital, da construção e circulação de informações, tópicos comuns nas discussões contemporâneas de qualquer área do conhecimento. Para um dos arautos da cibercultura, Pierre Lévy (1999), o “impacto das novas tecnologias” é uma metáfora inadequada para descrever essas mudanças, na medida em que remete a algo com uma exterioridade em relação ao social, e que portanto o afetaria de fora. Embora muitas vezes ele tenha sido criticado por seus rompantes de “otimismo tecnológico”, a abordagem de tecnologia que propõe indica um caminho para evitar as dicotomias simplificadoras. A tecnologia (entendida como conjunto de técnicas diferenciadas) é produto social do homem, além de constitutivo da humanidade como tal. A atividade humana abrangeria, de maneira indissolúvel, interações entre: a- pessoas vivas e pensantes; b- entidades materiais naturais e artificiais; c- idéias e representações. Assim, a distinção entre cultura, sociedade e técnica só pode ser conceitual. As técnicas não possuem um sentido único e geral, mas estabelecem relação com a conjuntura histórico-social. Desse modo, o importante é refletir sobre como as técnicas *condicionam* (e não *determinam*) a sociedade e a

cultura, “de situar as irreversibilidades às quais um de seus usos nos levaria, de formular os projetos que explorariam as virtualidades que ela transporta e de decidir o que fazer dela”. (LÉVY, 1999, p. 26). Boa parte de nossas dificuldades em avaliar as conseqüências sociais da tecnologia decorre, portanto, do fato de ser muito difícil delimitar e circunscrever as técnicas. De maneira geral, abordamos as técnicas de um modo parcial, fragmentado; para entendê-las como *tecnologia*, é necessário considerarmos o conjunto de seus componentes: artefatos, conhecimentos, organizações, instituições, símbolos. Ou seja, mais que um conjunto de técnicas, trata-se de todo um sistema de relações sociais, com amplas repercussões na constituição da própria sociedade.

As chamadas tecnologias de informação e comunicação – TICs – provocaram uma revolução copernicana nos terrenos das Ciências Sociais, da Comunicação e da Informação. Em períodos anteriores, as condições de produção e circulação da informação e do conhecimento incidiam especialmente na problemática do acesso. Hoje, as possibilidades abertas pelas TICs, embora não tenham resolvido plenamente as questões anteriores, apontam para novas problemáticas relacionadas principalmente à apropriação da informação e à construção do conhecimento. O acesso a milhares, eventualmente milhões, de informações não faz de ninguém, automaticamente, um sábio — o que empresta novas dimensões à idéia de uma “divisória digital”, tal qual apontada por Manuel Castells. Na perspectiva desse autor, o elemento de divisão social mais importante nesse momento é a capacidade educativa e cultural de utilizar a internet. Considerando-se que o conhecimento está na rede, mas que é um conhecimento codificado, “trata-se antes de saber onde está a informação, como buscá-la, transformá-la em conhecimento específico para fazer aquilo que se quer fazer” (CASTELLS, 2003, p. 266). Trata-se da capacidade de “aprender a aprender”, de localizar e utilizar efetivamente o conhecimento, e que está desigualmente distribuída, estando ligada à origem social, à origem familiar, ao nível cultural, ao nível de educação. Ou seja, estamos num território que deveria ser caro à Ciência da Informação, que é o da discussão acerca da circulação e da apropriação social da informação. Refletir sobre esse estado de coisas e de suas mutações contemporâneas é pensar simultaneamente em políticas educacionais, culturais e da informação. Nessa perspectiva, apresentaremos indicações preliminares de uma pesquisa ainda em andamento, que busca problematizar a reflexão e discus-

são acerca do uso das concepções de “mediação cultural e da informação” e de “apropriação da informação” no âmbito da análise das políticas culturais.

## 2. Coordenadas de navegação e mapeamento do território

O conceito de mediação cobre coisas bastante diferentes entre si, que vão das tradicionais concepções de “atendimento ao usuário” à atividade de um agente cultural em uma dada instituição – museu, biblioteca, arquivo, centro cultural –, à construção de produtos destinados a introduzir o público num determinado universo de informações e vivências (arte, educação, ecologia, por exemplo), à elaboração de políticas de capacitação ou de acesso às tecnologias de informação e comunicação, à mediação tecnológica proporcionada por ferramentas informacionais em rede (portais, *sites*, *weblogs*), etc. Desse modo, uma definição consensual de mediação parece impraticável: sempre contextualizada, torna-se um conceito plástico que estende suas fronteiras para dar conta de realidades muito diferentes entre si. (ALMEIDA, 2008; DAVALLON, 2007).

Embora o conceito de mediação seja bastante complexo, vale destacar seu valor estratégico para abordar as relações entre mudança social e mudança tecnocientífica. Diversos pensadores reforçam essa perspectiva, como, por exemplo, Bruno Latour, Michael Callon, Bernard Miège. Na busca de refletir acerca de uma abordagem que considere a “dupla mediação”, vale destacar a contribuição deste último autor para o tema, especialmente ao enfocar as tecnologias de informação e comunicação (TICs). No seu entender, para abordar a questão da inovação sociotécnica em matéria de TICs, é necessário atentar para duas linhas de força convergentes e complementares: a) as determinações da ordem da esfera técnica; b) os processos que contribuem para o “enraizamento” social das tecnologias (MIÈGE, 2009). Com relação a esse último aspecto, Miège utiliza o termo “enraizamento” social das TICs com cautela, alertando para o risco de soar um pouco ambíguo, ao dar a entender que a tecnologia seria algo produzido num lugar fora do social e para lá transplantado posteriormente — o que seria contraditório com sua perspectiva. Na realidade, com esse termo Miège pretende apontar para os fatores que levam os indivíduos a se apropriar das tecnologias, incorporando-as ao seu cotidiano, num processo que muitas vezes implica

na combinação da reconfiguração de novos usos para as ferramentas e na criação de novos hábitos e atitudes sociais. Essa apropriação sociocultural da tecnologia envolveria, na sua perspectiva, uma série de processos. Em conjunto, estes processos podem ser entendidos como “lógicas sociais” da informação-comunicação, que, embora possuam de certa forma uma dinâmica própria, independente das TICs, recebem delas, por outro lado, impulsos dinâmicos que as vão conformando no decorrer do tempo. A perspectiva de Miège aponta a importância de tentar enlaçar e combinar os níveis “macro” e “micro” da análise num mesmo movimento de compreensão do real. De um lado, considerar a dimensão política, econômica e social das atividades infocomunicacionais que implicam nas inovações e experimentações de novos suportes e ferramentas. De outro lado, não perder de vista a articulação entre as TICs e a produção de mensagens e sentido, bem como o “enraizamento” social das tecnologias traduzido, entre outras, pela atividade dos usuários-consumidores no aperfeiçoamento dos dispositivos e ferramentas.

A perspectiva apontada por Miège valoriza, portanto, os processos de constituição da autonomia dos sujeitos e, em alguma medida, em que pesem os referenciais teóricos muito distantes entre si, podemos estabelecer um diálogo com alguns postulados de Jürgen Habermas (1984,1989) acerca dessa questão. Essa autonomia surge, para Habermas, no exercício de uma racionalidade aplicada e ao mesmo tempo construída no curso de uma ação comunicativa. Devemos lembrar que, para Habermas, a racionalidade não é expressão de alguma entidade abstrata, nem atributo da sociedade como um todo, mas um processo que, a qualquer instante, pode ser desencadeado pela disposição e capacidade dos parceiros da interação, de sustentar discursivamente suas posições mediante argumentos. Assim, a capacidade discursiva é traduzível precisamente na disposição a praticá-la, construindo aquilo que Habermas, num empréstimo à Linguística, denomina de competência comunicativa. Os atores são, portanto, portadores de processos de aprendizado: são produtos de um processo de formação de sujeitos, considerados como tais por terem adquirido, nesse processo, consciência — capacidade reflexiva que permite ao sujeito apreender o mundo na sua relação com ele.

As redes sociotécnicas<sup>1</sup> instalam uma forma comunicativa constituída de fluxos e trocas de informações “de todos para todos”. Desse modo, como observa Alberto Melucci (2001), o mundo contemporâneo coloca à disposição dos indivíduos uma gama inédita de recursos simbólicos que estendem

seu potencial de individuação. Assim, para garantir a própria integração, a sociedade não pode ficar restrita à regulação da apropriação/distribuição de recursos, devendo estender seu controle sobre os níveis simbólicos das ações — as esferas que constituem o sentido e a motivação do agir. O conhecimento torna-se um recurso fundamental para os atores conflituais: permite revelar a natureza real das relações sociais por trás das aparências que os aparatos dominantes tendem a impor à vida coletiva. Nas sociedades sempre mais complexas, a cultura torna-se o terreno por excelência dos conflitos: “a oposição se faz, por isso, sempre mais ‘cultural’, feita de linguagens e de símbolos antagonistas, construída na capacidade de apropriar-se de um conhecimento não manipulado” (MELUCCI, 2001, p. 142). Essa observação empresta novas dimensões à idéia de uma “divisória digital”, tal qual apontada anteriormente por Castells. Ainda segundo Melucci (2011, p. 142), “sair da ideologia e produzir conhecimento (conhecimento, capacidade de análise, capacidade de comunicação, auto-reflexibilidade) torna-se um recurso chave para a ação coletiva”.

Nos termos habermaseanos, portanto, o desafio em transformar as redes sociotécnicas num espaço público comunicativo consiste em possibilitar aos indivíduos e grupos a condição de acesso aos conhecimentos necessários e autonomia para a construção de suas competências comunicativas. A idéia de esfera pública habermaseana, vinculada à autonomia dos sujeitos, na qual se desenha a possibilidade de se alcançarem livremente consensos racionais, ainda mantém, portanto, um valor simultaneamente compreensivo e crítico em relação à realidade. A perspectiva de Habermas oferece os fundamentos para um pensamento social que seja simultaneamente crítico das condições existentes e voltado para perceber-se uma emancipação possível dos atores. No que diz respeito às políticas culturais/políticas de comunicação e informação, pode servir para aferir em que medida elas contribuem para constituir a autonomia dos sujeitos no “mundo da vida” ou, ao contrário, enquadrá-los sob as formas de controle do “mundo dos sistemas”. No Brasil contemporâneo é possível fazer uma leitura nessa perspectiva das disputas que se desenrolam no campo das políticas públicas culturais<sup>2</sup>. Um aspecto suplementar que torna essa discussão ainda mais complexa é o deslocamento do termo “cultura” para o campo da economia e sua reapropriação no âmbito da formulação de políticas públicas de cultura em todos os níveis (do nacional ao local).



George Yúdice (2006) problematiza a utilização do termo cultura no mundo contemporâneo na medida em que ela passa a ser considerada como um recurso. Cultura como recurso, nesse caso, não se limitaria ao simples papel de mercadoria. No atual contexto, os recursos culturais, assim como os naturais, não comportam uma exploração pura e simples. Mais do que isso, o que se deve buscar é o gerenciamento, a conservação, o acesso, a distribuição e o investimento em cultura. Yúdice enxerga na arte e na cultura um potencial para estimular o crescimento econômico e melhorar as condições sociais de determinadas comunidades. É a economia cultural valendo-se da cultura como recurso para outros fins. A arte e a cultura acabam por cobrir espaços não preenchidos pelo Estado, que, pressionado pelas políticas neoliberais, transferiu progressivamente para a sociedade civil a responsabilidade pela assistência social da população. A cultura – assim como a educação, a religião, o esporte e o lazer – assume papel de poder público, com funções pedagógicas e disciplinares. Nesse contexto, a promoção da cultura como recurso requer a adoção de uma estratégia orientada pelos processos de gestão, entrando em choque, portanto, com a premissa gramsciana que define a cultura como um terreno de luta. Ambas as perspectivas disputam espaço no cenário atual e podem ser percebidas na dialética concreta das experiências que serão investigadas no bojo desse projeto. O autor conclui que é possível apropriar-se dos avanços tecnológicos e cultivar uma comunidade interativa e de oposição. Yúdice sugere que as instituições e ONGs devem financiar uma “alfabetização crítica”, pois o reconhecimento das diferenças culturais por si só não basta (o que, no atual cenário das TICs, ecoa as reflexões acerca da inclusão digital na perspectiva de WARSCHAUER, 2006).

Nesse sentido, torna-se necessário um aparato de informação (envolvendo recursos físicos e humanos) cada vez mais amplo e sofisticado para gerenciar as políticas culturais. No âmbito das iniciativas recentes do Ministério da Cultura e de outros órgãos de fomento da cultura isso é perceptível na elaboração de programas, na abertura de linhas de crédito e na formação e qualificação de pessoal técnico apto a lidar com esse aspecto de “gestão” das políticas culturais nos diferentes níveis de incidência das mesmas. Valeria a pena estabelecer, entretanto, uma distinção inicial entre duas vertentes complementares de ação nessa área, que merecerão melhor elaboração no decorrer de nossas investigações: de um lado, políticas de acesso à informação cultural; de outro, políticas culturais de apropriação da informação e suas tecnologias (numa perspectiva mais propriamente de inclusão digital-sociocultural).

Nesse sentido, o objetivo deste texto é apresentar algumas reflexões preliminares acerca das conexões entre políticas culturais, acesso às TICs e processos de produção, circulação e apropriação da informação cultural. O foco dessa pesquisa e das reflexões decorrentes (que deverão estender-se até 2015) concentra-se no arco formado por algumas políticas culturais que incorporaram a discussão das tecnologias digitais e o uso das TICs, nos diversos âmbitos de governo (local, estadual e federal), no decorrer da primeira década do séc. XX<sup>3</sup>.

Além da necessária revisão bibliográfica da produção acadêmica das áreas de Ciência da Informação, Comunicação e Ciências Sociais, serão duas abordagens concomitantes de pesquisa que se alimentarão reciprocamente: (1) a análise de documentos do MinC (Ministério da Cultura), particularmente do material disponível no site do ministério, e de documentos elaborados pelas secretarias estadual e municipal de Cultura de São Paulo, bem como entrevistas com gestores envolvidos nos processos de elaboração/implementação das políticas; (2) Estudos de caso: serão realizadas análises das políticas culturais a partir da elaboração de alguns estudos de casos. O foco de análise será a perspectiva da mediação cultural e da informação a partir da utilização das TICs, procurando acompanhar a implementação e o desenvolvimento de projetos nos diversos níveis: das macropolíticas elaboradas no MinC aos arranjos institucionais locais que as viabilizaram (ou não) e a relação estabelecida com seus beneficiários-usuários. O foco estará voltado para experiências que envolvam processos de inclusão cultural e digital, com especial ênfase nos processos envolvendo jovens usuários e mídias sociais. A opção pelos estudos de caso fundamenta-se na longa tradição que este tipo de pesquisa possui no âmbito das Ciências Sociais. O estudo de caso típico geralmente envolve uma organização ou comunidade, e o pesquisador comumente faz uso do método de observação participante (em qualquer de suas variações), juntamente com outros métodos mais estruturados, como entrevistas, uso de questionários e, mais recentemente, a análise de redes sociais (MARTELETO; TOMAÉL, 2005). Como observa Howard Becker,

*O estudo de caso geralmente tem um propósito duplo. Por um lado, tenta chegar a uma compreensão abrangente do grupo em estudo: quem são seus membros? Quais são suas modalidades de atividade e interação recorrentes e estáveis?*

*Como elas se relacionam umas com as outras e como o grupo está relacionado com o resto do mundo? Ao mesmo tempo, o estudo de caso também tenta desenvolver declarações teóricas mais gerais sobre regularidades do processo e estrutura sociais.* (BECKER, 1999, p. 118).

A seguir faremos alguns apontamentos preliminares referentes principalmente aos desdobramentos de algumas políticas culturais desenvolvidas pelo Ministério da Cultura (MINC) no período correspondente a 2003-2010, no âmbito do Programa Cultura Viva<sup>4</sup>. Nos concentraremos em compreender essas políticas na perspectiva das mediações culturais e informacionais, buscando ressaltar seu espírito sintonizado a uma filosofia *hacker*, focado na autonomia dos sujeitos e na livre circulação da informação. Assim, procuraremos discutir, ainda que brevemente: (1) como essas políticas pressupunham uma estratégia de formação de redes sociotécnicas; (2) como elas buscavam qualificar os sujeitos proporcionando-lhes habilidades necessárias para a apropriação e uso da informação.

### **3. Cartografias preliminares: alguns vislumbres**

No primeiro ano do governo Lula, mais precisamente em agosto de 2003, realizou-se em Brasília o seminário “O software livre e o desenvolvimento do Brasil”. Além de autoridades como os presidentes da Câmara e do Senado, do ministro da Casa Civil, e das presenças do ministro da Ciência e Tecnologia, Roberto Amaral, e da Cultura, Gilberto Gil, compareceram também dois convidados icônicos, fora do circuito de governo: Miguel de Icaza, presidente da Gnome Foundation, e Richard Stallman, presidente da Free Software Foundation. O texto do folder do evento explicava a reunião de tantas autoridades, ao afirmar que o software livre<sup>5</sup> representava a vanguarda da informática, e que seu uso coletivo estimulava a produção e troca de conhecimento em todos os níveis da sociedade, orientando-se para as necessidades específicas das comunidades e favorecendo a inclusão digital. Como observa Hermano Vianna, não era um panfleto de extremistas *hackers* fora do poder, mas parte de um discurso oficial de governo, “uma profissão de fé numa verdade aparentemente inquestionável: o *software* livre estava sendo apresentado como a vanguarda, e o Brasil seria também um

país de vanguarda por legitimá-lo como foco das preocupações do Estado” (VIANNA, 2011, p. 316).

A opção pelo *software* livre estava em perfeita consonância com o espírito *hacker* que impregnou a construção de políticas culturais digitais durante a gestão do ministro Gilberto Gil (2003-2008) à frente do MinC, e mantidas posteriormente por seu sucessor Juca Ferreira (2008-2010). Gilberto Gil, como artista, já era conhecido por sua “ciber-militância”, pela simpatia e proximidade a alguns pressupostos da cibercultura<sup>6</sup>. Em uma palestra explicitou sua perspectiva em relação à incorporação das TICs às políticas culturais:

*Não podemos privar as comunidades locais, tradicionais ou não, bem como os artistas e produtores culturais, da possibilidade de migração de sua produção simbólica para o interior da rede, para o ciberespaço. Para assegurar que a expressão das idéias e manifestações artísticas possa ganhar formatos digitais e, também, para garantir que os grupos e indivíduos possam criar, inovar e re-criar peças e obras a partir do próprio ciberespaço, são necessárias ações públicas de garantia de acesso universal à rede mundial de computadores. Sem inclusão digital de todos os segmentos da sociedade, a cibercultura não estará contemplando plenamente a diversidade de visões, de expressões, de comportamentos e perspectivas. [...] A cultura da diversidade digital é ampliada pelas práticas de compartilhamento de conhecimento, de tecnologias abertas, de expansão de telecentros, de oficinas de metareciclagem, de Pontos de Cultura. Essas iniciativas precisam ser amplificadas, uma vez que executam o princípio do acesso equitativo presente na Declaração da UNESCO. (GIL, 2006).*

A gestão 2003-2010 do MinC caracterizou-se pela busca da incorporação da tecnologia digital às políticas públicas, mas considerando o computador e a internet como pontos de partida, e não como objetivos finais em si, numa concepção de inclusão digital que também era inclusão social (vide, nessa perspectiva, WARSCHAUER, 2006) Dessa forma, o MinC priorizou não a infraestrutura tecnológica, mas o potencial de transformação suscitado pelos novos paradigmas de produção, circulação e consumo cultural. O que se buscou foi ampliar as possibilidades de ressonância de expressões culturais

(bastante limitadaS nos meios de comunicação de massa tradicionais), incentivando práticas de compartilhamento, debate, articulação e trabalho colaborativo, apresentando novas perspectivas para o acesso à informação e ao conhecimento. Em julho de 2004 o MinC, dentro desse espírito, formulou sua primeira iniciativa voltada para a cultura digital: a proposta de implantação de estúdios digitais de produção audiovisual, conectados à internet e utilizando *software* livre nos Pontos de Cultura, no âmbito do Programa Cultura Viva. Denominada “Ação Cultura Digital”, a iniciativa procurava potencializar a rede formada pelos Pontos, e apresentava um caráter transversal, tanto no âmbito do programa, quanto no do Ministério.

O MinC estabeleceu como diretrizes para suas ações três pilares conceituais: autonomia, protagonismo e empoderamento, que se relacionariam também a três dimensões da cultura: simbólica, a cidadã e a econômica. A proposta dos Pontos de Cultura seguia essa filosofia e invertia a lógica de atuação do Estado: em vez de levar ações culturais prontas para as comunidades, são estas que definem as práticas que desejam fortalecer, com reconhecimento e apoio do governo. Esta ação se concretiza no apoio a projetos de espaços culturais, denominados Pontos de Cultura, selecionados por editais públicos ou em parcerias com estados, municípios e redes dos pontos. Os pontos de cultura envolvem iniciativas relacionadas à arte, cultura, cidadania e/ou economia solidária, conduzidas por organizações não governamentais de caráter cultural e social, legalmente constituídas, já existentes pelo menos dois anos antes de sua seleção, que, mediante editais públicos nacionais, passam a receber recursos do Ministério da Cultura por três anos, para impulsionar ações em suas comunidades, conforme o projeto apresentado, passando a receber recursos diretos do Fundo Nacional de Cultura (R\$ 60 mil/ano, divididos em parcelas semestrais).

Sem a exigência de um modelo único de atividades, programação ou instalações físicas, os Pontos de Cultura têm em comum, desde seu lançamento, além da gestão compartilhada entre poder público e comunidade, a presença, em diversos deles, de um estúdio digital multimídia<sup>7</sup>. Composto de microcomputadores conectados à internet e utilizando *software* livre, e de recursos para edição de áudio e imagem, câmera fotográfica, filmadora e equipamento de som, o estúdio viabiliza, tanto a produção de conteúdos digitais como vídeos, fotografias, músicas, documentários, *blogs*, *sites*, e programas para rádios e TVs digitais comunitárias, quanto a difusão dessa pro-

dução na rede. A criação dessa teia – a articulação em rede entre os Pontos de Cultura – tem nos estúdios digitais, ligados à internet, a sua semente e infraestrutura. A rede é também incentivada pelos Pontos Digitais, criados pelo MinC a partir de 2007<sup>8</sup>. O público contemplado por esta iniciativa inclui tanto quem participa diretamente das atividades desenvolvidas nos projetos culturais, quanto integrantes da comunidade, que assistem às apresentações artísticas ou participam de cursos e oficinas. Vale atentar para o caráter de “*processo*”, e não de produto ou serviço, que marca a iniciativa: o MinC dava, portanto, centralidade não à infraestrutura tecnológica, mas ao caráter de “*transformação*” suscitado pelas novas possibilidades de expressão e de produção cultural, bem como de circulação dessa produção no ciberespaço, de construção de uma cultura de rede e de usufruto dessa conexão para um sem-número de objetivos.

Segundo dados do IPEA (Instituto de Pesquisa Econômica Aplicada), as principais atividades dos pontos digitais são audiovisuais (71,1%), vindo na sequência música (69,8%), festas populares (66,8%) e teatro (56,2%). A ordem de frequência das atividades culturais em pontos que não aderiram ao digital muda, sendo que em primeiro lugar vem a música (78,8%), depois as festas populares (62,9%), o teatro (61,9%) e a dança (59,6%). As atividades voltadas à geração de renda também apresentam diferenciações entre os pontos. Enquanto 32,8% dos pontos digitais desfrutaram de renda proveniente do artesanato, 40,4% dos não digitais fizeram o mesmo; 17,9% obtiveram renda de atividades relacionadas à venda de DVD, de vídeo e de outro produto audiovisual; 13,2%, com o concerto musical; 10,2%, com o teatro; e 8,5%, com a dança. A lista muda para os não digitais, cujos maiores percentuais, depois do artesanato, revelam o teatro (15,9%) e a dança (12,6%) como atividades que geram renda (SILVA, 2011).

Na avaliação realizada pelo IPEA (SILVA; ARAÚJO, 2010, p. 68), a ação foi reportada frequentemente como muito importante, mas também foram apontados muitos problemas, entre eles as dificuldades de acompanhamento, assistência técnica inadequada e outras inerentes ao uso de ferramentas livres. Entre estas, a inadequação de algumas delas para uso no campo artístico, em especial no campo audiovisual. Para os pesquisadores, ficou a impressão de que a obrigatoriedade do uso do Linux representou, para muitas instituições, mais um fator de dificuldade do que de facilidade. A falta de intimidade com o sistema operacional somada a falta de supor-

te efetivo por parte do MinC, levou algumas delas a optarem por usar o Windows. Enfatize-se que em alguns estados os Pontões ou outros pontos foram indicados como capazes de fazer uso e realizar capacitação adequada nos termos da Cultura Digital. Mas esse processo foi seletivo e insuficiente já que outros pontos desses mesmos estados criticaram os processos e a abrangência dessa capacitação<sup>9</sup>. Em uma de nossas frentes de pesquisa de campo tivemos dois resultados diferentes: no pontão de Ribeirão Preto essa tendência se reproduziu, diferentemente do caso de São Paulo. Por outro lado, no Pontão paulistano a presença de pessoas que dominam o Linux é maioria, tanto que uma das atividades que gera renda para o pontão é a oferta de cursos e oficinas de capacitação nessa ferramenta para membros de outros pontos de cultura.

#### 4. (In)conclusões

Podemos considerar as políticas culturais como uma sinergia de idéias, valores, normas, instrumentos de ação, operações, atores sociais, dispositivos institucionais, orçamentos, instituições etc. Uma política organiza uma reunião de medidas concretas, compreendendo decisões de natureza diversa e se inscrevendo no quadro de conjunto dado pelas representações dos problemas que entram na agenda. Não se constitui de ações isoladas ou fragmentadas. O quadro geral das políticas culturais mistura questões normativas e questões de fato, ou seja, o que se deseja fazer e o que de fato se faz.

A realidade dos pontos de cultura é muito diversa justamente porque a lógica do Programa Cultura Viva opera com base no apoio a associações socioculturais que já desempenhavam um papel na sociedade mais ampla ou em comunidades locais e específicas. Assim, cada projeto de ponto de cultura apresentado pela sociedade civil é estruturado a partir de demandas próprias, necessidades diferentes que estão diretamente ligadas ao perfil e à capacidade de articulação da organização proponente. Ao atuar com base nessa lógica, a heterogeneidade é algo que necessariamente se faz presente e tem reflexo imediato na análise do programa, tornando muito difícil tecer generalizações simplesmente a partir de seu arcabouço institucional “oficial”. Existe nos pontos de cultura uma diferença crucial em sua capacidade de operação e agenciamento que está ligada a um conjunto de fatores, normalmente vinculados ao desenvolvimento institucional da organização que

o abriga e da capacidade de articulação dos atores envolvidos. Da mesma forma, as práticas relacionadas ao digital complementam e complexificam as atividades artísticas relacionadas à dança, ao teatro, aos mamulengos, à capoeira, ao maracatu, à congada, ao artesanato e a tantas outras práticas. Além desses aspectos, é bom lembrar que os praticantes estão dispostos a se engajar em práticas em diferentes intensidades e habilidades, mas também encontram nos pontos as possibilidades de oferta muito heterogênea de atividades e de contato com novas formas de conhecimento e informação.

Não procuramos fazer uma apologia ao digital e às TICs, mas de fazer constar que sua presença, mesmo que problemática, enriquece e disponibiliza novos meios e recursos para a criação cultural e para a dinamização das relações sociais. Essas considerações (bastante) preliminares apontam para o fato de que o grau de autonomia e as condições socioculturais dadas para a apropriação da informação e dos usos das tecnologias variam contextualmente. Foi nessa linha que buscamos adotar uma metodologia baseada em um “eixo horizontal” formado por um conjunto de estudos de caso em profundidade, conectado ao “eixo vertical” das políticas culturais propostas institucionalmente nos diversos níveis, mesmo sabedores da dificuldade de análise por analogias e semelhanças. Consideramos que seria a melhor maneira de reconstruir as “práticas informacionais” efetivas no âmbito dos pontos e de outros espaços culturais (JEANNERET, 2009). Assim, o encontro dos indivíduos e das instituições pode ser descrito como algo povoado por práticas heterogêneas, e não excludentes. Nesse sentido, vale relembrar a lição de Michel de Certeau (1994), ao apontar não as restrições impostas pelos aparatos aos indivíduos, mas a criatividade das práticas sociais, a apropriação das tecnologias e das informações nos processos vivos de produção e circulação da cultura.

---

## Notas

<sup>1</sup> Entendemos *redes sociotécnicas* como redes sociais nas quais as plataformas disponibilizadas pelas TICs desempenham papel importante, mas cuja interação não se resume, necessariamente, a esse suporte. Subjaz aqui, portanto, uma concepção de internet como *artefato cultural* no qual ocorre uma interação entre as relações *on line/off line* que são determinantes para os usos e configurações dessa tecnologia.

<sup>2</sup> Alguns dados e observações empíricas desse processo já foram e estão sendo sistematizados (ALMEIDA; FERNANDES, 2011; BISCALCHIN; ALMEIDA, 2011), e, esperamos, servirão de subsídios, junto com as reflexões aqui desenvolvidas, para a continuidade e desdobramentos desse trabalho.

<sup>3</sup> Participam das diversas frentes da pesquisa os pós-graduandos Ana Carolina Biscalchin, Eduardo A. Sena, Daniel Garcia, João Robson N. Fernandes, André P. da Silva e o aluno de iniciação científica Ueliton dos Santos Alves, aos quais agradeço os insumos para este texto. Agradeço também ao CNPq pelo apoio e suporte na forma de bolsa PQ.



- <sup>4</sup> A pesquisa contempla outras frentes de trabalho, relativas aos âmbitos estadual (Programa Acesso São Paulo), e experiências locais, na cidade de São Paulo, no âmbito do Programa municipal VAI (Valorização de Iniciativas Culturais), que por questão de espaço não serão contempladas aqui.
- <sup>5</sup> *Software livre (Open Source)* é um movimento que se baseia no compartilhamento do conhecimento tecnológico. Refere-se a programas de computador cujo código-fonte é aberto e livre, isto é, pode ser usado, copiado, melhorado e redistribuído sob as condições estipuladas em sua licença. Isso não ocorre nos programas comerciais, cujos direitos pertencem, em sua maioria, às grandes corporações de desenvolvimento de *software*. Alguns autores e ativistas diferenciam o movimento do *software* de código aberto daquele do *software* livre. Consideram que, embora ambos tenham como premissa a produção colaborativa, o movimento do *software* livre agrega uma dimensão política que não seria prioritária na filosofia do código aberto, este último enfatizando apenas a forma de produção do *software*.
- <sup>6</sup> Gilberto Gil lançou, em 1997, menos de dois anos depois do início do uso comercial da internet no Brasil, o álbum *Quanta*, com a música “Pela internet”, inteiramente dedicada às tecnologias digitais e à rede mundial de computadores. O disco foi precedido, em abril do ano anterior, pela inauguração do *site* oficial do compositor, um dos primeiros a se estabelecer na rede. “Pela internet” foi, ainda, a primeira música brasileira a ser lançada via internet, ao vivo. A sincronia do artista com os novos paradigmas do mundo digital teria um novo momento de visibilidade em junho de 2004, quando Gil, então já ministro, se tornou um dos primeiros compositores, no mundo, a liberar uma música – “Oslodum” – para acesso e compartilhamento livres na internet, por meio de uma forma de licenciamento alternativa ao *copyright*, o *copyleft*.
- <sup>7</sup> A primeira parcela do financiamento seria destinada prioritariamente à aquisição do *kit* multimídia, quando ele não fosse encaminhado pelo próprio MinC. Segundo o IPEA, 63% dos pontos em 2008 possuíam o *kit*, porcentagem que deve ter se elevado de lá para cá, sendo estimada entre 85 e 90%.
- <sup>8</sup> Há duas principais diferenças entre os pontos e os pontões. A primeira diz respeito à natureza dos projetos: enquanto os pontos de cultura realizam ações diretas nas comunidades, com interferência na dinâmica local própria dos grupos, espera-se que os pontões de cultura, por sua vez, tenham o perfil de articuladores, formadores de rede e atuação mais macro, em um conjunto determinado de pontos de cultura que pode ser organizado por temática ou por região. A outra diferença refere-se à instituição proponente, seu perfil de atuação e capacidade de agenciamento: como os pontões de cultura têm característica de formadores e articuladores, é fundamental que possuam estrutura material e humana suficiente para transitar entre esses diferentes pontos de cultura.
- <sup>9</sup> Essa realização “enxasada” dos objetivos da política, mesmo não cumprindo o *script* proposto (ao utilizar um *software* proprietário no lugar de um *software* livre) nos remete à dinâmica estabelecida por Michel de Certeau (1994) entre o emprego de estratégias e o emprego de táticas, mas que, infelizmente não poderemos desenvolver a contento aqui.

## Referências

- ALMEIDA, Marco A. Mediações da cultura e da informação: perspectivas sociais, políticas e epistemológicas. **Tendências da Pesquisa Brasileira em Ciência da Informação**, v. 1, n. 1, 2008. Disponível em: <<http://inseer.ibict.br/an-cib/index.php/tpbci/article/view/6/12>>.
- ALMEIDA, Marco A.; FERNANDES, João R. F. Memória, Cultura popular e tecnologias de Informação e comunicação. In: CONFERÊNCIA DE TECNOLOGIA, CULTURA E MEMÓRIA, 1., 2011, Recife. **Anais eletrônicos ...** João Pessoa: PPGCI/UFPE - LIBRE, 2011. Disponível em: <[http://www.liber.ufpe.br/ctcm/anais/anais\\_ctcm/21\\_Memory\\_tecnology%20.pdf](http://www.liber.ufpe.br/ctcm/anais/anais_ctcm/21_Memory_tecnology%20.pdf)>.
- BECKER, Howard. **Métodos de pesquisa em Ciências Sociais**. 4ª ed. São Paulo: Hucitec, 1999.
- BISCALCHIN, Ana C. S.; ALMEIDA, M. A. Direitos autorais, informação e tecnologia: impasses e potencialidades. Liinc em Revista, Rio de Janeiro, v. 7, n.2, p. 638-652, 2011. Disponível em: <<http://revista.ibict.br/liinc/index.php/liinc/article/viewFile/424/314>>.
- CERTEAU, Michel. **A invenção do cotidiano**: 1. Artes de fazer. Petrópolis, RJ: Vozes, 1994.

- DAVALLON, Jean. A mediação: a comunicação em processo? **Revista Prisma. Com**, n. 4, p. 03-36, 2007. Disponível em: < [http://prisma.cetac.up.pt/A\\_mediacao\\_a\\_comunicacao\\_em\\_processo.pdf](http://prisma.cetac.up.pt/A_mediacao_a_comunicacao_em_processo.pdf)>.
- ECO, Umberto. **Apocalípticos e integrados**. São Paulo: Perspectiva, 1979.
- GIL, Gilberto. Palestra no Seminário SESC, 30/11/2006. Disponível em: <[http://www.gilbertogil.com.br/sec\\_texto.php?id=195&page=1](http://www.gilbertogil.com.br/sec_texto.php?id=195&page=1)>. Acesso em 15/08/2012.
- HABERMAS, Jürgen. **Mudança estrutural na esfera pública**. Rio de Janeiro: Tempo Brasileiro, 1984.
- \_\_\_\_\_. **Consciência moral e agir comunicativo**. Rio de Janeiro: Tempo Brasileiro, 1989.
- JEANNERET, Yves. A relação entre mediação e uso no campo de pesquisa em informação e comunicação na França. **RECIIS - R. Eletr. de Com. Inf. Inov.**, v. 3, n. 3, p. 25-34, set. 2009.
- LÉVY, Pierre. **Cibercultura**. São Paulo: Editora 34, 1999.
- MARTELETO, Regina; TOMAÉL, Maria Inês. A Metodologia de Análise de Redes Sociais (ARS). In: VALENTIM, Marta L. P. (Org.). **Métodos qualitativos de pesquisa em Ciência da Informação**. São Paulo: Polis, 2005, p. 81-100.
- MELUCCI, Alberto: **A invenção do presente: sociais nas sociedades complexas**. Petrópolis, RJ: Vozes, 2001.
- MIÈGE, Bernard. **A sociedade tecida pela comunicação: técnicas da informação e da comunicação entre inovação e enraizamento social**. São Paulo: Paulus, 2009.
- SILVA, Frederico Barbosa A. Cultura viva e o digital. In: SILVA, F. B. A.; CALABRE, L. (Org.). **Pontos de Cultura: olhares sobre o programa Cultura Viva**. Brasília: IPEA, 2011, p. 13-59.
- SILVA, F. A. B.; ARAÚJO, H. E. **Cultura Viva: avaliação do Programa Arte Educação e Cidadania**. Brasília: IPEA, 2010.
- VIANNA, Hermano. Internet e inclusão digital: apropriando e traduzindo tecnologias. In: SCHWARCZ, L. M.; BOTELHO, A. (Org.). **Agenda brasileira: temas de uma sociedade em mudança**. São Paulo: Companhia das Letras, 2011, p. 314-323.
- YÚDICE, George. **A conveniência da cultura: usos da cultura na era global**. Belo Horizonte: UFMG, 2006.
- WARSCHAUER, Mark. **Tecnologia e inclusão social: a exclusão digital em debate**. São Paulo: Senac, 2006.

---

# Alterações climáticas e circulação do saber entre ciência e prática: uma via de um sentido, dois sentidos ou um beco sem saída?

## Changements climatiques et circulation du savoir entre science et pratique : une voie d'un sens, deux sens ou un cul-de-sac?

### Climate change and circulation of knowledge between science and practice: a way towards a two-way or a dead end?

*Marta Varanda*

Professora do ICS/Universidade de Lisboa, Portugal  
Sofia Bento, Professora do Instituto Superior de Economia e Gestão/ISEG, Portugal

#### Resumo

Neste texto questiona-se sobre os obstáculos que condicionam o desenvolvimento de uma ciência de modo 2 (Gibbons et al., 1994): serão obstáculos de natureza formal que impedirão a colaboração eficaz de cientistas com outros profissionais e cidadãos? Ou existirão obstáculos de natureza menos explícita relacionados com competências de colaboração com outros e com novos conteúdos de conhecimento distintos? Considerou-se um conjunto de projetos que responderam a um concurso científico denominado CIRCLE MED e que incidia sobre questões relacionadas com zonas costeiras e gestão de recursos hídricos na região do Mediterrâneo. O concurso incentivava a que os projetos científicos fossem desenvolvidos em colaboração com stakeholders locais e que as equipas fossem interdisciplinares e integrassem investigadores das ciências sociais. Feita a análise das propostas a concurso, dos relatórios e/ou apresentações finais dos projetos e das entrevistas aos coordenadores das equipas, verifica-se que há ainda um longo caminho a percorrer na direção de uma ciência mais integrada com uma pluralidade de atores sociais. Os resultados obtidos permitem argumentar que a circulação de saber entre ciência e prática, e a complementaridade entre as ciências naturais e sociais, não está encurralada num beco sem saída, mas que ainda há um longo caminho a percorrer para uma transferência de saber em dois sentidos.

**Palavras-chave:** Ciência e sociedade; difusão do conhecimento; ciência e prática; gestão de recursos hídricos.

## Résumé

Ce document soulève des questions sur les obstacles qui entravent le développement d'une science de Mode 2 (Gibbons et al, 1994.): Il y aurait des obstacles formels qui entravent la collaboration effective de scientifiques avec d'autres professionnels et les citoyens? Ou il y aurait des obstacles moins explicites liées aux aptitudes à travailler avec les autres et avec la connaissance de contenus nouveaux et différents? L'étude a examiné un certain nombre de projets qui ont répondu à un concours scientifique appelée CIRCLE MED qui a porté sur les questions liées à l'eau côtière et la gestion des ressources dans la région méditerranéenne. Le concours encourageait les projets scientifiques développés en collaboration avec les acteurs locaux et dont les équipes étaient interdisciplinaires et intégrait des chercheurs en sciences sociales. Après l'analyse des offres, des rapports et / ou des présentations finales des projets et des entrevues avec les coordonnateurs des équipes, il a paru qu'il y a encore un long chemin à parcourir vers une science plus intégrée avec une pluralité d'acteurs sociaux. Les résultats obtenus permettent affirmer que la circulation des connaissances entre la science et la pratique, et la complémentarité entre les sciences naturelles et sociales, n'est pas prise dans un cul de sac, mais il y reste encore un long chemin à parcourir pour un transfert de connaissances dans les deux sens.

**Mots clés:** gestão de recursos hídricos Science et société ; diffusion de la connaissance ; science et pratique ; gestión de recursos de l'eau

## Abstract

This paper raises questions about the obstacles that constrain the development of a science of Mode 2 (Gibbons et al., 1994): Formal will be obstacles that will impede the effective collaboration of scientists and other professionals and citizens? Or there will be less explicit obstacles related skills of working with others and with new content knowledge different? We considered a number of projects that answered a scientific contest called CIRCLE MED which focused on issues related to coastal and water resources management in the Mediterranean region. The contest encouraged scientific projects that were developed in collaboration with local stakeholders and the teams were interdisciplinary and integrate social science researchers. After analysis of tenders, reports and / or final presentations of projects and interviews with coordinators of teams, it appears that there is still a long way to go toward a more integrated science with a plurality of social actors. The results obtained allow us to argue that the circulation of knowledge between science and practice, and complementarity between the natural and social sciences, it is trapped in a dead end, but there is still a long way to go for a transfer of knowledge in both directions.

**Keywords:** Science and society; knowledge diffusion; science and practice; water resources management.

## 1. Introdução

Segundo o International Council for Science, a ciência deve ser desenvolvida para benefício de todos. Mas para que esse desígnio seja alcançado o conhecimento científico terá que ser efetivamente ligado ao processo político e ter consequências práticas na vida das sociedades (Saner, 2007). Em face de problemas ambientais complexos, e da necessidade de uma gestão sustentável dos recursos naturais, cada vez mais se exigem respostas da ciência. Uma ciência com capacidade de dar respostas tem que ser necessariamente construída em colaboração com a administração (políticos e técnicos) e a sociedade (utilizadores dos recursos para atividade económica, usufruto, etc). Existem, no entanto, diversos obstáculos à construção deste tipo de ciência. Estes obstáculos têm a ver com as diferenças de interesses, valores, linguagens, incentivos entre estes atores, e são engrandecidos quando o objeto de estudo em causa, as alterações climáticas, é visto por muitos como um problema puramente teórico, demasiado longínquo em termos temporais e associado uma grande incerteza. Neste estudo, enfocamos um conjunto de projetos científicos que responderam a um concurso científico denominado CIRCLE MED e que incidia sobre questões relacionadas com zonas costeiras e gestão de recursos hídricos na região do Mediterrâneo1. O concurso incentivava a que os projetos científicos fossem desenvolvidos em colaboração com stakeholders locais e que as equipas fossem interdisciplinares e integrassem investigadores das ciências sociais. Feita a análise das propostas a concurso, dos relatórios e/ou apresentações finais dos projetos e das entrevistas aos coordenadores das equipas, verifica-se que há ainda um longo caminho a percorrer na direção de uma ciência modo 2 (Gibbons et al., 1994). Infelizmente, os resultados deste concurso mostraram ser coerentes com os verificados noutras investigações sobre o tema (Bruce et al.2004). A presença das ciências social é praticamente ignorada e a ligação com stakeholders é relegada para um papel muito secundário, muitas vezes até praticamente desconsiderada, ao longo do processo de investigação científica.

Neste texto, questionamo-nos sobre os obstáculos que condicionam o de-

envolvimento de uma ciência de modo 2 (Gibbons et al., 1994): serão obstáculos de natureza formal que impedirão a colaboração eficaz de cientistas com outros profissionais e cidadãos? Ou existirão obstáculos de natureza menos explícita relacionados com competências de colaboração com outros e com novos conteúdos de conhecimento distintos? Os resultados obtidos permitem-nos argumentar que a circulação de saber entre ciência e prática, e a complementaridade entre as ciências naturais e sociais, não está encurralada num beco sem saída, mas que ainda há um longo caminho a percorrer para uma transferência de saber em dois sentidos.

### **Enquadramento teórico**

Não existem dúvidas que é necessária uma mudança de paradigma na forma como a ciência é construída e traduzida em políticas, para atingir o objetivo da sustentabilidade ambiental sem comprometer a justiça social no mundo (Milani, 2005). Esta necessidade de mudança e paradigma deixou de ser questionada em face da gravidade dos problemas ambientais que enfrentamos e da incapacidade perpetuada de os resolver.

Existe uma cada vez maior consciência que os problemas ambientais são criados ou ampliados pela ação humana, que têm uma multiplicidade de dimensões (sociais, políticas, económicas e culturais da gestão da água), e que não podem ser resolvidos com medidas tecnocráticas, ancoradas em resultados científicos das ciências naturais. Só integrando as várias dimensões do problema, os vários atores envolvidos, quer estejam ao nível local, regional, nacional e/ ou global, é que se pode ter alguma ambição de solucionar ou minorar os problemas ambientais (Blackstock e Carter, 2007). No entanto, apesar desse reconhecimento, a integração da ciência com a tomada de decisão representa um dos mais difíceis desafios da gestão ambiental, e levanta ainda muitas dúvidas a cientistas e stakeholders (Liu et al, 2007).

Interessa-nos aqui interrogar o papel da ciência neste processo. Que tipo de ciência precisamos para lidar com os desafios da gestão sustentável dos recursos? Estarão os cientistas longe e que esforços terão de ser reforçados para tal? A articulação a ciência e a sociedade tem sido problematizada por diferentes modelos como o designado por ciência de modo 2 (Gibbons e tal., 1994), o de ciência sustentável (Kates et al., 2001) e o modelo de confinamento versus da investigação distribuída (Callon et al., 2001). Ambos se

opõem ao modelo tradicional de produção de ciência ou modo 1 (Gibbons et al., 1994) centrados no avanço da ciência e não na resolução de problemas específicos. A ciência de modo 2 ou de tipo distribuída é transdisciplinar, heterogênea e dispersa na sociedade; aborda assuntos de relevância social, técnica e/ou política onde a orientação para os problemas é prioritária. A criação de conhecimento é orientada pela percepção da sua utilidade e é altamente contextual, mas não necessariamente menos original. Com este modo de produção de conhecimento, passa-se de uma ciência disciplinar, hierarquizada e isolada da sociedade para uma ciência articulada com a ciência (Gibbons et al., 1994). Callon (2001) advoga aliás um conjunto de atores enquanto produtores de conhecimento mas cuja atividade não se limita necessariamente à atividade científica. De forma semelhante, a ideia de ciência sustentável avalia o grau em que os investigadores se afastam de uma única disciplina ou abordagem para irem ao encontro de abordagens interdisciplinares e inovadoras (Blackstock e Carter, 2007).

Nestes novos paradigmas, encontramos dois dos grandes desafios que dificultam a gestão dos recursos ambientais: a ligação entre ciência e prática e a integração disciplinar. A ligação entre a ciência e a prática é a ligação entre dois mundos distantes que servem objetivos diferentes. Os cientistas e os decisores têm valores, interesses, preocupações e expectativas diferentes, e acima de tudo, não dispõem de uma compreensão acerca dos sistemas de conhecimentos (Bradshaw e Borchers, 2000; Saner, 2007). Estas diferenças dificultam o fluxo efetivo de informação entre ciência e prática. Assim, não é de estranhar que os cientistas se queixem que são ignorados pelos agentes políticos e os gestores; que estes trabalham num sistema que recompensa mais os interesses organizacionais e individuais em detrimento dos ecossistemas; que têm uma má compreensão dos processos científicos; que não articulam bem as necessidades e muitas vezes não sabe o que querem; que estão agarrados ao dia a dia e não refletem intelectualmente a longo prazo; e que não apreciam a complexidade dos ecossistemas (Roux et al., 2006). Por outro lado, também não é de estranhar que os agentes políticos e os gestores se queixem que os cientistas têm uma cultura de serviço próprios; são arrogantes; não abordam os problemas “reais”; não trabalham à escala espacial e temporal adequada; não se preocupam com aplicação só com a curiosidade científica; não sabem comunicar com não cientistas; e não contribuem para o debate sobre valores que governa os problemas do mundo real (Roux et al., 2006). Para os gestores,

apesar de haver uma grande produção científica, a informação crítica para a tomada de decisão não se encontra muitas vezes acessível ou não é apresentada em formato utilizável (Liu et al; Saner, 2007). Temos dois tipos de atores que, apesar de estarem interessados na implementação eficaz de políticas ambientais, são incapazes de integrar as diferentes contribuições para atingirem bons resultados na resolução de problemas ambientais.

Outro grande desafio com que a ciência de modo 2 se propõe lidar é a questão da interdisciplinaridade. Segundo o Relatório da UNESCO “World Social Science Report” (2010), a investigação que mobiliza as ciências naturais e sociais numa verdadeira colaboração é ainda rara e existem ainda divisões profundamente enraizadas entre elas que levam a uma compreensão deficiente das mudanças globais que afetam as sociedades humanas (UNESCO, 2010). Se a inevitável ligação entre as dimensões natural e social não for tida em conta no processo científico, a nossa capacidade de participar no desenvolvimento social será sempre limitado. Apesar da proliferação de centros e instituições para estudos interdisciplinares, a cada vez maior ênfase na interdisciplinaridade nos concursos científicos, e todo um discurso institucional em entusiasmada defesa da interdisciplinaridade, há quem argumente que as culturas académicas têm cada vez menos capacidade de interpenetração (Barash, 2005). As instituições, subreticidamente, marginalizam os que atravessam as barreiras disciplinares. Na carreira académica, os obstáculos à interdisciplinaridade são muitos e os incentivos formais inexistentes. É só mesmo o espírito científico ou a criatividade científica que mobiliza os poucos que embarcam pela carreira interdisciplinar (Blackstock e Carter, 2007). A análise do 5º Programa Quadro da EU é esclarecedora do estado da questão. O 5º Programa Quadro exortava uma colaboração mais próxima e interação entre cientistas e não cientistas (políticos, técnicos da administração pública, atores económicos) e também entre as disciplinas das ciências naturais e sociais, com o objetivo de conseguir que a investigação contribuísse para a compreensão e potencial resolução de problemas sociais concretos e complexos. Bruce et al. (2004) concluem que, neste programa específico, a interdisciplinaridade, apesar de ter ganho uma expressão clara em concursos e uma enorme aclamação ao nível do discursos, não deixou o estatuto de desafio para a ciência e para a sociedade na medida em que os resultados dos projetos mostraram estar altamente aquém dos objetivos traçados (Bruce et al., 2004).



Na base da distância entre ciência e prática está a crença por parte de uma modelo tradicional de ciência de que factos e valores não se podem cruzar durante o processo científico sob pena de invalidar o conhecimento científico. Esta crença numa ciência que tem que ser objetiva, factual, neutra portanto livre de componente valorativa – a ciência de modo 1 – afasta os cientistas da prática trazendo uma construção de ciência alheada da realidade. Os mais recentes paradigmas da ciência reduzem a divisão entre ciência, política e sociedade assumindo que superar esta limitação é contribuir mais abertamente, para o bem-estar social e sustentabilidade. Latour (1999) no seu estudo sobre Pasteur já mostrara como a história da ciência nos ajuda a perceber como precisamente a ciência nunca separou factos e valores. A ciência opera um processo de tradução que não é senão um processo de demarcação de factos com base na rede de elementos (argumentos, símbolos, instrumentos, recursos, etc...) que a torna mais poderosa do que outras redes de elementos de conhecimentos.

Neste mundo de atores e conhecimentos múltiplos, é por conseguinte necessária uma interface entre cientistas e políticos que permita a comunicação ampla entre eles, e que simultaneamente permita identificar claramente quais os factos e valores em jogo e quem defende quais (Saner, 2007). Uma interface deste tipo é necessariamente uma construção longa, e só pode ser verdadeiramente funcional se houver uma proximidade relacional entre as pessoas, e se conseguirem criar relações de confiança entre elas. Não é fácil nem rápido juntar dois mundos tão distintos e fazê-los aceitar e verbalizar as suas demarcações. Mas só este tipo de enquadramento permitirá um fluxo livre de ideias, crucial para a criação de conhecimento necessário à gestão bem sucedida dos ecossistemas. Roux (2006) chama atenção para a importância de um tipo de conhecimento que só pode ser trocado entre cientistas e administradores neste tipo de condições – o conhecimento tácito. O conhecimento tácito como mostrou Polanyi (1958) é altamente personalizado, difícil de formalizar e difícil de partilhar com outros e fortemente enraizado na ação. Ora, reconhecer somente o carácter explícito do conhecimento, é subestimar o verdadeiro esforço que requer a transferência de conhecimento: a informação, ou conhecimento explícito pode ser passado a outro de forma relativamente fácil; a transferência das dimensões tácitas a ela associado requer interação humana íntima e baseada na confiança que permita aprender mais sobre os contextos de cada uma e em conjunto

facilitar as conversões de conhecimento entre o tácito e o explícito (Roux, 2006). E quanto maiores as diferenças de conhecimento possuído por duas entidades distintas, tais como cientistas e decisores, ou cientistas naturais e sociais, maior o potencial para a troca de conhecimento, mas por outro lado também, maiores as dificuldades de diálogo entre as partes.

A relação coconstruída desfaz a divisão de papéis entre quem fornece o conhecimento e quem recebe o conhecimento, e dá lugar a uma parceria em que se negocia o que fazível, desejável e aceitável (Roux, et al., 2006). De recordar, no entanto, que o contexto nem sempre é favorável. Na verdade, ele é raramente favorável a esta forma de construção de conhecimento. Se as instituições têm um discurso favorável e formalmente até têm criado incentivos a este tipo de ciência (por exemplo, nos concursos para projetos científicos incentiva-se muito a participação dos stakeholders nas equipas, e na administração pública são comuns as parcerias /colaborações com a ciência) a sua evolução esbarra com forças externas poderosas embutidas no funcionamento das instituições, das quais destacámos já vários aspetos. O tempo curto que se verifica na ciência, por exemplo na duração dos projetos de investigação – em geral 2 anos - , ou nos contratos cada vez mais curtos (um ano, meses) dos cientistas, é um dos obstáculos. O tempo curto na administração associa-se a ciclos eleitorais, havendo uma frequente troca de cadeiras no final de cada ciclo rompendo assim com as relações que se tinham construído. Este não pode ser nunca o tipo de enquadramento de uma ciência de modo 2 que se constrói com conhecimento explícito, mas também e fundamentalmente com conhecimento tácito entre parceiros que tiveram a capacidade de construir relações fortes entre eles.

## 2. Objeto de estudo

Escolhemos para estudar a ligação entre a ciência e a sociedade os projetos financiados do Circle MED. Antes de entrarmos nos elementos do nosso objeto de estudo, composto por 8 projetos científicos e 38 equipas de investigação (variando os projetos entre 3 a 5 parceiros), precisamos caracterizar a lógica do programa em si e as respetivas ferramentas a ele ligado. O programa CIRCLE MED enquadra-se no espaço europeu de investigação e concretiza o esforço europeu para a coordenação de políticas científicas nomeadamente no caso em análise na temática das alterações climáticas e do aquecimento

global. Por isso, o CIRCLE MED consiste numa rede de financiamento à investigação sobre alterações climáticas. Pertence a outro programa ainda mais vasto do espaço europeu de investigação, que se denomina de CIRCLE o acrónimo para “Climate Impact Research & Response Coordination for a Larger Europe”. Trata-se de uma rede europeia composta por 34 instituições e 23 países para financiar investigação e promover conhecimento sobre a adaptação climática numa perspetiva de longo prazo e inserida em políticas nacionais e regionais em torno de alterações climáticas<sup>2</sup>. Os parceiros, por exemplo da sub-rede CIRCLE MED, são oriundos não só de vários países como igualmente corporizam várias instituições desde Ministérios a Agências Nacionais para a Ciência<sup>3</sup>. Supostamente, estes parceiros existem para poderem construir de forma mais cooperativa a definição dos temas de investigação, os financiamentos e a natureza da ciência produzida. Ambas as redes fazem parte do financiamento do 7º Programa Quadro focalizado para a construção de um espaço europeu de investigação (ERANET).

No que concerne as questões climáticas, a pressão para resultados aplicáveis é muito grande assistindo-se hoje cada vez mais a uma ciência orientada para a procura de respostas para a sociedade e para as organizações em detrimento de uma ciência unicamente definida por parte da oferta dos temas científicos, das comunidades e das organizações científicas. Em linha com estes propósitos, encontra-se o concurso que vamos analisar e que procurou incentivar a comunidade científica a refletir de forma pragmática o relatório IPCC (Intergovernmental Panel on Climate Change) de 2007 desenvolvendo estudos de impacto e recomendações para uma gestão de adaptação aos riscos da mudança climática.

Assim, o presente concurso estruturava-se em duas linhas. A primeira elencava a necessidade dos projetos científicos desenvolverem estratégias de adaptação no sector hídrico e nas zonas costeiras dando particular relevância à aplicabilidade destas estratégias em sectores como zonas urbanas, agricultura, indústrias, turismo e zonas costeiras e marinhas. Quanto à segunda linha, visava a solução para um novo equilíbrio na gestão de recursos naturais. Nesta última vertente, foram explicitados objetivos claros em termos de governação e racionalização de recursos; assim, o concurso apelava para que investigadores contribuíssem para o conhecimento promovendo ações e ferramentas inovadoras em termos de gestão sustentável

dos recursos, tal como se lê nas indicações reproduzidas de seguida: “how to rationalize, govern and put into action the trade-off between different water uses”. Neste contexto de procura de resultados científicos apelava-se à “multidisciplinaridade” isto é à utilização e aplicação de disciplinas científicas diversas para a elaboração de soluções e melhor conhecimento dos problemas. Era também explicitamente referido a necessidade de equilibrar o uso das ciências biotécnicas e das ciências sociais. Para além disso, nestas recomendações, reiterava-se a necessidade de que estratégias de adaptação se alicerçassem a montante nos stakeholders no sentido de permitir um diálogo entre ciência, prática e política.

### 3. Metodologia

Como anteriormente referimos, a nossa análise debruçou-se sobre um programa específico de financiamento a projetos científicos dedicados a alterações climáticas. Assim, a metodologia assenta num estudo de caso de financiamento e produção científica. O estudo de caso é uma metodologia qualitativa muito usado também em investigação de políticas científicas. O que se pretende aqui é olhar retrospectivamente para a forma como o programa de estímulo à investigação realizado pelo primeiro concurso do CIRCLE MED originou resultados no sentido de soluções integradas e participadas por diversos atores. Este tipo de análise enquadra-se tipicamente na avaliação de políticas ou programas científicos; procuram normalmente analisar criticamente o processo de implementação do programa e avaliar a disparidade entre o que foi definido num programa de incentivo e como foram implementados e desenvolvidos estes objetivos pela comunidade científica.

A finalidade desta análise retrospectiva consiste num primeiro momento em retirar conhecimentos de uma experiência científica com contornos complexos e multiatores, refletir sobre os constrangimentos deste tipo de concurso científico e os desafios da sua realização, e finalmente apontar recomendações para a construção de objetivos e condições que apelem para uma melhoria das interações entre disciplinas e efetivo diálogo interdisciplinar.

Deste modo, a presente análise debruça-se sobre questões como

- a relação dos investigadores na área das alterações climáticas em relação a outros atores implicados nas problemáticas envolvidas nos seus objetos de estudo;

- a forma como os diversos projetos implicaram estes atores nas equipas científicas;
- as modalidades destes diálogos ;
- os sucessos e os falhanços deste tipo de interações.

Foi elaborado um guião de entrevista que foi aplicado a todos os responsáveis de projetos e a alguns elementos investigadores das equipas. Foi elaborada uma análise às propostas do projetos e aos resultados obtidos assim como foram abordados os atores externos envolvidos ou não no diálogo científico e extra-científico destas equipas de investigação. Iremos apresentar alguns resultados preliminares, dado que o trabalho de campo – entrevistas a investigadores e stakeholders – se encontra ainda em curso tendi sido iniciado no final do 1º semestre de 2012.

#### **4. Análise dos Dados**

Nesta seção, apresentamos os dados recolhidos acerca da interdisciplinaridade em particular nas relações entre as ciências naturais entre si e entre as ciências naturais e as ciências sociais bem como as questões relativas à participação formal e informal dos stakeholder nos projetos de investigação do programa CIRCLE MED – aqui entendidos num sentido lato de gestores e utilizadores dos recursos naturais – e a avaliação que os cientistas fazem dessa participação e/ou da ligação estabelecida entre as equipas de investigadores e a sociedade.

No que respeita a interdisciplinaridade entre ciências naturais, podemos dizer que ela foi seriamente tomada em conta. O mesmo não se pode afirmar em relação à questão da interdisciplinaridade com inclusão das ciências sociais. primeiro à interdisciplinaridade nas ciências naturais. Nos projetos de que estamos a falar, a interdisciplinaridade entre ciências naturais está relacionada com a própria definição dos objetos de estudo das áreas dominantes destes tipos de concursos (biologia, ecologia, hidrogeologia). Existe, para muitos dos temas abordados e objetos de estudo, um cruzamento de áreas e conhecimentos que importa desenvolver para evitar que a própria investigação se torne estéril. Por exemplo, um dos projetos que versava sobre o desenvolvimento de abordagens integradas do estudo de lagos costeiros, zonas húmidas e lagoas, tinha necessariamente de cruzar disciplinas como

a biologia, a química e a ecologia. A interdisciplinaridade foi aliás institucionalizada neste projeto pela própria existência de parceiros nas respetivas especialidades. O mesmo aconteceu noutro projeto dedicado a aquíferos e que cruza bio-indicadores e indicadores químicos. Apesar de nesse caso existir uma predominância disciplinar em hidrogeologia, houve equipas com biólogos que desenvolveram uma análise a seres vivos identificados nos aquíferos e nomeadamente em zonas de transição de água doce e salgada. Nestes projetos como noutros, o objeto em estudo seja biológico seja ele físico encontra-se em interação com o meio ambiente e as suas interações são naturalmente interdisciplinares. A questão da interdisciplinaridade na ciência não é nova, e este diálogo entre disciplinas tem sido acelerado nas últimas décadas na área do ambiente devido a questões que vão desde a gravidade dos assuntos a tratar até aos desenvolvimentos tecnológicos e científicos envolvidos nas investigações (Philippi et al., 2000). O que constatamos neste projetos foi a existência de interdisciplinaridade nas temáticas ambientais. Ela poderá ser explicada por comportar menos riscos e dificuldades do que a colaboração com disciplinas mais distintas como as ciências sociais.

Quanto à interdisciplinaridade entre ciências naturais e ciências sociais, a história mostra como não é fácil esta colaboração. Episódios mais polémicos como a chamada Guerra das Ciências lançado por um artigo escrito por um físico Sokal numa revista de ciências sociais a *Social Text*, recordam-nos que não é propriamente um terreno neutro. Se nos centramos nos projetos científicos analisados neste estudo, e se o fizermos de forma meramente quantitativa escrutinando os casos em que foram incluídos sociólogos ou antropólogos, a resposta é um verdadeiro vazio. Para além disso, se intentarmos conhecer os projetos que incluíram aspetos culturais, sociais e/ou económicos, o resultado é também pouco entusiasmante apesar da inserção das ciências sociais ter sido incentivada na chamada de projetos. Na verdade, num conjunto de mais de 40 investigadores, não existe um único projeto com parceiros das ciências sociais (à exceção do projeto Aquimed que não será analisado aqui dados que os autores deste estudo foram investigadores desse projeto). Apenas encontramos num projeto sobre zonas costeiras uma investigadora formada em matemática que se interessou em aspetos socioeconómicos para um dos estudos de caso e noutro existiu um investigador responsável pela organização de espaços de debate. Em todo o caso, todos estes projetos tiveram um forte pendor de ciências naturais na sua concepção.

Quando analisamos a natureza da inserção das ciências sociais, devemos no entanto observar um leque de posições bastante distintas a este respeito: existem investigadores que não consideram uma boa opção integrar diferentes disciplinas num projeto; a principal razão está nas diferentes linguagens que impedem o diálogo. Outros consideram que a ligação desenvolvida com as ciências sociais - mas não planeada inicialmente – permitiu abrir novos horizontes e ambição do projeto. Aqueles poucos projetos que tinham planeado uma componente de ciência sociais que estabelecessem diálogos com os atores locais, (por exemplo tinham planeado participação de pessoas em workshop, ou questionários), cumpriram-na maioria dos casos, embora dando-lhe sempre pouco destaque no cômputo geral da investigação. Este estado incipiente de colaboração não equivale porém a uma atitude de completa indiferença por parte dos cientistas naturais. Nas entrevistas realizadas, nota-se em geral uma abertura e um reconhecimento do interesse da ligação às ciências sociais, em especial os projetos que se propunham contribuir na gestão dos recursos ambientais em estudo. A questão problemática é como as integrar em projetos de curta duração e baixos recursos. Estes argumentos dos cientistas abordados vão bem ao encontro do o estudo da ciência mostrou ao longo das décadas: a ciência é uma atividade de convenções e de hábitos materializados em instrumentos, metodologias e argumentos e de formas coletivas de pensar (Fleck, 1979) e constituem autênticas caixas negras de difícil abertura (Latour, 1999).

De referir que, para a maior parte destes cientistas, a ligação às ciências sociais, não é tida nem como uma parceria para a reflexão sobre a problemática em estudo nem como um convite a uma visão holística do problema ambiental em foco. Assim, podemos afirmar que a parceria com as ciências sociais é sobretudo assumida do ponto de vista instrumental e concebida como uma ponte para os atores locais e administradores do recurso. Neste tipo de concepção, identifica-se ainda um paradigma de dominação das ciências naturais e tecnológicas em relação às ciências sociais. Como vantagens dos cientistas sociais serem elementos das equipas, são referidos argumentos como terem maior treino para fazer este diálogo, para compreenderem as linguagens de outros não cientistas (segundo alguns entrevistados os cientistas das ciências naturais lidam com números, factos, evidência, não pessoas). Este será no entanto sempre um diálogo incompleto, pois ninguém teve formação interdisciplinar, nenhum investigador qualquer que

seja a área aprendeu a comunicar com as outras áreas (como disse um entrevistado “deveríamos ter um investigador que fosse o Marco (nome fictício) e a Marta (Varanda) numa mesma pessoa”).

No que se refere à presença de stakeholders enquanto colaboradores da equipa de investigação, como recomendado no concurso, esta não foi igualmente tomada em consideração com seriedade pelos investigadores. Também aqui nos surgiram um leque de situações de posicionamento das equipas face aos stakeholders: desde os projetos que “ignoraram stakeholders”, reconhecendo a sua incapacidade em comunicar com eles e em motivá-los a participar no projeto (em especial por o tema da alterações climáticas não ser considerado prioritário por eles); houve os projetos que já tendo com pano de fundo uma larga cooperação com stakeholders, esta não foi explorada nos projetos deste concurso; os que mantiveram a relação com stakeholders que já existia, mas que aproveitaram para a fortalecer no quadro deste projeto, e as equipas que não conseguiram nem tecer nem trabalhar relações com stakeholders em particular nos resultados deste projeto mas cuja estratégia foi de potenciar mais este contacto e dando origem nalguns casos tendo a novas iniciativas. Mas, e mais uma vez, os investigadores são unânimes a dizer que projetos de curta duração -24 meses – e de pouco financiamento são incompatíveis com um trabalho tendencialmente secundário relativamente a objetivos científicos dos projetos. Segundo estes, ou as relações com os stakeholders já estão estabelecidas e este tipo de projetos as vem solidificar, ou então é impossível inclui-las lado a lado com o trabalho de investigação, e torná-las visíveis nos outputs. Como foi referido acima, isto é coerente com a literatura teórica sobre o tema. O encontro de vontades entre cientistas e stakeholders não é fácil. É necessário, no mínimo, que ambos façam um esforço de compreensão mútua para identificação dos objetivos comuns, pois como sabemos as linguagens podem ser muito diferentes, seguido de adaptação mútua, uma espécie de negociação em que cada um tem que ceder uma parte, uns nos seus interesses “puramente científicos”, outros no seus interesses “puramente práticos”. Este esforço é em geral feito, como vimos, tendo como mapa de fundo contextos institucionais que não o incentivam (em geral desmotivam-no mesmo).

A integração dos stakeholders nos projetos enfrentou uma dificuldade acrescida: o desalinhamento da temática das alterações climáticas com as



prioridades dos stakeholders quer institucionais quer empresariais ou utilizadores de recursos naturais. Um dos coordenadores de projetos assumiu que técnicos das administrações regionais do ambiente ridicularizam-no quando os interpelava com para a questão das alterações climáticas, reagindo da seguinte “ Alterações climáticas? Hmhhh...Deixe-me mas é trabalhar!”. As dificuldades dos técnicos das administrações regionais de gestão de recursos são semelhantes às dos atores económicos que exploram os recursos em estudo (pescadores, agricultores, aquicultores). A oportunidade do tema é especialmente difícil de ser reconhecida devido à existência de constrangimentos maiores nas regiões estudadas como sejam carências económicas ou de segurança (Itália, Portugal, Israel). Para além deste aspeto, também os administradores consideram difícil gerir regras de gestão sustentável por vezes pouco adaptadas à realidade local assim como os atores económicos se deparam com a dificuldade de as perceber e de as cumprir. O tema das alterações climática é uma preocupação longínqua, ou mesmo uma não preocupação em face da incerteza que rodeiam os resultados científicos. Vários outros projetos referiram a falta de oportunidade do tema para instituições e o público em geral.

## 5. Discussão

Depois de décadas de verificada incapacidade na resolução de problemas ambientais complexos, e de argumentação sobre a necessidade de estratégias integradas, não só por parte da ciência, como das administrações e da sociedade em geral, como também dentro dos próprios níveis da administração (local, regional, nacional, global), tem-se vindo a assistir a um apelo cada vez maior por soluções integradas. Este apelo tem tido reflexo na agenda da política científica e concretamente tem-se refletido nos critérios e nas dimensões privilegiadas em chamadas de projetos internacionais. Basta olhar para os últimos programas quadro de investigação (5º, 6º e 7º Programas Quadro) da União Europeia para identificar nas temáticas, nos critérios adotados, nas estruturas de financiamento a larga intenção em potenciar a colaboração e a integração de atores. Como vimos as conclusões avançadas corroboram alguns estudos de avaliação destes programas no que concerne a interdisciplinaridade e a capacidade em assegurar a colaboração de outros atores não académicos desde as associações não-governamentais, a instituições ministeriais ou as simples comunidades de habitantes.

O incentivo prescritivo nem sempre funciona como nos indica a realidade dos factos. Mesmo com suporte financeiro, pode ser difícil operacionalizar a interdisciplinaridade e a circulação de conhecimentos porque todo um conjunto de outros sistemas funciona fora destes incentivos. O sistema de organização das universidades e dos centros de investigação e a forma como estão concebidas as carreiras científicas são exemplos de incentivos poderosos em negação com a integração de outros atores. Sabendo que a integração têm exigências que não se compadecem com a alta produtividade científica no curto prazo e a focalização disciplinar (vide publicação de artigos científicos em revistas de topo anglosaxónicas) não se podem esperar milagres. O caso do Programa CIRCLE MED exemplifica igualmente esta tendência: nenhum dos projetos selecionados, e apesar da ênfase clara da chamada, integrou stakeholders nas suas equipas, nem investigadores das ciências sociais. O objectivo de multidisciplinaridade do concurso “CIRCLEMED” e da aproximação entre ciências biotécnicas e ciências sociais caiu por terra logo no momento de selecção dos projetos. Apontar o dedo à ciência pode ser tentador mas é excessivamente fácil: com prazos de execução de projetos extremamente curtos, orçamentos baixos, pressão para a apresentação de outputs no curto prazo, como dedicar tempo, recursos e energia a novas formas de relações com stakeholder ou com cientistas sociais (ou mesmo alimentar velhas relações) se estas não forem estritamente necessárias à obtenção dos output científicos?

Para além destes incentivos negativos muito enraizados, temos ainda as questões de linguagem, da comunicação, das diferentes metodologias que dificultam e aumentam os custos destes investimentos. Uma das formas de se ultrapassar isto é diminuir os vários fossos é através de metodologias participativas – role playing, focus groups , entre outras– cujos resultados substantivos, e social learning que advêm da própria experiência de participação podem ajudar a diminuir o fosso entre estes vários mundos . Novamente, estas metodologias enfrentam vários obstáculos do tempo curto e da disciplinaridade (ou seja do cumprimento da disciplina para com a disciplina).

Finalmente, deixaríamos algumas indicações de como se poderia melhorar o processo de aproximação da ciência à prática. Estas não pretendem ser a solução mas antes um caminho para uma maior abertura. A postura dos vários intervenientes tem de ser revista; como vimos declarações formais ou críticas cétricas não ajudam o processo de complementaridade. Para se avançar na troca entre a ciência, a política e a sociedade, há que adotar uma

postura de humildade, de verdadeira disponibilidade para uma construção conjunta e da possibilidade de beneficiar a dúvida. Serão mais produtivas posturas como a simetria (Latour, 1989) que não se centram nas causas mas permitem olhar para ambos os componentes de um processo sejam elas naturais ou sociais. Também a postura tem de ver com a forma como os atores decidem olhar uns para os outros; aqui também deverá haver mais capacidade empática de entender o outro. Os decisores podem não estar tão longe da ciência como por vezes os cientistas sugerem e vice-versa, até porque cada vez mais os papéis podem não ser tão estanques. Assumida desta forma, a postura deverá obviamente encontrar condições para desenvolver o trabalho de aproximação. Os concursos científicos deverão sem dúvida continuar a estimular abordagens integradas. Todavia, deverão por um lado explicitar nas chamadas científicas recursos vários para este efeito (tempo, pessoas, formas de concretização); permitir trabalhos de síntese e discussão após conclusão de concursos; integrar e valorizar resultados de natureza qualitativa e operacional e não apenas orientada para a publicação de artigos em revistas científicas. Estas alterações poderão ter efeito se igualmente um esforço da parte dos decisores e gestores de recursos seja avançada; poderá incidir na capacidade em perspetivar a sua contribuição na interface entre cientistas e administradores o que equivale a dispensar pessoas em equipas específicas de ligação que possam em conjunto com cientistas avançar em problemas práticos e específicos dos recursos naturais.

---

## Notas

1 O primeiro concurso do CIRCLE-MED foi lançado em 2007 e intitulava-se "Integrated Coastal Zones and Water Management". Após a seleção dos projetos, estes iniciaram-se entre 2009 e 2010.

2 <http://www.circle-era.eu/np4/home.html>

3 Os parceiros dos circle med são : Ministério da Ecologia, Desenvolvimento Sustentável, Transportes e Habitação (França) ; Ministério Regional da Inovação e da Indústria do Governo de Galicia (Espanha); Ministério da Proteção Ambiental (Israel); Ministério Italiano do Ambiente, Território e Mar (Itália); Fundação para a Ciência e a Tecnologia (FCT).

## Referências

BLACKSTOCK, K.L.; CARTER, C.E. Operationalising sustainability science for a sustainability directive? Reflecting on three politic projects. **The geographical Journal**, v.173, n. 4, dec., p. 343-357, 2007.

- BRADSHAW, G.A.; BORCHERS, J.G. Uncertainty as information: narrowing the science policy gap. **Conservation ecology**, v. 4, n. 1, p. 7, 2000.
- BARASH, D.C.P. Snow: Bridging the two-cultures divide. **The Chronicle Review**, v. 52, n. 14, 2005.
- BRUCE, A. et. al. Interdisciplinary integration in Europe: the case of the fifth framework programme. **Futures**, v. 36, p. 457-470, 2004.
- CALLON, M. ; LACOUSMES, P. ; BARTHE, Y. **Agir dans un monde incertain**. Essai sur la démocratie technique. Paris: Seuil, 2001.
- Circle-Med First Coordinated Call – Integrated coastal zones and water management. Disponível em: <<http://www.circle-med.net/>>. Acesso em: 08 mar. 2012.
- EU. The Sixth Framework Programme. Disponível em: <[http://ec.europa.eu/research/fp6/index\\_en.cfm](http://ec.europa.eu/research/fp6/index_en.cfm)>. Acesso em: 10 nov. 2011.
- FLECK, L. **Genesis and development of a scientific fact**. Chicago: University of Chicago Press, 1979.
- GIBBONS, M. et. al. **The new production of knowledge**. The dynamics of science and research in contemporary societies. London: Sage Publications, 1994.
- KATES, R. et al. Sustainability science of local communities. **Science**, v. 292, n. 5517, p. 641-642, 2001.
- LATOURE, B. Give me a laboratory and I will raise the world, in Biagioli. **The science studies reader**, p.258-275, 1999.
- LIU, J. et.al. Complexity of coupled human and natural systems. **Science**, v. 317, n. 5844, p. 1513-1516, 2007.
- MILANI, C.R.S. Evidence based policy research: critical review of some interaction programmes on relationships between social science research and policy making. **Policy Papers**, v. 18, 2005.
- PHILIPPI JR., A. et. al. **Interdisciplinaridade em Ciências Ambientais**. São Paulo: Editora Signus, 2000.
- POLANYI, M. **Personal knowledge**. Towards a post critical philosophy. London: Routledge. 1958.
- ROUX, D.J. et. al. Bridging the science –management divide: moving from unidirectional knowledge transfer to knowledge interfacing and sharing. **Ecology and Society**, v. 11, n. 1, p. 4, 2006.
- SANER, M. **A map of the interface between science and policy**. Ontario (Canada), 2007
- UNESCO (2010), World Social Science Report: Knowledge Divides, UNESCO Publishing. Disponível em : <<http://www.unesco.org/new/en/social-and-human-sciences/resources/reports/world-social-science-report/>>. Acesso em: 25 jan. 2012.

---

# A recepção da emergência médica como dispositivo info-comunicacional: semiologia de “balcão”

## La réception de l’urgence médicales en tant que dispositif infocommunicationnel: sémiologie de “balcon”

## The receipt of the medical emergency as info-communicational device: semiology of “counter”

*Carlos Estellita-Lins,*

Pesquisador e professor do Licts e do PPGICS/ICICT,  
Fundação Oswaldo Cruz/FIOCRUZ, Brasil

### Resumo

O texto aborda o balcão de recepção das emergências no Rio de Janeiro (RJ) a partir de uma pesquisa qualitativa etnográfica em que foi estudada uma emergência psiquiátrica com ênfase em etnometodologias e na teoria ator-rede. As emergências são unidades sem efetividade que funcionam como “pronto-atendimento” de baixa complexidade. O balcão ganha consistência se analisado enquanto objeto semiótico. O balcão é percebido como actante que emite signos, organiza-se em discurso e determina redes de sociabilidade. Opera um limite entre dentro e fora, privado e público, suave e violento através de ritos e sistemas de inscrição. O balcão responde pela recepção de crises e admite uma dimensão infocomunicacional inexplorada que pode servir à prevenção e à promoção de saúde.

**Palavras-chave:** emergência psiquiátrica, informação e comunicação em saúde, etnometodologia, teoria ator-rede.

### Resumé

Cette étude discute “le balcon” de réception des urgences d’hôpital à Rio de Janeiro (RJ) partant d’une recherche qualitative ethnographique. Une certaine unité d’accueil des crises psychiatriques a été observé avec un regard ethnométhodologique et aussi appuyé sur la théorie de l’acteur-réseau. Les unités d’urgence à la ville sont doués d’effectivité très mince en fonc-

tionnant d'après des cas de baisse complexité. Le balcon se revele tout à fait consistant en tant qu'il est interprété en objet sémiotique. Les résultats montrent un "balcon-actant" qui émet des signes, s'organise en discours e peut même déterminer des reseaux de sociabilité et communication. Il travaille sur le seuil entre dedans et dehors, la sphère publique et privée, et aussi des attitudes douces ou violents par moyen des systèmes de rites et d'inscriptions. Le balcon est réponsable pour l'accueil des crises et des souffrances énormes tout en admettant pourtant une dimension infocommunicational inexploré qui peut joindre les efforts de prévention et promotion de santé.

**Mots clés:** urgence psychiatrique , information et communication en santé, ethnométhodologie, théorie acteur-réseau

## Abstract

An ethnographic qualitative research studied a Psychiatric Emergency facility trying to understand it under ethnomethodological scope and actor network theory. The reception "balcony" was considered a very accurate prototype of RJ emergency units. These facilities have scarce effectiveness and are usually dealing with low complexity events. Semiotic objects analysis concerning the so called balcony has been promising. It was taken as an actant that produces signs, is discourse shaped and bound and has some capacity of sociality determination. It works in-between boundaries concerning inside-outside, private and public sphere, smooth and violent attitudes through rites and inscription systems. The balcony is responsible for initial crisis management and carries a very important informational and communicative dimension that has not been explored and could enhance preventions strategies and health promotion in emergency settings.

**Keywords:** psychiatric emergency, information and health communication, ethnomethodology, actor-network theory.

## 1. O encontro com o balcão de emergência

O "balcão de atendimento" ou "balcão de recepção" é o local onde geralmente se recebe usuários do SUS que chegam para um atendimento de emergência. O balcão integra a unidade de recepção no processo de atendimento das urgências. Recorte institucional encontrado na maior parte dos serviços de saúde brasileiros funciona como o primeiro contato entre familiares ou o próprio paciente em situação de crise e representantes do hospital/unidade de atendimento. Foi realizada uma pesquisa qualitativa em emergências psiquiátricas no RJ entre 2009 e 2011. A partir desta investiga-

ção estudou-se a rotina de chegada de pacientes através de microetnografia de um dos balcões de emergência psiquiátrica (Weber, 2001; Poupart, Deslauriers et al., 2010). Esta ênfase aplicada à observação participante envolvia objetos, atores-actantes, redes e scripts dentro de uma perspectiva etnometodológica (Maynard e Clayman, 1991). A maneira como as emergências são utilizadas constitui um grave problema para a rede assistencial. Muitos pacientes procuram obter algum atendimento a que não tem acesso no cotidiano da rede e visitam urgências sem que se encontrem em crise. O desconhecimento sobre o significado das emergências é corriqueiro. Objetos do mobiliário hospitalar com a função de balcão são comuns. Este balcão em questão revela práticas, tensões, efeitos de saber e jogos de poder. Sua peculiaridade consiste no arranjo estratégico que ocupa na instituição.

O balcão é extremamente importante no fluxograma administrativo. Receber um cliente é a essência de uma prática comercial, um rito social e também uma dimensão administrativa institucional progressivamente esmiuçada por disciplinas afins. No capitalismo tardio representa lucro empresarial líquido. Filas de espera e guichês são utilizados mundialmente como interface público-instituição, sempre aprimorada por técnicas de administração. Podem representar sucesso ou demanda jurídica.

O balcão possui consistência se analisado enquanto objeto semiótico. Sua onipresença permite uma preciosa perspectiva de análise da saúde coletiva e do funcionamento das emergências gerais ou psiquiátricas. Sob a noção de balcão trata-se naturalmente de questões para a arquitetura e o design, assim como de problemas para a administração hospitalar. O balcão precisa igualmente ser considerado como objeto, como espaço, como rito, como função e ainda como noção abstrata. É absolutamente prático, e por isso torna-se tão óbvio que desliza para o necessário até eventualmente ficar invisível. Paradoxo absoluto, pois, constitui aquilo que o paciente em sofrimento vê em primeiro lugar e que, parcialmente reificado ou fetichizado, vai decidir seu tempo, sua localização e seu destino. O acesso aos médicos e aos equipamentos hospitalares é necessariamente mediado pelo balcão. Esta função exige conhecimento, treinamento e capacitação para lidar com situações emergenciais.<sup>1</sup> Envolve a conduta e os fluxogramas de uma equipe de emergência assim como descreve modos extremos de lidar com uma demanda imprevisível, copiosa, espontânea, desorganizada, complexa e multifatorial.

É preciso estabelecer alguma reflexão a partir da etimologia da palavra *balcão*, inclusive distingui-la de “recepção” e de “porta de entrada” que emergem na literatura especializada com significação por vezes articulada, mas que tende a minimizar o papel do *balcão* entendido como objeto concreto e simultaneamente como dispositivo abstrato. Ao pensarmos em uma teoria tipo ator-rede (ANT) torna-se mais fácil compreender o *balcão* como ator principal, elemento composto de actantes agregados porém heterogêneos (Callon, 2001; Latour, 2011). O *balcão* descreve uma prática ao mesmo tempo que indica um objeto usual do mobiliário hospitalar. Esta peça caracteriza-se pela altura acima da cintura, por sua conjuntura maciça e por admitir humanos de ambos os lados, geralmente em diálogo e troca. Seu vigor modula noções epistemológicas mais tradicionais como de sujeito e objeto. Teria alguma equivalência com o posto do sentinela, que em francês desvela-se na expressão médica “*salle de garde*”. O *balcão* é um termo preponderantemente latino, bastante ibérico e com raízes no português arcaico. Denota usualmente: estrutura feita para olhar, descortinar, observar; indica uma varanda projetada para fora, sacada, “*mirador*” (no espanhol) ou ponto de observação; significa também um lugar lateral meio chinfrim na ópera ou sala de concerto (opondo-se à plateia); e claro, um tipo de mobiliário para atendimento ao público. O termo *balcão* em bom brasileiro possui clara significação. Descreve um sítio para o olhar que vê longe, que assiste ao espetáculo, mas, é sobretudo metonímia de um olhar interessado do merceeiro ou dono do botequim por sobre a barra que limita acesso e inaugura um regime de trocas.

O jornalista Ruy Castro escreveu num editorial que os *balcões* de farmácias e drogarias são “um dos ambientes mais desagradáveis hoje no Brasil” (Castro, 2012). Discorria sobre as drogarias que vendem de tudo nas *gôndolas* (cosméticos onipresentes), mas que tem *balcões* exíguos no fundo do ambiente aonde sempre falta o medicamento solicitado, porque não há estoques. Sua comparação foi com as antigas farmácias de *balcões* amplos e acolhedores, com prestativos idosos no atendimento.

## 2. De objetos e *balcões*

A investigação deste espaço-noção possui alguns desdobramentos que serão privilegiados neste trabalho, deixando que outros mais diretamente ligados à saúde pública sejam abordados em outra ocasião. Cabe aqui estudar o *balcão*



como dispositivo infocomunicacional. Neste sentido serão utilizados conceitos da semiologia-semiótica. Interessa, sobretudo, entender o momento de chegada ao serviço de emergência como uma situação importante, privilegiada por sua circunstância clínica e exigência terapêutica com ressonâncias assistenciais, preventivas, educativas e inclusive de promoção de saúde (Deslandes, 1999; Giglio-Jacquemot, 2005; Deslandes e Souza, 2010). O uso destes equipamentos hospitalares varia em função do conhecimento construído coletivamente acerca dos mesmos, das expectativas, demandas, necessidades, ambições e desejos implicados, representado no conjunto de habilidades e competências que denominamos “literacy em saúde” (Jorm, 1997).

Em acepção fenomenológica, o Outro do balcão de emergência hospitalar será hipoteticamente tratado como o balcão do botequim carioca, que lhe fornece a etimologia mais rigorosa e lhe contraria a prática. Em ambos verifica-se a tensão entre público e privado em ambiente pós-colonial latino-americano. O balcão administra uma fronteira, espécie de aduana, onde o regime de dentro-fora recobre-se com a oposição público versus privado. Não se parece com uma porta embora seja dotado de port inholas. Mais parece um círculo de giz. Constitui um limiar sinalético que emite sinais, interpreta, não cessa de reconstruir identidades. Sob a fronteira de louco-não-louco ou especialmente de saúde-doença esta máquina-balcão desenha o lugar do próprio e familiar em contraposição ao estranho. O balcão nos auxilia a enxergar o que significa uma porta de entrada exatamente quando o usuário vive a experiência de entrar, que merece ser compreendida em sua densidade fenomenológica, distinta de um número discreto alimentando algum sistema de informação. Existem certamente outros balcões operando fora de nossas emergências além deste ator-rede institucional.

Além de recorte institucional ele também é um objeto histórico e um fósil paleontológico. Supomos que nestes casos trata-se de algo antigo, desarticulado de avanços administrativo-gerenciais, porém dotado de razões de ser que a antropologia, sociologia ou outras doutrinas podem nos fazer compreender. Em contrapartida não é evidente que a prática da recepção, em quaisquer tipos de constructos institucionais, esteja isenta dos mesmos problemas. Algo mais se encontra envolvido, nexos que iluminam modos de atender, trocar, assistir, cuidar, respeitar e compreender no interior de práticas multiformes em saúde. A experiência social impregna cada balcão

com um banho de práticas, circuitos, ritos, invenções e transgressões. Existe uma cultura ou “sociologia” do balcão com seus modos de atender, encarar os problemas, ritmos, enunciados e soluções.

Roland Barthes e Umberto Eco foram pioneiros quando concederam foco ao sentido dos objetos cotidianos consagrados ao uso (Eco, 1997). Barthes nos anos sessenta, buscando compreender certa mitologia incrustada na comunicação de massa, analisa o que denomina sistema dos objetos, destacando o sistema da vestimenta, o sistema da alimentação, o sistema dos carros e aquele da mobília (Barthes, 1996). Nestes conjuntos de problemas semióticos vigora a oposição saussureana entre língua e fala (*langue\parole*). Não é certo que sua tentativa de análise se limite ao quadro saussureano, pois advinha-se a influência de Hjelmslev especialmente sob a influência da leitura de Algirdas Greimas. Tanto Greimas com o vestuário quanto Barthes com a alimentação buscavam sair do quadro canônico da semiologia fundada na língua como intérprete geral de qualquer sistema semiótico.<sup>2</sup>

Com Greimas podemos admitir um tríplice movimento de rearticulação da semiologia que parte do Cours de Linguistique Générale, atravessa a glossemática e vai se rearticular na polêmica sobre as narrativas envolvendo Vladimir Propp, Lévi-Strauss e outros (Ricoeur, 1993). A seguir assistiu-se a uma cascata de redistribuições do problema do objeto semiótico, parcialmente em função da disseminação de bens de consumo e da banalização de produtos industriais dotados de design, sucessivamente transformados e paradigmaticamente confrontados com os ideais da Bauhaus (Kazazian, 2005). Para Eco o texto é “uma máquina preguiçosa”, contudo Alessandro Zinna (2009, p.72) sugere que poderíamos inverter o esquema e dizer que a máquina é que é um texto preguiçoso, que os objetos constituem “textos preguiçosos”. Trata-se sempre de famílias de objetos, estilos de vida, objetos de uso cotidiano, em especial os instrumentos e as máquinas (Darras e Belkhamza, 2009). Além disto, a revolução da computação pessoal vulgariza, potencializa e complica a onipresença das imagens, textos e configurações de objetos, hoje materializada de modo convergente nas impressoras de “objetos 3D”. Depois da era da reproduzibilidade técnica, esta revolução da escrita digital traz igualmente novas noções e inéditos conceitos de “objeto” que vão da linguagem computacional ao cognitivismo. Estas reconfigurações do objeto interessam bastante à semiótica à medida em que entram em contato com aquelas

semiologias já tradicionais através do próprio estatuto do virtual.

Para Zinna, trata-se doravante de sair da concepção do objeto semiótico excluído da significação enquanto dado extralinguístico (com Saussure), como objeto dinâmico (a partir de Peirce) ou como referente que testemunha a verdade dos enunciados (em Frege). Em sua releitura do objeto afirma que há “diferentes modalidades de contribuição entre dois modos de significação, aquele proveniente da configuração plástica do objeto e sua contribuição em relação àquele que nos é dado pelas diferentes modalidades de presença da linguagem” (Zinna, 2009, p.70-71). Será preciso situar-se para além do objeto-signo, de suas funções, e buscar a experiência com o objeto. Tanto Baudrillard e quanto Marrone teriam sido os pioneiros. Aqui interessa a significação dos constituintes mínimos e ínfimos; a integração no contexto de relação com outros objetos; o corpo do sujeito que os utiliza e seu espectro ergonômico.

A significação dos objetos não envia somente à função, mas também ao seu processo de comunicação de ações de utilização, o que constitui um componente narrativo do objeto como se depreende dos estudos de Jean-Marie Floch. Destaca-se aqui o problema do encadeamento de subprogramas e da necessidade de manuais de modo de usar recorrendo à língua natural (escritos encartados). Deve-se ainda admitir a contribuição dos social studies of science. Na obra de Bruno Latour objetos tornam-se actantes a que se atribui competência de uma embreagem modal entre saber e poder, o que não seria muito diferente dos objetos da teoria narrativa de Propp ou Greimas, que estão sempre nos interdizendo, proibindo, constringendo, permitindo ou obrigando (Latour, 1994). Karen Knor-Cetina por sua vez fala em uma sociabilidade centrada em objetos que se aproxima da função de alteridade pré-subjetiva da relação de objeto precoce (Greenberg e Mitchell, 1994; Cetina, 1997). Com a ANT buscamos o ator e encontramos a rede, e vice-versa, numa evasão perpétua onde o que importa são as inscrições e os instrumentos científicos articulados. Na opinião de Zinna, objetos tecnológicos podem ser analisados em seu sincretismo multimodal onde interfere a variação sensível do objeto com sua forma plástica e sua superfície de inscrição dotada de signos. A prática concreta do uso e suas virtualidades resultam em uma sequência praxeológica imanente. Igualmente, pode-se admitir uma tipologia dos objetos através suas interfaces. Importa a interface-sujeito e a interface-objeto (2009: 71-79).

### 3. Descrição do campo etnográfico em circunstâncias cariocas

As e emergências estão superlotadas, inclusive na rede suplementar. Uma nefasta tradição de “pronto-atendimento” impede que o público compreenda o sentido exato de uma instituição de emergência. Prevalece em seu significado uma enorme confusão com uma porta aberta. Esta inexatidão aumenta com o pressuposto de que uma equipe médica resolve qualquer coisa, a qualquer hora e em quaisquer circunstâncias (O’Dwyer, Oliveira et al., 2009). A inespecificidade da demanda pode igualmente ser atribuída à baixa literacia em saúde, ou seja, incompreensão do que seria uma emergência, de como utilizá-la de modo ótimo e o desconhecimento de alternativas. O PSF/ESF tem sido proposto como “porta de entrada ideal” que deveria tornar-se hegemônica.

No balcão podem-se distinguir as partes: balcão mobiliário fixo e sólido, balcão-equipe com pessoal de nível médio e eventualmente um enfermeiro ou assistente social, recursos informáticos básicos e parafernália analógica de escritório. Sua configuração tem entradas e saídas, um portão de balcão com impresso afixado restringindo acesso, circulação orientada preferencial e mesa anexa para aferição de sinais vitais por técnico de enfermagem.<sup>3</sup> Nesta etnografia o balcão observado contava com até três integrantes, que podiam ser de ambos os gêneros e idades muito variadas, predominando jovens. O tempo de lotação funcional no balcão variou de 6 a 12 meses. Havia contratados e estatutários, profissionais de setores como almoxarifado, secretaria e farmácia assim como técnicos de enfermagem. Estes últimos se comportavam com maior desenvoltura, circulavam mais e se mostravam mais comunicativos, tendiam a não manter sigilo e fazer comentários públicos sobre situações de atendimento ou queixas clínicas dos usuários.

Um script era sempre seguido. Alguém se dirige ao balcão, identifica-se, o balcão faz anotações e dá entrada aos dados em uma interface digital. O cliente espera até ser chamado para uma mesa externa onde serão aferidos sinais vitais: pulso e pressão arterial. Um papel o acompanhará. Volta às cadeiras de espera defronte ao balcão até ser chamado à sala de consulta do psiquiatra emergencista. Será atendido, geralmente permanecendo sentado durante a entrevista e o exame psíquico (raramente será conduzido a uma maca para repouso ou exame físico). Muito raramente há cumprimentos ou saudações. A queixa principal ou motivo da consulta tende a organizar uma

“resposta clínica” imediata. Ficaré por lá durante um período curto e sairá com uma prescrição em papel branco e/ou azul. O médico será regulado pela interpretação que o balcão faz da demanda. O interesse do paciente fica distorcido por um simulacro de consulta. Trata-se de atender o máximo de gente no menor tempo possível. O usuário se retira por onde entrou, passando facultativamente no guichê da farmácia para dispensação gratuita de medicamentos. Ao entrar, alguém fornece provas de que existe ao balcão, permanecendo em espera até ser liberado pelo balcão para ir à sala de atendimento. O balcão irrefletidamente quer sempre menos: menos gente chegando, menor complexidade envolvida, menor tempo de atendimento.

Não discutirei aqui o script das trocas linguísticas envolvidas no processo de recepção – constato apenas que tende a ser homogêneo, recorrente, estável. O balcão também possui interface com o hospital. Neste caso desenha-se um espaço de conversa e convivialidade razoavelmente variado e instável – conhecidos, outros funcionários do hospital, médicos e enfermeiros da unidade confraternizam-se, conversam, informam, fofocam ou sussurram em torno do balcão. Chistes e piadas são bem-vindos, mas também há mau-humor e tensão. A presença-ausência dos guardas de segurança contratados faz parte da coorte do balcão, inexistindo, porém qualquer interface jurídica.

A demanda regular submete-se a uma fila por ordem de chegada. Esta ordenação será interrompida por emergências ou por veículos oficiais transportando pacientes. Fica bastante nítido que o privilégio para atendimento prioritário tende a ser concedido aos pacientes que chegam num contexto de atitudes estranhas ou de conflito, sempre em detrimento do cliente silencioso, introspectivo, talvez em grande sofrimento psíquico ou daqueles considerados “insistentes” ou “abusados”.<sup>4</sup> Quem grita, desafia, mostra-se extravagante, parece fora de controle ou fora de si deve precisar da emergência psiquiátrica pois, afinal, quem quebra sua televisão: “só pode estar louco”. Algum tipo de urgência acaba sendo reconhecido pelo balcão, que se guia pelo senso comum. Instaura-se portanto um paradoxo – aquele que mais precisa, deve ter pressa mas pode esperar (pela intervenção medicamentosa ou outra) enquanto o que menos precisa gera pressão e não pode esperar (sai carregando um outro papel: sua almejada prescrição “controlada”).

O balcão sempre prefere viaturas ao invés de pessoas. Qualquer ambulância, veículo policial ou oficial tem prioridade e mobiliza visivelmente os atores

da recepção. Não é infrequente que esta visita esteja apenas indiretamente envolvida com pacientes ou que o atendimento aos condutores de veículo seja muito mais demorado que aquele concedido aos conduzidos. Ambas as instâncias se reconhecem e confraternizam neste encontro, que pode durar minutos ou horas. Este “recreio” envolve trocas variadas no rito de reconhecimento da autoridade mútua, geralmente relevante para a personalidade dos envolvidos quanto à farda-uniforme, veículo, tamanho do grupo em ação, patente, gravidade da situação, necessidade de se desembaraçar dela, etc... Aqui, “poder” significa estar encarregado, não obstante o balcão tende a legitimar a necessidade de receber os agentes do estado com uma margem de negociação que também pode resultar em recusa do paciente. Senhores do caminho, aparentados com o deus grego Hermes, regozijam-se com a importância de sua função ao reconhecer aquela do parceiro. A insegurança ou medo da recepção aberta parece contrastar com o conforto das trocas entre pares, como no caso das equipes de transporte-remoção. O usuário é potencialmente ameaçador: fonte de problemas. Os colegas são tranquilizadores.<sup>5</sup>

O balcão de uma emergência psiquiátrica adota como tarefa resolver a demanda - o que se resume a configurar atendimentos para todo aquele que chega. As equipes sediadas no balcão não se dirigem mais ao paciente depois de chamá-lo pelo nome para que entre na sala de consulta. É preciso atentar para o fato de que a categoria alta hospitalar, típica de uma emergência de alta complexidade, não é utilizada nesta urgência. Os clientes são simplesmente “pronto-atendidos” e partem para seus domicílios. Raríssimos usuários não saem imediatamente.

Os resultados da pesquisa de campo etnográfica (realizada durante 18 meses por um grupo de pesquisadores observando o funcionamento da recepção aleatoriamente em dias e horários alternados na semana) apontam para o balcão como uma instituição emissora de signos, materializada em objeto arquitetônico (Estellita-Lins, 2012). Trata-se de uma práxis e de um local, dotado de lugar simbólico envolvendo práticas de poder. Faz circular papéis. O balcão toma decisões constantemente: estabelece as prioridades no atendimento e comunica aos médicos e enfermeiros a impressão sobre o caso. Esta impressão é apresentada como fato. Esta capacidade decisória encontra-se amparada pela ambiguidade entre o elevado poder de exceção conferido à equipe do balcão e a função de mera embreagem no fluxo de recepção-atendimento nas emergências.

O problema do preconceito, do estigma, dos regimes discricionários colocase de modo especial numa emergência psiquiátrica. Funcionários de baixa qualificação, escasso treinamento e reduzida experiência recebem, exigem, selecionam informações pessoais, regulam a necessidade de urgência e fornecem opiniões sobre o caso, sobre a situação e o que se pode esperar. Este tipo de recepção em unidade psiquiátrica é particularmente sujeito a situações constrangedoras, de conflito, agressão e violência. Emergências precisam de profissionais experientes e não de iniciantes. Na psiquiatria ocorre estigmatização, preconceito e atendimentos abaixo do status científico vigente em função da forte presença de não-especialistas atuando no campo, seja na assistência seja na coordenação de serviços. As equipes de recepção no balcão não são diferentes. O balcão reproduz conflitos e se torna um espaço tenso de conflagração de situações críticas. Há queixas dos usuários. Os médicos eventualmente responsabilizam o plantão, a remoção, o balcão e vice-versa. Este balcão determina os rumos, ritualiza a chegada e administra o tempo, a pressa a matéria mesma da urgência. Trata-se de uma barreira. Um filtro que de tão poroso retém apenas certa função de obstáculo.

#### 4. Semiótica do balcão e do botequim

Proponho aqui que o balcão seja entendido como objeto material que cristaliza e faz convergir práticas funcionando através de inscrições múltiplas: identificar, medir, regular, autorizar. Organiza uma fronteira entre dentro e fora que é objeto de discussão crescente na saúde pública brasileira, ao mesmo tempo em que permanece esquecido e embalsamado, em absoluta defasagem quando comparado a outras soluções administrativas na interface urgência-usuário .

O balcão deve ser visto junto com o mobiliário aparentado constituindo uma família de objetos (Vihma, 2009). O posto de enfermagem, o balcão da UTI ou salas de monitoramento de unidades fechadas seriam variações mais organizadas e tecnológicas, talvez seus primos legítimos no interior do hospital. A guarita de observação do segurança guarda apenas algum parentesco bastardo. Há também parentes distantes, que não pertencem à rede assistencial, mas que contam a história das tensões entre público e privado na urbe carioca: alguns ancestrais e outros jovens. O cartório, ofício de notas, possui um balcão bastante típico – vertical, arbitrário, opaco, com guichês e frequentadores profissionais, denominados “despachantes”; assim como as operadoras de telefone celular desenvolveram uma inter-

face sofisticada para atrair seus clientes ao balcão: muito design, objetos dotados de alta tecnologia, gente jovem e bela, cores, etapas estratificadas de atendimento, mudanças cíclicas na ambiência e decoração, telas digitais voltadas para o cliente, emissão de números para a chamada nominal, novas formas de fazer esperar. Na maior parte dos casos é tanto uma plataforma de observação quanto interface precária com o usuário, mas quase sempre se percebe seu estatuto de limiar. O balcão se assemelha a um espaço privado, particular, que descortina com desdém seu exterior como se fosse uma “wasteland” identificada com a esfera pública. Predomina a separação entre familiar e estrangeiro que parece ser entendida como uma diferença belicosa entre público e privado.

Este actante e sua rede constitui-se como unidade discursiva. Emite signos, organiza-se em frases e discurso. Seus usos são construídos socialmente e lidos a partir de sua plasticidade. Pode-se admitir fluxos complexos a partir de sua instituição e funcionamento. Nele podemos verificar formas de script nas trocas linguageiras entre dois tipos de atores sociais – o usuário e o profissional que, contudo, constituem um discurso único tecido sobre o balcão. Este roteiro depende de inscrições que marcam a transformação de um estranho, estrangeiro ou alguém de fora em alguém re-conhecido como de dentro, como paciente e integrante do sistema de saúde. Observe-se que as unidades de atendimento da cidade ainda não estão interligadas por sistemas de informação em rede digital. Igualmente, a inexistência de registros de atendimento nacionais interligando as unidades do SUS permanece favorecendo este rito de umbral. Sob as várias versões do ritual encontramos frequentemente uma troca especial: o estranho exhibe sua identidade (um documento qualquer) e o balcão lhe fornece um papel que o representa e duplica (o documento médico inaugurado [“aberto”] por ocasião da demanda de atendimento emergencial). Por outro lado é o balcão quem estabelece comunicação com as entradas da emergência representando o principal mediador de troca e circulação. Aqui se verifica uma ampla variedade de enunciados.

O balcão produz documentos, recebe documentos, exige documentos. É o ponto inicial dos mecanismos de documentação de qualquer atendimento da emergência e ainda, acredito, configura um processo que pode ser tratado como um documento em si mesmo (em sintonia com as noções de objeto, máquina, actante). O arquivo do balcão tem algumas características. O bal-



ção dá entrada em um sistema digital gerido pelo Estado ou pelo município porém produz e utiliza papéis impressos.<sup>6</sup> Note-se que um livro de atendimentos e outro de ocorrências são essenciais, ambos com capa dura, papéis numerados e modelo de livro contábil. Uma ficha de chegada-atendimento irá acompanhar o paciente até a consulta. Muito pouco será anotado nela: o círculo vicioso novamente se manifesta no escasso tempo para atender e ainda menor para anotar a anamnese, o exame físico e psíquico, a solicitação de exames. Efetivamente esta ficha preenchida com raros garranchos será muito verdadeira e representativa do que se passa no interior do atendimento “de urgência”. Poucos papéis são descartados no lixo. A referida ficha torna-se um documento único e especial que nunca deve ser danificado ou destruído. Pode-se supor que o balcão transforma a presença do usuário em um tríptico documento: input digital, ficha de atendimento analógica escrita com papel e esferográfica por diferentes atores e o registro de saída (que consiste na verificação de fato, tornada coerente com o arquivamento da ficha).

Trata-se de uma unidade de input e processamento de dados que articula e desarticula incessantemente suas conexões. Não se comporta como uma entrada computacional simples, mas parece também ser dotada de uma saída, encarregada de output. Trata-se de uma máquina de inscrição. Funciona de modo autônomo sem abandonar a modularidade, regulando especialmente o trabalho não-emergencial da emergência, que é o mais extenso, mais frequente e bastante problemático porque origem de reclamações. As queixas são oficiosas e dependem de algumas variáveis que podem torná-las algo dentro do espectro que vai de um mero resmungo contra a ineficiência do funcionário público até a ofensa pessoal. Muitas recepções têm afixado o decreto-lei que pune agressão contra funcionário público. Percebe-se novamente o predomínio da esfera privada. Sua função de umbral sobrepuja quase totalmente seu potencial de dispositivo infocomunicacional. A solidariedade das partes da instituição não apenas aparece desfeita como fica sugerida sua desarticulação. A função de amortecedor do balcão existe, insiste e ossifica a instituição. Sistemas mais modernos de regulação estão sendo adotados nas emergências gerais e UPAS a partir de iniciativas do Ministério da Saúde relacionadas com as unidades móveis de emergências gerais (O'Dwyer, 2010). A regulação privada e local desta tradição descrita está sendo substituída por formas digitalizadas de gerenciamento da informação. Caberia neste caso observar as interfaces deste tipo de rede em seu

processo de transposição para uma cultura e tradição local.

Algumas unidades de emergência geral tem adotado sistemas de cores para classificar o risco em uma importante função que sucede ao balcão: verde representa o já mencionado e inflado contingente de apátridas da atenção primária (atitude ambulatorial), amarelo significa risco e problemas por resolver (com mais ou menos trabalho) e vermelho indica perigo, pressa, gravidade, remetendo a unidades fechadas e maior complexidade (dentro do escopo principal de uma urgência). Interessa notar que se adotou aqui o signo em sua função icônica simples, pertencendo a uma linguagem artificial derivada do trânsito. Sua fácil compreensão parece visar a todos os atores envolvidos, contudo motiva curiosidade esta evitação de significantes da língua falada. Trata-se sobretudo de um discurso paradoxal que inverteu os semas pois afirma que os verdes esperam, param, e que os vermelhos passam, avançam (Beguin-Verbrugge, 2006).

O balcão representa este Outro, que não passa de um parasita da relação estabelecido no lugar da alteridade pressuposta no encontro médico-paciente. O balcão será proxy-procurador ou despachante, tipo especialíssimo de burocrata, encarregado de uma mediação espoliadora pois não facilita o encontro mas ao contrário busca involuntariamente desfigurá-lo, dificultá-lo ou até impedi-lo. Os balconistas comandam os atendimentos, pois são confundidos com a própria unidade emergencial pela demanda natural ou espontânea. O balcão é uma sinédoque da emergência. Há uma antinomia entre a porta da rua, sempre aberta e contígua à emergência, e o umbral do balcão. Este se organiza como uma espécie de limiar soft porque feito de códigos e mensagens, mas duro porque sustentado pelo poder de veto ou dissuasão, de desvio ou adiamento.

Ao compararmos um balcão de botequim ao balcão de uma emergência veremos alguns aspectos contrastantes. No botequim o cliente é soberano e todos os códigos são transparentes. O rosto identifica. Sua chegada é bem-vinda e não causa temor ou inquietação. Sua frequência pode ser cotidiana. A mercadoria disponível é conhecida e em caso contrário a resposta será imediata. A espera passa por acordos com os outros clientes e pela aceitação da arbitrariedade do atendente-garçom. Os botequins são amigáveis e querem receber clientes. Há ritmo e não necessariamente pressa. É feito um gesto de pagamento. Se paga. Em contrapartida, espera-se que ninguém precise

frequentar uma emergência (nem ótimas nem precárias) e identificar-se em seu balcão. Opacidade, incerteza e dificuldades na negociação estão presentes em nosso balcão médico-sanitário.<sup>7</sup> A arbitrariedade do balcão não é concebível de direito, porém será imediatamente aceita de fato. As recepções tendem a ver aquele que chega como um estorvo e inquietar-se com seu pedido ou necessidade premente. Existe medo e angústia. Igualmente existe ritmo e não necessariamente pressa. No SUS jamais ocorre o gesto de pagamento assim como na assistência suplementar paga-se com a exibição da fatura em dia (verificada com um cartão digital). Variam os trâmites de reconhecimento do custo e do trabalho envolvido, que nem sempre são entendidos plenamente como direitos humanos ou cidadania política (quando muito percebidos enquanto direito do consumidor).

## 5. Conclusão

Cabem sugestões ao balcão. Que seja dotado de agilidade, de modo a compreender o que é o sofrimento assim como o tamanho de nossa responsabilidade perante o rosto do outro. Que seja valorizada a qualificação técnica de todas as maneiras possíveis, priorizando sua organicidade com o hospital geral sob uma imperativa articulação dos serviços (Casalino e Persio, 2004). Isto implica necessariamente em abrir a caixa-preta das emergências. Isto exigiria cassar e extinguir os pronto-atendimentos e erradicar a atitude deletéria de misturar a dispensação de medicamentos de uso contínuo, as intervenções de baixa complexidade e as consultas ir-regulares com situações de enorme sofrimento ou ameaça eminente à vida.

Como foi dito, alguns autores assinalam o papel potencial das unidades de emergência no sentido de reunir assistência, prevenção e promoção de saúde. O balcão tem disponibilidade e vocação para assumir a responsabilidade por práticas infocomunicacionais. A promoção de saúde assim como a prevenção em saúde mental deve ser cogitada na trajetória de retorno ao domicílio de cada caso atendido em uma emergência. Ferramentas midiáticas podem agregar-se ao balcão. Novos experimentos com impressos e vídeo tem sido integrados à educação em saúde podendo ser utilizados no balcão e na espera. Treinamento em protocolos de recepção são indispensáveis para as equipes. Recomenda-se que se respeite hábitos, costumes e práticas diversificados das comunidades envolvidas. A integração das emergências com

a rede assistencial e regulatória deve incluir as instâncias de recepção. O monitoramento telefônico dos egressos mostra-se resolutivo. Sítios, portais e páginas da internet podem ser articulados no âmbito do SUS para informar sobre cidadania, direitos do consumidor e do usuário, controle social e boas práticas clínicas. O uso das emergências deve ser pensado como algo a ser pactuado, ensinado e compreendido. Seu custo elevado (econômico, psíquico e social) precisa ser tornado público e notório.

O antropólogo Roberto da Matta considera que o “cafezinho” oferecido pela senhorinha do interior ao iniciar-se uma visita, é manifestação da hospitalidade mais autêntica de um Brasil que desaparece rápido e para sempre. Razoavelmente diferente da acolhida do botequim este cafezinho prescinde de balcões e prefere outros ritos. Organizado enquanto dom, admite uma troca social necessária porém não comercial. Fato de reciprocidade e força da ingenuidade, este cafezinho acolhe o estrangeiro do mesmo modo que os gregos homéricos: como sendo um deus. O passante e o público podem ser convidados a entrar sem que seja perturbada a soberania do privado. De certo modo, tangenciamos com nosso balcão o problema do quintal e do jardim de acordo com a hipótese de Nelson Saldanha: os quintais brasileiros, embora extintos, situam-se de modo assimétrico e peculiar em relação à praça pública (Nunes, 2010, p.56-58).

Cabe realmente trocar o aparato-balcão por uma escuta e uma acolhida que sejam agenciamentos discursivos coletivos, autônomos e fortes. Talvez seja possível ajustar o passo com práticas emergenciais bem sucedidas, com experiências locais ou internacionais que conseguem reunir alta tecnologia junto com o cuidado digno e respeitoso pela imensa vulnerabilidade da situação de crise (Sederer, 1997). Dúvidas são inúmeras e exaustivas. Insiste ainda uma forte suspeita de que o balcão se constitui como prática autócotone, carioca, talvez brasileira, talvez mais antiga do que possamos datar... nossa secreta ambiguidade igualmente insistente.

---

## Notas

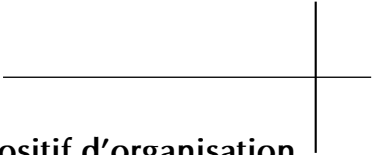
1 Sua forma tem se modificado, modernizando-se e imitando iniciativas comerciais mais gentis com o cliente. A recepção de unidades de saúde suplementar, geridas por hospitais privados e planos de saúde adotam mesas baixas e cadeiras confortáveis para o processo de recepção longo, burocrático e baseado em telas de computador. A etnografia

- em questão não estudou estes arranjos considerando-os uma variante maquiada porém mais eficaz.
- 2 Esta orientação terá seu apogeu estruturalista com a análise das transformações mitológicas, na antropologia estrutural de Claude Lévi-Strauss, assim como na psicanálise centrada no inconsciente como discurso, no ensino de Jacques Lacan.
  - 3 Um jovem pesquisador apelidava secretamente o balcão de “chiqueirinho”. Em certa reunião de campo teve dificuldade em explicar seu mote inconsciente: um cercado pequeno, gente confinada batendo cabeça, local sujo e desorganizado (não era o caso), espaço aurático segregado que não admite outras espécies, uma porcaria...
  - 4 Este aspecto concerne diretamente ao despreparo e preconceito, indicando que no estágio atual da reforma psiquiátrica ainda não se conseguiu fazer ver outras formas clínicas que não a psicose como características da atenção à saúde mental. Ainda não conseguiu modificar a nefasta atitude de privilegiar o barraco-conflito em detrimento do sofrimento psíquico eminente porém silencioso. Aqueles que se sentam quietinhos ruminando planos de suicídio ficam esperando ou serão esquecidos pois não são considerados casos urgentes.
  - 5 Esta lógica é simples: os transeuntes chegam e são submetidos através de palavras, espera, desinformação, dúvida – contudo jamais serão recusados pois devem ser atendidos (ainda que em consultas de 3 minutos para aviar uma prescrição repetida mecanicamente ao simples pedido do usuário). Os veículos de transporte são fidalgamente recebidos e provocam o diálogo entre iguais (ainda que bastante desiguais quanto ao posto, classe social e qualificação) – entretanto podem e devem passar pelo crivo da avaliação e recusa, como no caso de intercorrências clínicas que não serão admitidas na psiquiatria, no caso de circunstâncias jurídicas envolvendo detidos, ou ainda no caso de referência ou contra-referência partindo da emergência do hospital geral.
  - 6 Este tipo de unidade de recepção representa uma transição entre os antigos escritórios ou repartições geridos burocraticamente por auxiliares de enfermagem e a onipresença dos computadores e das redes nos últimos anos.
  - 7 Na assistência privada suplementar havia a exigência de cheque caução e a recusa de conveniados quando não se verificava o pagamento em tempo hábil. Nesta cos imagina-se um balcão ainda mais conflituoso que aquele do SUS. A judicialização da saúde desponta nestes casos. Um candidato ao legislativo que utiliza o epíteto de “Dr.” anuncia com orgulho que foi responsável pela proibição do cheque caução nestas circunstâncias conflituosas de recusa e delonga do atendimento emergencial.

## Referências

- BARTHES, R. **Elementos da Semiologia**. Rio de Janeiro: Cultrix, 1996.
- BEGUIN-VERBRUGGE, A. **Images en texte, images du texte**. Villeneuve d’Ascq: Presses Universitaires du Setentrion, 2006.
- CALLON, M. **Actor Network Theory**. International Encyclopedia of Social & Behavioral Sciences. N. J. Smelser and P. B. Baltes: Elsevier Pergamon: 2001. p. 62-66.
- CASALINO, N.; PERSIO, F. D. “Integrating Medical Services, Training and Education: The HERMES Project Platform.” **Advanced Technology for Learning**, v. 2, 2004.
- CASTRO, R. **Uma parede no fundo**. Folha de São Paulo. São Paulo, ago. de 2012.
- CETINA, K. K. “Sociality with Objects: Social Relations in Postsocial Knowledge Societies.” **Theory, Culture & Society**, v. 14, n. 4, p. 1-30, 1997.
- DARRAS, B.; BELKHAMSA, S. (Orgs.) **Objets & Communication**. Médiation et Information, Paris, l’Harmattan, 2009.
- Deslandes, S. F. “O atendimento às vítimas de violência na emergência: “prevenção numa hora dessas?”” **Ciência & Saúde Coletiva**, v. 4, n. 1, p. 81-94, 1999.
- Deslandes, S. F. e Souza E. R. “Atendimento pré-hospitalar ao idoso vítima de violência em cinco capitais brasileiras.” **Ciência & Saúde Coletiva**, v. 15, n. 6, p. 2775-2786, 2010.
- ECO, U. **Kant et l’ornithorynque**. Paris, Grasset, 1997.

- ESTELLITA-LINS, C. (Org.). **Trocando seis por meia-dúzia**. O suicídio como emergência do Rio de Janeiro. Rio de Janeiro, Mauad, 2012.
- GIGLIO-JACQUEMOT, A. **Urgências e Emergências em Saúde**: perspectivas de profissionais e usuários. Rio de Janeiro: Editora Fiocruz, 2005.
- GREENBERG, J.; MITCHELL, S. **Relações Objetais na Teoria Psicanalítica**. Porto Alegre: Artes Médicas, 1994.
- JORM, A. F. "Mental health literacy": a survey of the public's ability to recognise mental disorders and their beliefs about the effectiveness of treatment." **Medical Journal of Australia**, v. 166, n. 4, p. 182-186, 1997.
- KAZAZIAN, T. (Org.). **Haverá a idade das coisas leves**. Design e desenvolvimento sustentável. São Paulo: Editora Senac São Paulo, 2005.
- LATOUR, B. "On Technical Mediation." **Common Knowledge**, v. 3, n. 2, p. 29-64, 1994.
- LATOUR, B. "Networks, Societies, Spheres – Reflections of an Actor-Network Theorist." **International Journal of Communication**, v. 5, p. 796-810, 2011.
- SEDERER, L.; ROTHSCHILD, J. (Org.). **Acute care psychiatry**: Diagnosis and Treatment. Baltimore: Williams and Wilkins, 1997.
- MAYNARD, D. W.; CLAYMAN, S. E. "The Diversity of Ethnometodology." **Annual Review of Sociology**, v. 17, p. 385-418, 1991.
- NUNES, B. Casa, praça, jardim e quintal. In: \_\_\_\_\_. **Ensaios filosóficos**. São Paulo: Martins Fontes, 2010. p. 43-59.
- O'DWYER, G. "A gestão da atenção às urgências e o protagonismo federal." **Ciência & Saúde Coletiva**, v. 15, n. 5, p. 2395-2404, 2010.
- O'DWYER, G.O. et al. "Avaliação dos serviços hospitalares de emergência do programa QualiSUS." **Ciência & Saúde Coletiva**, v. 14, n. 5, p. 1881-1890, 2009.
- POUPART, J.; DESLAURIERS, J.-P. et al. (Orgs.) **A Pesquisa qualitativa**. Enfoques epistemológicos e metodológicos. Sociologia. Petrópolis, Vozes, 2010.
- RICOEUEUR, P. "Partout où il y a signe..." **Nouveaux Actes Semiotiques**. Hommages à A.J.Greimas, v. 25, p. 45-48, 1993.
- VIHMAN, S. On design semiotics. **Médiation et Information. Objets & Communication**. Paris, v. 30-31, p. 197-208, 2009.
- WEBER, F. "Settings, interactions and things. A plea for multi-integrative ethnography." **Ethnography**, v. 2, n. 4, p. 475-499, 2001.
- ZINNA, A. À quel point en sommes nous avec la sémiotique de l'objet. **Médiation et Information. Objets & Communication**, Paris v. 30-31, p. 69-86, 2009.



# Espace et dispositif d'organisation des savoirs : vers une approche sensible

## Espaço e dispositivo de organização dos saberes: para uma abordagem sensível

### Documentary space and knowledge organization device: toward a sensitive approach

*Isabelle FABRE*

Maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication  
UMR EFTS (Education, Formation, Travail, Savoir)  
Université de Toulouse, ENFA, France

#### Résumé

Cette recherche se présente comme une étape intermédiaire de réflexion autour de la place du sensible dans nos travaux et sa légitimité. Nous questionnerons à la fois les enrichissements théoriques que nous recherchons au sein de certaines disciplines pour éclairer la médiation de l'espace et des dispositifs, les éléments empiriques que nous interrogeons (les représentations, les imaginaires des acteurs, usagers comme professionnels) et également l'approche sensible des méthodes qualitatives que nous mettons en place. Enfin la sensibilité théorique du chercheur qui se développe au fil du temps (expérience théorique, expérientielle, subjective) est questionnée. Névoquerons, de l'espace documentaire à la liste en passant par la classification, le glissement qui peut s'opérer vers le sensible tant en termes théoriques, empiriques que méthodologiques.

**Mots clés:** Espace documentaire ; dispositif ; sensible ; esthétique ; méthode qualitative.

#### Resumo

Esta pesquisa é uma etapa intermediária de reflexão sobre o lugar do sensível em nossos trabalhos, bem como sua legitimidade. Questionaremos, ao mesmo tempo, os enriquecimentos teóricos que pesquisamos no seio de certas disciplinas para clarear a mediação do espaço e dos dispositivos, os elemen-

tos empíricos que interrogamos (as representações, o imaginário dos autores, usuários como profissionais) e, igualmente, a abordagem sensível dos métodos qualitativos utilizados. Enfim, a sensibilidade teórica do pesquisador que se desenvolve ao longo do tempo (experiência teórica, experimental, subjetiva) é questionada. Evocaremos, do espaço documentário à lista, passando pela classificação, o deslize para o sensível que pode se operar, tanto em termos teóricos, quanto empíricos e metodológicos.

**Palavras-chave:** espaço documentário; dispositivo; sensível; estética; método qualitativo.

## Abstract

This research is presented as an intermediate stage of study about the place and legitimacy of sensibility in our work. We will question at the same time the theoretical improvements we are searching for in some fields, in order to enlighten the mediation of documentary space and devices, as well as the empirical elements we question (representations, imagination of actors whether professional or users) and also the sensitive approach or qualitative methods we implement. Finally, the theoretical sensitivity of the researcher that develops over time (theoretical, experiential or subjective experience) will be questioned. We will discuss, the slip towards sensitivity which can occur in theoretical empirical or methodological terms from documentary space to the list, via classification.

**Keywords:** documentary space; device; sensitive; aesthetic; qualitative method

*«La bibliothécaire expliquait les avantages de la classification décimale de Dewey à son assistante – avantages qui s'étendaient à tous les domaines de la vie. Elle permettait à chaque chose de trouver sa place, comme l'univers. Elle répondait aux exigences de la logique. Elle était fiable. Y recourir offrait un sentiment d'élevation morale ainsi qu'un plus grand contrôle de notre chaos personnel.»*

*Jeanette Winterson. Pourquoi être heureux quand on peut être normal ? Editions de l'Olivier, 2012.*

Réceptive aux liens innés qui préexistaient à la naissance des Sciences de l'information et de la communication (SIC) lors de notre cheminement au sein de ce champ, nous avons construit notre parcours en traversant les ponts qui les reliaient à d'autres disciplines. Aujourd'hui à l'aube d'une



nouvelle étape de réflexion, enrichie des travaux effectués, nous éprouvons le besoin d'aller plus avant encore dans cette pensée afin de poser plus clairement encore la place du sensible dans le questionnement de l'espace documentaire par les SIC. La notion d'espace est choisie car elle est une notion pivot dans des disciplines où le sensible est sollicité.

Par ailleurs, nous avons noté que des professionnels de l'information-documentation s'appuient de façon régulière sur les différents arts liés à la bibliothèque comme par exemple, les bibliothèques au cinéma (Fioretti, 2012)<sup>1</sup>. De plus, nos travaux auprès de professionnels, ont montré les échos que pouvaient rencontrer une approche, qui pourtant était liée au départ à une sensibilité individuelle.

Cependant, nos recherches ont abordé le sensible via principalement l'espace documentaire et ses représentations. Pour l'appréhender, nous avons étudié la notion d'espace en nous inspirant des diverses disciplines qui l'abordent (géographie, jardin, philosophie, architecture, littérature, art pictural, cinéma, ergonomie ...) et exploré divers terrains (bibliothèques, centre de documentation d'enseignement, musée ...). Ces investigations avaient pour objectif de rassembler les diverses représentations de cet espace que pouvaient en avoir, à la fois, les professionnels et les publics qui le pratiquent (concepteurs comme usagers), dans leur usage des lieux et dans la connaissance culturelle qu'ils en ont (littérature, BD, peinture, cinéma, architecture ...).

Or, il nous semble que, d'une part, les travaux qui rassemblent en Sciences de l'information et de la communication les approches sensibles sont assez peu nombreux. Certaines approches établissent des ponts entre la littérature et les bibliothèques, se centrent sur le lien des musées avec la médiation culturelle. D'autre part, nos travaux ont abordé cette question du sensible de manière ponctuelle sans qu'une réflexion globale construisse l'originalité de cette approche dans la documentation tant d'un point de vue théorique que méthodologique.

En quoi l'approfondissement d'un concept aussi large que celui d'espace, qui constitue le pilier de nos recherches, peut-il conduire les Sciences de l'information et de la communication à prendre en compte plus largement l'appréhension sensible des dispositifs info-documentaires ? Comment utiliser les traces des usages pour analyser les représentations des espaces documentaires ? Cette analyse permettrait-elle d'appréhender l'as-

pect sensible, de manière générale, dans les SIC et enfin dans nos travaux ?

A partir d'une proposition d'approfondissement des termes de « sens », « sensible » et d'« esthétique », nous questionnerons les approches SIC touchant à ce domaine. Puis, dans une seconde partie, nous analyserons la manière dont l'approche sensible a été développée d'un point de vue théorique dans nos différents travaux en convoquant différentes disciplines. Ce double éclairage permettra d'interroger les données recueillies ainsi que les résultats obtenus. Enfin dans une troisième partie, nous proposerons d'établir un lien entre le sensible au sein des méthodes de recueil de données employées et la sensibilité théorique du chercheur qui se développe au fil du temps.

## 1. Sensible et esthétique au sein des SIC

Nous avons souhaité éclaircir en tout premier lieu la signification des termes « sensible » et « esthétique » et auparavant, celui de « sens » duquel ils dérivent.

### 1.1. Sens, sensible et esthétique : retour sur l'étymologie

« Sens »<sup>2</sup> est défini comme l'action de sentir, de percevoir, d'où de nombreuses acceptions : perception par les sens, sentiment, dans le domaine intellectuel « manière de voir », « faculté de penser, de comprendre », idée, pensée. Le mot est formé sur *sensum*, supin de *sentire*, « percevoir par les sens, par l'intelligence ». Ainsi, le français « sens » a hérité de la polysémie de *sensus*, à laquelle s'est ajoutée l'influence du mot germanique qui a fourni sens « direction ». Dès l'ancien français, des confusions se sont faites entre ce latinisme et le germanisme *sinno*, direction et abstraitement par l'idée de bonne direction, entendement, raison, intelligence. Ce second sens désigne le côté d'un objet, relativement à sa direction, sa position dans l'espace, et l'espace que parcourt un mobile. Sens se dit aussi de la direction d'une chose (1690). Dans l'ordre abstrait, le mot signifie (1876) « succession ordonnée et irréversible (des états d'une chose en devenir) et ordre (des éléments d'un processus) ». Autrement dit c'est la faculté de juger, sagesse et raison, manière de voir ; la faculté de percevoir les impressions et contenu intellectuel auquel renvoie un signe. Ces deux premiers axes renvoient à deux grands aspects de la vie psychique : raison et sensation. Le troisième axe met en rapport un type particulier d'objets perceptibles (les signes) et les contenus mentaux.

« Sens » désigne la faculté de percevoir des impressions faites par les objets et désigne chacun des systèmes récepteurs qui permet la perception et la sensation. Il s'agit de la relation entre un objet perceptible qui renvoie à une autre réalité que lui-même (un signe) et ce à quoi il renvoie.

Dérivé de « sens », dans le Dictionnaire historique de la langue française, « sensible » se dit en particulier de ce qui peut facilement être ressenti, perçu par les sens (1559), avec une valeur passive qui se développe au 17<sup>ème</sup> siècle et l'adjectif désigne à cette époque « clair, évident ». Les réalités sensibles à propos de la philosophie d'Aristote, désignent elles respectivement les qualités qui peuvent ou semblent pouvoir être perçues par un ou plusieurs sens<sup>3</sup>. Dans l'usage général (1839), « sensoriel » et sensible peuvent être synonymes.

« Sensibilité » désigne la propriété qu'a un être vivant d'être excité par le milieu extérieur. Le mot est repris au 17<sup>e</sup> siècle à propos de la faculté d'éprouver de la sympathie et de la propriété de l'être humain d'éprouver des sentiments, des états affectifs. Il désigne spécialement le caractère d'une personne sensible à quelque chose (1675). Au 18<sup>ème</sup> siècle, le mot désigne la qualité de sentir et de transmettre les émotions, et devient typique des valeurs de l'époque comme sensible dans l'homme sensible : il s'emploie notamment à propos des artistes, des écrivains (1738), de la qualité d'une œuvre (1872) plus tard à propos d'un époque, d'une génération (1890). Attesté dès le 17<sup>e</sup> siècle à propos du caractère de ce qui peut produire une sensation (1674). « Sensitif » concerne la sensation, action de percevoir, de sentir, de comprendre et renvoie à la question de l'esthétique.

« Esthétique »<sup>4</sup> emprunt au latin philosophique « *aesthetica* » science du beau et à partir du grec *aisthêtikos* « qui a la faculté de sentir » et « perceptible, sensible ». Concerne ce qui est relatif au sentiment du beau, par extension ce qui participe de l'art. Science des sensations et fin 19<sup>ème</sup> siècle, désigne l'appréhension de la beauté, les jugements de valeur sur le beau et la recherche de ce qui est beau. Est devenu un équivalent courant de « beau, harmonieux ». Une notice « esthétique de la communication » dans le dictionnaire de l'information et de la communication précise qu'elle « organise les échanges entre partenaires et la circulation de l'information autour de la relation des sujets de la communication à l'idéal de la représentation et au plaisir de la perception des formes » (Lamizet, Silem, 1999).

## 1.2. Sens, sensible et esthétique en SIC

A l'origine, littérature et Sciences de l'information et de la Communication n'étaient pas si éloignées l'une de l'autre comme en témoigne J.-F. Têtu dans son texte intitulé sur l'origine littéraire des SIC dans laquelle il souligne l'héritage littéraire qui a prévalu chez les initiateurs de la 71ème section. Si les universitaires rassemblés au départ sont d'origines très diverses, des représentants prestigieux, comme R. Escarpit, R. Barthes, A.-J. Greimas, littéraires ou linguistes, ont joué un rôle dans « la réflexion sur le texte comme support d'une communication esthétique, la langue et les signes comme moyen de la relation, la signification pour l'usage, historique et philologique, du document » (Têtu, 2002). La théorie littéraire, et tout particulièrement les études sur la réception conservent une place au sein des problématiques des Sciences de l'information et de la communication. La recherche littéraire, en se chargeant de dégager la problématique du lecteur et de la réception, a ainsi contribué à améliorer la compréhension des dispositifs de communication. L'importance du contexte social de réception et les effets des médias ont été développées par les SIC.

Les trois directions que relève J. F. Têtu sont : la place du lecteur dans le texte, la sémiotique (systèmes de sens, systèmes de signes) et la philologie (démarche proche de celle de l'historien qui cherche à connaître la culture qui a permis à cet écrit de voir le jour). La première direction est celle suivie par R. Escarpit qui mit au cœur de sa recherche la place du lecteur dans le texte. Dans cette veine, R. Barthes donne une place centrale au lecteur dans l'acte de « lecture-écriture », U. Eco pose le concept d'œuvre ouverte avec lequel il utilise la théorie de l'information pour élucider la signification de l'œuvre d'art et sa communication, et A. Moles inscrit la question de l'esthétique dans la théorie de l'information. La seconde direction est celle de la philologie qui étudie l'époque et le contexte dans lesquels un document a été écrit afin d'en connaître les conditions de réalisation tant culturelles que sociales. Elle traite le texte comme une archive, venant ainsi en appui à l'analyse du discours dans une perspective historique. La troisième direction est celle de la sémiotique, science des signes, de leur organisation et de leur régime d'interprétation dont la figure emblématique est R. Barthes, courant dans lequel se situe, entre autres aujourd'hui, Y. Jeanneret. Si on élargit cette entrée littéraire vers la médiation culturelle, les auteurs de ce domaine sont

D. Jacobi et J. Davallon (laboratoire culture et communication, Université Avignon). Puis, les auteurs qui ont développé la notion d'espace sont principalement B. Lamizet (Université de Lyon) sur la définition des différents espaces et plus précisément autour de l'espace politique, et P. Sanson (Université de Tours) autour de la représentation de l'espace, la sémiotique visuelle, V. Couzinet et C. Courbières sur l'étude des représentations liées au processus d'indexation. Pour D. Bougnoux, « il faut que notre communication demeure cette chose turbulente et vague, de laquelle il n'y a ni science ni technique, mais qui surplombe, ou cadre la plupart de celles-ci. On n'abordera pas ce domaine sans être un peu sorcier, ou artiste ; et de fait la communication s'accumule ou est à son comble, dans la relation interpersonnelle, dans la psychanalyse, l'art ... » (Bougnoux, 2007).

J. Meyriat inscrit l'information dans un processus complexe où le sensible intervient : « l'information n'existe pas en tant que telle si elle n'est pas effectivement reçue. Pour l'esprit qui la reçoit, elle est connaissance, et vient modifier son savoir implicite ou explicite » (Meyriat, 1985), ou encore « l'information n'est pas un acquis, un objet constitué mais une modification (par ajout ou par transformation) de l'état de connaissance de celui qui la reçoit ». (Meyriat, 1985)

Au sein des SIC, JJ Boutaud s'interroge sur la place de la sémiotique dans le questionnement sur la complexité du sens au sein de la communication, « champ d'émergence du sensible au niveau du discours, des objets, des dispositifs ou plus globalement des relations, des modes relationnels, intersubjectifs, que nos sociétés idéalisent ? » (Boutaud, 2007). Dans l'univers de la consommation sur lequel il travaille plus particulièrement, il questionne les dimensions sensibles (l'expérience vécue) et signifiantes (les signes perçus, ressentis) et met en avant la notion d'expérience. « L'attraction pour le sensible ou la prise en compte du sensoriel, les dimensions sensibles intéressent par leur valeur et leur pouvoir de signification » (Boutaud 2007). L'espace de la table comme espace à part entière composé d'agencement, de mobilier, d'objets, la table comme activité, la table en terme de qualité de ce qu'on y sert, la table comme espace de partage, dispositif entre contraintes (règles et manières d'être) et libertés (le plaisir). La table comme mise en scène de la nourriture, théâtre d'une extension figurative d'objets, d'acteurs, d'usages et de rôles. Amplification des émotions, la table introduit de la forme dans la relation.

« La table, lieu symbolique d'échanges, comme métaphore de la communication, si l'on s'accorde sur la proposition suivante : une communication c'est une relation qui prend forme. A condition d'ouvrir la forme à ses différents aspects : préfiguration, configuration, figuration » (Boutaud, 2004).

## **2. Vers une approche sensible de l'organisation du savoir**

Ce que nous entendons par sensible intervient à différents niveaux de notre travail. C'est à la fois dans les enrichissements théoriques, apportés par certaines approches conceptuelles de disciplines voisines de la nôtre, que nous avons puisé pour éclairer la médiation de l'espace et des dispositifs documentaires : l'esthétique, la philosophie la littérature, mais aussi l'art des jardins et du paysage (Fabre, 2006).

Du point de vue empirique, les éléments que nous interrogeons sont principalement recueillis par des données issues des représentations, des discours, des imaginaires des acteurs, que ce soient les usagers ou les professionnels. Il peut également s'agir de données recueillies à partir d'observation des objets, physiques ou symboliques, qui ont à voir bien sûr avec la documentation mais ont aussi une existence ailleurs : c'est le cas de l'espace, du dispositif, du classement et de la classification, de la liste et des différentes formes qu'elle peut prendre.

### **2.1. Espace, imaginaire et dispositif documentaire**

Nous avons donc choisi, parce qu'il s'agissait de tenter de cerner principalement un espace vécu et un espace à réception, d'analyser les traces de l'usage de l'espace en faisant émerger non seulement pratique et usage via la perception, l'étonnement et le sensible mais également en sollicitant l'imaginaire, et ce au travers de l'éclairage théorique dont nous proposons maintenant un rapide aperçu.

Nous nous sommes d'une part appuyée sur la notion d'hétérotopie (Foucault, 1967) selon laquelle l'espace est délimité : il y a un passage entre un extérieur et l'intérieur. On ne pénètre pas dans une hétérotopie par hasard. On y entre par l'intermédiaire d'un espace que celui-ci soit matériel ou encore symbolique qui vient marquer le lieu comme étant « autre », en cela séparé des lieux communs. En son sein, on accède à un espace différent où

va pouvoir s'exercer une expérience. C'est dans cette situation autre, proposée par l'espace documentaire que l'usager va investir cet espace de liberté. Suivant comment il est vécu, entre volonté de s'en servir et contrainte, on observe différentes manières de faire.

D'autre part, nous avons questionné l'espace documentaire comme un espace potentiel alliant des objets transitionnels. Entre bienveillance et illusion, l'espace documentaire, pensé et organisé par le praticien, dépasse parfois la simple médiation documentaire car il s'inscrit comme un « espace potentiel, lieu dans lequel prend place l'expérience » (Belin, 2002).

Pour Winnicott, pédiatre et psychanalyste anglais, le lieu est ce qu'il appelle « espace potentiel » : plus ce lieu est « étroit » moins il aura de chance de permettre la manifestation d'une expérience. Dans ce lieu doit pouvoir s'inscrire un désir qui se charge en réalité. Pour cela, il faut que préalablement aient été pensées et organisées les conditions de l'autonomie. L'« espace transitionnel » (Winnicott, 1975) est un espace qui va jouer un rôle essentiel dans les processus de représentation et de symbolisation et qui va permettre un premier décollement avec l'objet maternel, un premier mouvement de l'enfant vers l'indépendance. L'espace transitionnel permet de symboliser le monde en prenant une distance par rapport à lui. C'est une aire intermédiaire qui peut permettre une expérience culturelle.

Nous avons également questionné les proximités et les distances entre les lieux culturels que sont la bibliothèque et le musée pour comprendre comment se confrontent permanence et changement dans ces deux espaces voués au document et au savoir et ce faisant, nous avons introduit des liens entre médiation documentaire plus éloignée a priori du sensible et médiation culturelle faisant appel à l'esthétique. « Pour autant, la proximité envisagée dans l'analyse des espaces ne se limite pas à la mise en valeur de l'organisation des savoirs. Elle permet au contraire, par les espèces d'objets ou d'artefacts cognitifs présents au sein des espèces d'espaces d'accueillir des processus d'appropriation issus des multiples représentations suscitées. Il s'agirait alors de les prendre en compte, tant dans la mise à disposition des savoirs que dans les orientations des médiations proposées à l'usager dans l'énonciation de ces espaces » (Fabre, Régimbeau, à paraître 2013).

Ainsi, toujours dans un souci de circonscrire les médiations constitutives de l'espace documentaire, nous avons tenté de comprendre la place occupée

par la médiation documentaire dans le musée où s'exerce une médiation plutôt qualifiée de culturelle. Ainsi, « la médiation documentaire dans le musée, s'oriente aujourd'hui vers la mise en place de dispositifs techniques et humains plus complexes qui incluent des réécritures de l'information, médiations cognitives et actives, revisitant ainsi les formes médiatrices dans les pratiques professionnelles » (Fabre, 2012).

L'exemple des classifications dans les centres de documentation des établissements d'enseignement qui proposent une organisation des savoirs s'appuyant sur différents dispositifs documentaires hérités de l'histoire des sciences, nous paraît être un autre exemple, au travers de l'esthétique de la liste organisée que sont les langages documentaires.

## 2.2. Organisation des savoirs et espace

La Classification décimale universelle (CDU), outil professionnel qui permet aux professionnels de l'information de gérer un fonds documentaire multidisciplinaire est un langage documentaire. Les informations sont organisées selon cette classification qui s'appuie sur une philosophie ancienne de classement des sciences et des savoirs (Courbières, Couzinet, 2006). Pourtant, les usagers évoluent dans un espace documentaire en grande partie organisé par cette classification et ils utilisent ce langage documentaire non seulement pour se repérer au sein d'un espace mais pour trouver l'information. Au-delà, ce langage s'inscrit dans une histoire des dispositifs (histoire des bibliothèques, histoire du livre, histoire des classifications ...) qui fait appel à une culture pas toujours conscientisée dans les usages (Fabre, Couzinet, 2008).

Pourtant, nous avons pu rassembler des témoignages d'usagers « avertis » qui revendiquaient le plaisir de se perdre dans le classement organisé, entre les rayonnages et au milieu des ouvrages, « le plaisir propre à la bibliothèque est précisément d'y trouver ce qu'on n'y cherchait pas, et vice-versa » (Genette, 2009). Dans les pratiques, un paradoxe nous interrogeait. En effet, entre ce jeu intellectuel autour de « se perdre » au sein de la bibliothèque et cette maîtrise des connaissances, du hasard ... et l'injonction qui est faite de trouver l'information il y a un hiatus. Comment faire partager cette quête riche dans son errance d'éléments constitutifs de notre propre savoir ? Comment instiller auprès des usagers et des professionnels le goût pour le récit sur l'organisation des connaissances qui leur permettrait de mesurer, plutôt que se perdre, fait



partie intégrante de la découverte du monde ? L'un des résultats de ce travail fût que les récits fictionnels permettaient d'approcher le « réel » en prenant le détour de la fiction. En effet, une des vertus du récit est le ressort d'intérêt qui s'inscrit dans l'espace d'écriture lecture. Une autre vertu c'est son aptitude à formuler de façon souple un raisonnement causal, en s'appuyant sur la dimension logique de la narrativité. « Le récit est la procédure dans laquelle se cherche l'intérêt d'une histoire et le substitut d'une pratique » (Jeanneret, 1994) il permet de relater la différence entre des attentes et ce qui s'est produit effectivement, pour donner forme à une expérience (Bruner, 2002). Les récits sont de nature à construire un point de vue subjectif sur l'histoire des sciences, distillant ainsi une part de fiction, sachant que « l'identité personnelle est liée à l'acte de se raconter » (Ricoeur, 2004). Le récit peut prendre plusieurs formes, y compris celle de la liste.

### 2.3. La liste comme élément esthétique

De nombreux outils documentaires sont constitués par des listes : l'index, la bibliographie, la classification, le thésaurus ... La liste confère un ordre et donc une esquisse de forme à un ensemble sans cela désordonné mais la forme limite l'univers du « dit » (Eco, 2009). Une mise en forme n'incite pas à voir autre chose que ce qu'elle représente. Elle propose un ordre, une hiérarchie. Elle a trois caractéristiques selon U. Eco : la liste a une fonction référentielle qui a pour but de nommer et énumérer, la liste est finie dans le sens où elle réfère à un nombre d'objets définis mais reste extensible à l'infini et enfin elle est inaltérable dans le sens où seuls les objets conservés sont référencés (Eco, 2009). Il existe plusieurs types de listes : la liste pratique représente une forme car elle confère une unité à des objets dissemblables mais que rapproche un même contexte : ils sont dans un même lieu. La liste pratique peut être un catalogue de médiathèque ou l'inventaire des objets d'un lieu comme le musée. Mais la frontière entre une liste pratique et une liste poétique est mince. Par exemple, la médiathèque est une collection physique finie mais infinie si on y adjoint les fonds documentaires (autres départements, autres médiathèques spécialisées ...) alors que le musée qui est un infini actuel et objectif qui offre des objets dénombrables mais que nous n'arrivons pas à dénombrer, dont l'énumération est sans fin. Ainsi, l'énumération partielle suggère physiquement l'infini car il ne se conclut pas par une forme. Or c'est justement là que la liste poétique surgit : lorsqu'on

n'arrive pas à énumérer quelque chose qui échappe aux capacités de contrôle et de dénomination. Alors, comme G. Perec ou R. Queneau l'ont montré, on est saisi par le vertige de l'énumération et le chaos s'immisce dans la liste. Une quantité d'information impossible à contenir et à rassembler revêt la forme d'une qualité esthétique. Face à l'impossibilité de l'inventaire, la liste poétique ne peut-elle devenir alors un autre espace d'expérimentation au service d'un usage sensible de la documentation ?

### **3. Sensible et recueil de données dans l'expérience du chercheur**

#### **3.1. Vers une démarche qualitative affirmée**

Lors de nos différents travaux, nous avons peu à peu quitté les démarches quantitatives pour nous orienter principalement vers une démarche qualitative, nous inscrivant comme un chercheur qui « ne renie pas sa 'subjectivité' [mais qui] au contraire en tire parti » (Kohn, 1986). Nous nous inscrivons dans l'ensemble des activités humaines et des institutions sociales, veillant à prendre en compte le poids de l'environnement de travail réel, sans reconstitution, prenant de plus en plus une posture d'observation participante. L'effort que nous effectuons se situe ainsi progressivement dans le choix d'outils adéquats pour construire une posture délicate et impliquante, et en donnant une explication objective de ses outils pour renforcer la validité des résultats de recherche (Austry, Berger, 2009).

Par ailleurs, nous nous situons, dans nos recherches les plus récentes, dans une approche inductive, désirant ainsi jouer la circularité entre collecte et première analyse de données, souhaitant adapter la direction des entretiens à ce qui émerge d'une première phase d'exploration. Ainsi, partant le plus souvent simplement d'une hypothèse nous tentons de mettre au jour la problématique du travail, née des premières analyses et du travail par émergence réalisé. Souvent, c'est après une analyse exploratoire, doublée d'une analyse de contenu, que nous interrogeons le vécu des acteurs au travers de leur discours, récolté dans leur contexte de travail. Là encore, les entretiens sont aussi l'occasion d'explicitier nos hypothèses que nous avons construites à partir de notre travail exploratoire, souhaitant par un aller-retour enrichir la construction de notre réflexion.

Le recueil de données en SIC s'articule principalement, dans le domaine que nous interrogeons, les espaces documentaires, autour de plusieurs méthodologies qui tentent principalement de recueillir les représentations des usagers de ces espaces et dispositifs. Elles ont été relevées dans un article par Francine May, auteure canadienne : il s'agit de la cartographie mentale, de l'observation par vue d'ensemble (Observation ouverte, observation discrète, cartographie de comportement, suivi des visiteurs) d'entretiens et d'enquêtes. Outre ces méthodologies, nous avons travaillé sur les représentations via le relevé d'imaginaires littéraires, d'analyse de contenus (écrit comme image) et de représentations graphiques.

Nous remarquons que nous nous sommes encore plus approchée du sensible avec la mise en place de ces recueils de données spécifiques, comme par exemple les imaginaires littéraires, recueillis lors d'entretien auprès d'usagers d'un centre de documentation. En ce qui concerne la représentation graphique, elle nous a permis de contourner le questionnement direct sur l'espace documentaire tout en permettant aux usagers de s'interroger sur leurs propres usages, par les perceptions émergeant des plans d'un espace documentaire dessinés. Le dessin s'est révélé être un outil susceptible de mettre au jour les représentations : « La représentation graphique du monde réel et de ses objets, est une pratique de connaissance. Celle-ci consiste à interpréter ce monde en un langage spécialement conçu pour le transformer » (Lebahar, 1983). Lors de la confrontation de la personne avec son dessin (il s'agissait ici d'un plan de l'espace documentaire que nous avons confronté avec le plan étalon), nous nous servons de l'étonnement, source de plaisir et de satisfaction, qui permet de démultiplier les potentialités de l'objet étudié dans l'observation. Il crée une rupture dans l'équilibre (Félix, Saujat, 2007), permet d'interroger les raisons pour lesquelles chaque regard sur cet objet s'étonne. A partir de cette confrontation, nous nous sommes appuyée sur la théorie des images opératives (Ochanine, Kozlov), avec d'une part le lachonisme (l'absence d'élément sur le dessin) et la sélectivité (le choix d'éléments dessinés) de ces images, et d'autre part leurs déformations fonctionnelles (amplification de certaines parties directement utiles à l'action). Le sensible est ici sollicité au travers des images opératives qui sont des représentations internes, subjectives, mentales du monde. Nous recherchons les déformations fonctionnelles du reflet des objets dans ces images opératives, comme « une mise en évidence et une accentuation des caractéristiques de l'objet,

qui, dans les conditions d'une action donnée, revêtent une signification informationnelle particulière.» (Ochanine, Kozlov, 1971)

### 3.2. Observation, observateur

L'analyse de pratiques, issue de la clinique de l'activité de Clot, offre différents dispositifs, dans le cadre desquels les praticiens sont confrontés à des situations d'activité réelle (la leur ou celle de leurs collègues), et sont conduits à des prises de conscience ou à des mises en intelligibilité de certaines caractéristiques de leur métier. Dans le cadre de nos travaux, nous avons trouvé dans cette méthode une manière d'approcher l'aspect sensible des pratiques professionnelles liées au dispositif d'organisation des savoirs. D'une part, nous avons l'entretien d'explicitation qui se centre sur « une action passée, effectivement réalisée, qui doit être re-saisie sous l'angle de son déroulement et telle qu'elle a été vécue, ressentie, par le sujet » (Bulea, Bronckart, 2009). Parmi les dimensions en jeu, il y a des aspects théoriques déclaratifs et des aspects émotionnels, affectifs qui résultent de l'action. Passant ainsi du niveau inconscient au niveau conscient, l'action opère un déplacement qui lui permet d'être ainsi élucidée. D'autre part, nous avons fait appel à l'auto-confrontation croisée, qui consiste, après avoir filmé des séquences d'activité de travail, à présenter ces séquences aux travailleurs concernés et à organiser un débat réflexif au cours du visionnage du film de l'activité. Ce qui est visé c'est l'activité dans sa complexité, via la reconstruction de significations à son propos et à propos des situations qu'elle crée, car elle « engendre un débat autour des conditions de réalisation du travail, qui fait émerger une nouvelle expérience de l'activité. » (Bulea, Bronckart, 2009). Cette approche réflexive du praticien nécessite un « art de la pratique qui ne peut pas s'enseigner, mais qui peut être appris : il s'agit d'un savoir contenu dans l'action, mais qui reste tacite, intuitif, non verbal, et par conséquent inaccessible à la description directe » (Schön, 1983).

Au travers de ces différentes expériences, mais aussi dans la confrontation et l'échange avec d'autres chercheurs notamment dans le cadre de colloques spécifiques aux méthodes qualitatives, nous avons peu à peu construit une sensibilité théorique qu'il reste encore à développer au fil du temps tant en terme d'expérience théorique, expérientielle sur le terrain, subjective voire intime. Ce vécu participe pour nous à cette approche du sensible au sein de notre pratique de chercheur, le corps « éprouvé comme sensible, caisse de

résonnance de toute expérience, perceptive, affective, cognitive ou même imaginaire » (Austry, Berger, 2009).

## Conclusion

Via le questionnement des dispositifs documentaires, le sensible prend une place importante dans nos travaux sans que pour autant la légitimité nécessaire sur ce champ soit entièrement acquise. Nous allons poursuivre notre réflexion en nous attachant encore davantage aux artefacts et à leur rôle dans la médiation de l'espace documentaire, privilégiant par là même une certaine vision de la documentation.

L'approche sensible des méthodes qualitatives que nous précisons peu à peu construit la sensibilité empirique du chercheur qui fait écho à l'approfondissement théorique centré sur le sens et concourant à définir une certaine approche esthétique de la documentation.

Préciser la place du sensible en information-documentation est une proposition livrée ici à la discussion. Pour aller plus loin, il s'agirait au point où nous en sommes, de revenir au sein de cette branche spécifique des SIC, de rechercher et construire de manière plus affirmée ce pont entre sensibilité, esthétique et espace d'organisation des savoirs

---

## Notes

1 Fioretti, Hoël, « Les bibliothèques au cinéma », BBF, 2012, n° 4, p. 60-63  
[en ligne] <<http://bbf.enssib.fr/>> Consulté le 25 septembre 2012>

2 Sens. Dictionnaire historique de la langue française


3 Sensible. Dictionnaire historique de la langue française.

4 Esthétique. Dictionnaire historique de la langue française.

## Références

- AUSTRY, D.; BERGER, E. Le chercheur du Sensible - Sa posture entre implication et distanciation. In : COLLOQUE INTERNATIONAL FRANCO-PHONE SUR LES METHODES QUALITATIVES, RECHERCHES QUALITATIVES : ENJEUX ET STRATEGIES ,2., 2009, Lille. *Anais ...* < <http://www.trigone.univ-lille1.fr/cifmg> >.
- BELIN, E. **Une sociologie des espaces potentiels** : dispositive et expérience ordinaire. Bruxelles : De Boeck Université, 2002.
- BOUGNOUX D. 2007. Introduction aux sciences de la communication. Paris : La découverte.
- BOUTAUD, J.J. **Sémiotique et Communication**. Du signe au sens. Paris : LHarmattan, 2008.
- BOUTAUD, J.J. Sémiotique et communication. Un malentendu qui a bien tourné. *Hermès*, n.38, p. 96-102, 2004.
- BOUTAUD, JJ. Du sens, des sens. In **Sémiotique, marketing et communication en terrain sensible**. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007, p. 45-63.
- BRUNER, J. **Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?** Paris : Retz, 2002.
- BULEA, E., BRONCKART, J-P. Praticien réflexif ou praticien discursif ? **Education Canada**, v. 49, n.4, p. 50-54, 2009.
- CHELKOFF, G. THIBAUD, J.-P. 1992. 'espace public, modes sensibles : le regard sur la ville. **Les Annales de la recherche urbaine**. . 57-58, , p.7-16 ,publics, Décembre 1992- mars 1993.
- COURBIERES, C. ; COUZINET, V. Du bleu horizon à l'horizon documentaire : représentation des connaissances à l'aube de la construction européenne. In : TIMINI, Ismail ; KOVACS, Susan (Dir.). , INDEX, INDEXATION, COLLOQUE INTERNATIONAL ORGANISE PAR LES LABORATOIRES CERSATES ET GERICO, 2005, Lile. *Anais ...* Paris : ADBS Editions, 2006.
- ECO, U. **Vertige de la liste**. Paris : Flammarion, 2009.
- FABRE, I ; REGIMBEAU, G.. Du musée à la bibliothèque : espace de documents et espaces documentaires. In : **Culture & Musées**. A paraître [2013].
- FABRE, I. Médiation documentaire et culturelle dans le musée. **Communication & Langages**, n. 173, p. 83-99, 2012.
- FABRE, I ; COUZINET, V. Désir, curiosité, culture informationnelle : l'organisation des savoirs au cœur de l'histoire des idées. **Revue Canadienne des Sciences de l'Information et de la Bibliothéconomie**, v. 32, n. 3-4, p. 85-105, septembre/décembre 2008.
- FABRE, I. **L'espace documentaire comme espace de savoir** : itinéraires sin-

- guliers et imaginaires collectifs. 354p. 2006. Thèse (Doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication)- Université de Toulouse 2 – Le Mirail, Toulouse, 2006.
- FELIX, C. ; SAUJAT, F. 2007. Les débuts dans le métier d'enseignant. In : CONGRES INTERNATIONAL DE L'AREF (Actualité de la Recherche en Education et en Formation), 2007, Strasbourg. **Anais ...** Disponible sur : <[http://www.congresintaref.org/actes\\_pdf/AREF2007\\_Christine\\_FELIX\\_367.pdf](http://www.congresintaref.org/actes_pdf/AREF2007_Christine_FELIX_367.pdf)>
- FOUCAULT, M.. Des espaces autres (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967). **Architecture, Mouvement, Continuité**, n.5, octobre 1984.
- JEANNERET, Y. **Ecrire la science**. Paris : PUF, 1994.
- KOHN, R. C. Les positions enchevêtrés du praticien-qui-devient-chercheur. In : MACKIEWICZ, M.-P. (Ed.). **Praticien et chercheur**. Parcours dans le champ social. Paris : L'Harmattan, 2001.
- LEBAHAR J. C. **Le dessin d'architecte** : simulation graphique et réduction de l'incertitude. Paris : Editions Parenthèses, 1983.
- MAHE, E. Pour une esthétique in-formationnelle : la création artistique comme anticipation des usages sociaux des TIC. 2004. Thèse (Doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication)- Université Rennes 2, Rennes, 2004.
- MAY, F. Methods for Studying the Use of Public Spaces in Libraries. **The Canadian Journal of information and Library Science** (La revue canadienne des sciences de l'information et de bibliothéconomie), v. 35, n. 4, p. 354-366, 2011.
- MEYRIAT, J. Information vs communication ? In : LAULAN, A.-M. **L'espace social de la communication** : concepts et théories. Paris : Retz-CNRS, 1985, p. 63-89.
- OCHANINE, D., KOZLOV, V. L'image opérative effectrice, **Questions de psychologie**, 3, traduit in **L'image opérative**. Actes d'un séminaire et recueil d'articles de D. Ochanine, 1971, p. 225- 251.
- SCHÖN, D. A. **Le praticien réflexif**. la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel. Québec : Editions Logiques, 1983.
- SERVAIS, C. **Généalogie de la figure** : édiation esthétique et destination. ANRT Diffusion, 2000.
- TETU J.-F. L'origine littéraire des SIC. In : BOURE, Robert (Ed.). **Les origines des sciences de l'information et de la communication** : regards croisés. Paris : Presses Universitaires du Septentrion, 2002, 71-93.
- WINNICOTT D. W. **Jeu et réalité** : l'espace potentiel. : Gallimard, 1975.



# Fabrique de la liste : un dispositif entre mémoire et commémoration

## Fábrica da lista : um dispositivo entre memória e comemoração

## The list factory: a device between memory and commemoration

*Viviane Couzinet*

Professeur des universités, Laboratoire d'études et de recherches en sciences sociales (LERASS) équipe Médiations en information-communication spécialisée (MICS), France

### Résumé

L'élaboration de listes fait partie de l'activité des spécialistes de la documentation. L'expression la plus aboutie est le répertoire bibliographique et sa forme informatisée la banque de données. L'approche par les dispositifs info-communicationnels permet d'élaborer le concept de liste en mettant en évidence ses dimensions techniques et mémorielles. Il se trouve ainsi au cœur des sciences de l'information et de la communication.

**Mot clés:** dispositif info-communicationnel ; liste ; bibliographie ; mémoire

### Resumo

A elaboração de listas faz parte da atividade dos especialistas em documentação. Sua expressão mais bem sucedida é o repertório bibliográfico e sua forma informatizada, o banco de dados. A abordagem pelos dispositivos info-comunicacionais permite elaborar o conceito de lista colocando em evidência suas dimensões técnicas e memoriais. Deste modo encontra-se no coração das ciências da informação e da comunicação.

**Palavras-chave:** dispositivo info-comunicacional ; lista ; bibliografia ; memória

### Abstract

Elaborating lists is a part of the information specialists activity. The major work is to produce bibliographical directories and its computerized version the data bases. The approach by informational and communicationnal devices allows to elaborate the concept of list by highlighting its technical and memory



dimensions. So it is in the core of information and communication science.

**Keywords :** info-communicationnal device ; list ; bibliography ; memory

## Introduction

Les listes en documentation et en bibliothéconomie sont des dispositifs de médiation et de représentation de la production scientifique ou littéraire. Elles sont investies d'une fonction mémorielle, tout particulièrement si l'on se réfère à la mission première des bibliothèques de conserver l'ensemble de la production de livres, étendue à la production écrite éditée, et dont le vecteur essentiel est le dépôt légal. Les stocks ainsi constitués ont posé le problème de la définition de leur organisation et de l'information du public. Ils ont alors conduit à la constitution de listes, « série de noms ou de choses inscrits les uns à la suite des autres » (REY, 1995, p. 1135)<sup>1</sup>, plus ou moins élaborées visant à donner sous une forme condensée l'ensemble de ce qui est présent dans un lieu. Ce faisant, dans les bibliothèques, ces listes sont aussi le témoignage concret de la production intellectuelle.

Ainsi, au début du XXe siècle, Paul Otlet et Henri Lafontaine se sont appliqués à constituer la liste des sujets couverts par la production documentaire pensant que le partage des savoirs aboutirait à la paix mondiale. Ce travail se concrétise par la mise au point de la Classification décimale universelle (CDU) qui permet de retrouver des documents à l'aide d'indices combinés représentant leur contenu. Parallèlement, ces deux personnes ont répertorié des descriptions bibliographiques d'ouvrages et commencé à construire la Cité mondiale du savoir.

D'autres listes considérées comme visant essentiellement à commémorer des événements figurent dans des lieux publics (places, avenues, bâtiments publics comme hall de gares ou de mairies par exemple). Elles répertorient les noms des « héros » « morts pour la patrie », intitulés présents notamment sur les monuments aux morts pendant les guerres mondiales. Ces listes se heurtent avec violence à celles élaborées par les pères de la CDU. Pourtant ne peut-on pas les rapprocher ? Peut-on à travers elles préciser ce qu'est une liste comme objet médiateur de savoir ?

Postulant qu'on peut envisager cet objet comme un dispositif ayant une fonction mémorielle et une fonction commémorative, les deux pouvant être liées dans certaines situations que nous mettrons au jour, nous le position-

nerons dans les travaux développés en sciences de l'information et de la communication pour interroger la place et le rôle qui leur est dévolu dans les réservoirs de mémoire. Nous analyserons la manière dont cet objet se fabrique et ce qu'il veut fabriquer. La réflexion conduite ici s'inscrit dans le travail collectif d'une équipe de recherche qui développe des travaux sur la médiation spécialisée et qui s'est attelée avec ses partenaires<sup>2</sup> à définir des concepts qu'elle considère comme fondateurs de la discipline. Elle s'inscrit également dans le prolongement de l'animation d'un atelier au cours du colloque *Edition et publication scientifique en sciences humaines et sociales : forme et enjeux*, qui s'est tenu à l'Université d'Avignon et des pays du Vaucluse (France) en mars 2010.

## 1. Les listes : approche par les sciences de l'information et de la communication

### 1.1. Listes et bibliographes

Si les conservateurs, gardiens et gestionnaires de réservoirs de mémoire - bibliothèques, musées, archives - sont des concepteurs et des rédacteurs de listes, cette activité est aussi ancienne que l'écriture. L'énumération d'objets, de noms, de comptes a été, en effet, une des premières utilisations de l'écriture (GOODY, 1979). Les listes dont il sera question ici sont les listes qualifiées de « pratiques » par Umberto Eco dans laquelle il inclut « la liste des courses, des invités d'une fête, le catalogue d'une bibliothèque, l'inventaire des objets dans un lieu quelconque (bureau, archives, musée), l'énumération des biens dans un testament, une facture de marchandises à payer, la carte d'un restaurant, le recensement des sites dans un guide touristique, jusqu'au dictionnaire qui enregistre toutes les entrées du lexique d'une langue donnée » par opposition à la liste « poétique » qui désigne « toute finalité artistique [...] quelle que soit la forme d'art qui l'exprime » (ECO, 2009) à laquelle il consacre un ouvrage à l'occasion de la manifestation *Vertige de la liste* au musée du Louvre en novembre 2009. Avec lui nous entendons par « liste pratique » les listes qui ont une fonction référentielle renvoyant à des objets extérieurs « réellement existants et connus » qu'elles nomment et qu'elles énumèrent, « elles sont finies », elles ne réfèrent qu'à des objets « physiquement présents dans un lieu quelconque » et ne sont

pas altérables dans la mesure ou il n'est pas possible d'y ajouter un objet absent du lieu (ECO, 2009). Dans le cadre de cette recherche « liste » sert à désigner ces listes pratiques.

Les bibliographies comme inventaire de la production écrite sont des listes que l'on peut ranger parmi les plus anciennes. L'élaboration de listes raisonnées de livres constitue en effet le travail essentiel du bibliographe. L'activité consiste à rédiger des notices et à les classer suivant des règles préétablies (RICHTER, 2007). Si le terme bibliographie conformément à son étymologie - *biblion* : livre et *graphein* : écrire – a longtemps été réservé à ce type de support documentaire et plus généralement à l'imprimé (MALCLES, 1984), la découverte du catalogue systématique des manuscrits de la bibliothèque d'Alexandrie, établi par Calimaque au III<sup>e</sup> siècle av. J.C., a fait évoluer le sens de ce terme. Pour Pierre Frieden il est, en effet, un des premiers répertoires bibliographiques (FRIEDEN, 1934). Ainsi "bibliographie" désigne une liste de livres imprimés ou manuscrits. Rattachée à un lieu particulier, une bibliothèque, un musée, ou même une boutique, dont elle inventorie les objets, dans un temps déterminé, pour les prêter, les conserver ou les vendre elle devient catalogue, et l'activité qui l'élabore le catalogage.

Le sens recouvert par "catalogue" a également évolué. S'il a toujours désigné une succession de descriptions plus ou moins développées et s'il a toujours une dimension spatiale et temporelle -le catalogue de la Bibliothèque nationale de France répertorie tout ce qui est dans cette bibliothèque depuis sa naissance ou le catalogue d'un magasin de vente de vêtements par correspondance répertorie ce qu'il propose pour une saison donnée et donc ce dont il peut disposer dans ses stocks à ce moment là- le support est passé des signalements sur fiches cartonnées, intercalées dans des tiroirs, à des ouvrages imprimés ou numériques. Il est alors possible d'en généraliser la diffusion et d'augmenter la place des illustrations. Ces dernières déjà présentes dans le catalogue d'exposition ou dans le catalogue de boutique de vêtements sont aussi présentes actuellement sur les sites-catalogues des libraires.

Le terme de bibliographie, a été également étendu aux listes de documents électroniques textuels (PROVANSAL, 1997). Les répertoires bibliographiques imprimés sont, en effet, les ancêtres des banques de données en ligne ou sur supports numériques. Elles énumèrent ce que contient un fonds documentaire. Remarquons cependant que si les techniques anciennes sont

toujours utilisées –signalement, description, classement-, elles peuvent être accompagnées d'objets documentaires autres qu'écrits ce qui les différencie des bibliographies proprement dites (COUZINET, 2011).

## 1.2. Liste et recherche scientifique

On utilise également "bibliographie" dans un deuxième sens pour désigner la liste des documents consultés pour étayer et produire un écrit. Fortement présente tout au long de la démarche scientifique elle est indispensable, aussi bien dans l'approche empirique que dans l'approche herméneutique. Elle sert de référence pour délimiter le domaine d'étude, elle contribue à la construction de l'objet de recherche, des hypothèses de départ, au développement de l'argumentation, à la validation des résultats et à leur interprétation (PROVANSAL, 1997). Placée en fin d'écrits universitaires et de recherche elle peut être définie comme l'élaboration « des stocks ordonnés [...] de références à des documents » (PREVOTEAU, UTARD, 1995).

Pour les premiers répertoires bibliographiques l'entrée privilégiée est celle des auteurs. Le listage de la production écrite de ces derniers est augmenté de textes qui retracent leur biographie, le contexte de production, porte un regard critique sur l'œuvre, parfois sur son imprimeur ou son éditeur. Cet apport qui accompagne par l'analyse ou par la critique définit des catégories désignées par "bibliographie analytique" et "bibliographie critique ou raisonnée". Certains spécialistes, comme Louise-Noëlle Malclès, considèrent que le travail du bibliographe est un travail d'historien de la pensée et de la culture. Il est, en effet, animé par le projet de constituer de véritables mémoires de la production intellectuelle. Fondé à la fois sur le recensement, et donc sur la précision que ce dernier nécessite -"reconnaître [...] inventorier, décrire, apprécier, classer" (RICHTER, 2007)-, et sur l'enrichissement apporté par les annotations, il est considéré comme "science des sciences" ou comme science auxiliaire de l'histoire.

Il nous paraît ainsi que, dans leur forme ancienne, les répertoires bibliographiques peuvent être un matériau utile à la constitution de l'histoire des sciences, de l'histoire de la culture et de l'histoire de la littérature. En sciences de l'information et de la communication ils relèvent aussi d'une science auxiliaire de cette discipline dans la mesure où leur élaboration nécessite la définition de normes de description et de condensation du conte-

nu, entrant dans les techniques documentaires, et nécessite également une réflexion critique sur les signalements et les textes d'accompagnement. Ils sont aussi un des matériaux utilisables pour étudier la manière dont se fait la diffusion des connaissances et pour étudier, dans une perspective historique, la communication scientifique.

Par ailleurs, comme témoin de la progression de la production écrite et des activités éditoriales et d'imprimerie, les répertoires bibliographiques sont des "êtres culturels" (JEANNERET, 2008) qui permettent de suivre l'évolution des sciences ou des techniques, dans un contexte donné. A ce titre, ils intéressent l'histoire des sciences et des techniques mais également les sciences de l'information et de la communication. On peut, à travers eux, analyser la progression de l'activité bibliographique, sa complexité, son industrialisation, sa prétention technique à l'universalité ou encore, pour ne donner que quelques pistes possibles, son automatisation. Ils peuvent donc être, également, objet d'étude.

Dans leur forme plus récente et informatisée les répertoires bibliographiques sont devenus ce que l'on nomme en documentation des banques de données. Initialement élaborées pour permettre une diffusion large de l'information spécialisée en science et technique, elles avaient pour vocation de servir la recherche scientifique et industrielle. Le développement des méthodes d'analyses bibliométriques, qui permet de les utiliser dans une perspective bibliothéconomique, pour prendre des décisions d'abonnement à des revues par exemple, permet aussi de leur faire dire les positions occupées par les auteurs dans des collaborations internationales, l'appartenance de leurs travaux à des thématiques cœur ou émergentes, de mettre en lumière les liens qui s'établissent avec le milieu industriel. Elles sont alors un des matériaux de la sociologie des sciences et de la communication scientifique. Cependant on assiste à un détournement, facilité par les analyses infométriques automatisées, de la vocation d'intermédiaire au service de la recherche, vers un outil d'évaluation de la production scientifique et à travers lui des chercheurs.

Ces quelques exemples montrent l'importance de la constitution de listes car elles ont un rôle d'auxiliaire dans la recherche scientifique. En sciences de l'information et de la communication elles révèlent non seulement l'existence d'objets informationnels mais donnent aussi des possibilités de développement de travaux de recherche, notamment si on les analyse comme des dispositifs.

### 1.3. Liste et dispositif info-communicationnel

A la suite d'un numéro thématique de la revue *Hermès* consacré au dispositif (*Le dispositif, entre usage et concept*, n° 25) paru en 1999, nous avons rassemblé des recherches visant à poser la notion dans les processus informationnels (COUZINET, 2009). A la définition proposée dans ce numéro - un dispositif est un agencement d'éléments, il est inscrit dans un projet et a donc une mission à accomplir, il est inséré dans une situation qui exerce sur lui des contraintes, il est lié à des ensembles d'objets pouvant être eux mêmes considérés comme dispositifs - nous avons rajouté qu'il peut être porteur d'informations latentes transformables par l'action d'un sujet en connaissances et qu'il répond à des missions et à des enjeux. Dans ses aspects informationnels la notion de dispositif a une dimension cognitive, dépendante de sa dimension sociale, et qui le positionne dans la sphère primaire ou secondaire, ou le relègue au rôle d'outil, en fonction de ses possibilités d'utilisation. La liste figure parmi eux, comme le montrent les deux exemples suivants.

La nationalisation ou la confiscation des biens des congrégations religieuses, des corporations universitaires et des émigrés ayant fui la Révolution française, donne à l'Etat une masse documentaire dont il doit dresser l'inventaire. Le Bureau central bibliographique, précise les règles de description, forme des catalogueurs et répartit ces fonds dans les bibliothèques (MALCLES, 1984). Les listes d'inventaire ainsi établies et fondées sur les techniques bibliographiques sont des éléments d'un dispositif investi d'une mission d'intérêt national.

La place de l'auteur devient seconde, le travail individuel, manuel, tendant à l'exhaustivité et conduit de manière artisanale devient progressivement collectif et s'appuie sur des règles d'écriture plus stables. La masse documentaire augmentant sans cesse il devient nécessaire de développer des outils permettant de retrouver son contenu. Ceci amène la production d'autres listes fondées sur les mots comme plus petites unités significatives (système de Mortimer Taube dit *Uniterm System*). Par la suite, pour améliorer les performances du système de récupération les premiers thésaurus apparaissent, vers 1955. Combinant expressions et mots, liste alphabétique, liste permutée et liste hiérarchique et reliés entre eux par des relations sémantiques et hiérarchiques, ils répondent au besoin de connaître l'existence et

d'accéder à une information de plus en plus spécialisée. Ils s'inscrivent dans le mouvement en faveur du développement de la circulation de l'information, dont l'expression information scientifique et technique est issue et développée aux Etats-Unis après ce que nous avons appelé le premier choc informationnel (PINHEIRO; THIESEN; COUZINET, 2008).

Les banques de données, forme informatisée de la bibliographie, accentuent ainsi le tournant pris au XIXe siècle par la diffusion des savoirs. L'entrée par le contenu exprimé à l'aide de descripteurs d'un thésaurus, devient première. Le travail informatisé est alors sélectif et se déroule au sein de grandes entreprises (SUCH ; PEROL, 1987) qui sont parfois des multinationales. Désormais les index alphabétiques figurant à la fin des bibliographies manuelles sont remplacés par une multiplicité de champs interrogeables et par un outil de recherche, le thésaurus, considéré plus performant qu'une classification.

A l'établissement de la liste de la production scientifique se greffe la conception d'autres listes. Les possibilités offertes par l'informatisation permettent, en fonction du champ interrogé, de produire automatiquement des listes nouvelles (liste des auteurs, listes des sources par exemple). Cette superposition de listes et donc de dispositifs constitue le dispositif de circulation de l'information scientifique et technique. Les enjeux sont alors de permettre le développement de la recherche et de l'industrie, mondiale ou d'un pays, mais aussi d'assurer la suprématie économique de certains.

Il nous paraît ainsi que la définition de "liste" en sciences de l'information et de la communication ne peut se limiter, même si cette désignation est commode pour définir une catégorie, aux trois caractéristiques énoncées par U. Eco. Il nous semble nécessaire d'introduire dans la définition les missions qui lui sont attribuées et les jeux qu'elle joue dans un contexte donné. Ceci nous a conduit à réfléchir à leurs fonctions.

## 2. Questions de listes

### 2.1. La liste dans les lieux de mémoire

Si jusqu'au milieu du XVIIe siècle « l'historien avait pour tâche d'établir le grand recueil des documents et des signes » (FOUCAULT, 1966. p.142) l'élaboration de listes a été posée, par la suite comme science auxiliaire de

l'histoire (FRIEDEN, 1934). Nous l'avons posée ici comme, aussi, science auxiliaire des sciences de l'information et de la communication. La composition de liste dont la forme la plus aboutie est le répertoire bibliographique, expression qui se rapporte au contenu et qui est donc applicable au support imprimé comme au support numérique, est le dispositif qui inventorie des éléments qui forment un ensemble. L'activité de constitution de ces listes est une activité de recension de sources disponibles où les chercheurs peuvent puiser des informations. Le lieu physique qui les abrite est la bibliothèque ou les bâtiments d'archives.

Le terme « bibliothèque » dans son origine latine, *bibliotheca*, désigne la salle où sont rangés les livres. Dans son origine grecque *bibliothèkè* (de *biblion*, livre, et *thèkè*, coffre, boîte où l'on dépose quelque chose) désigne une case pour un livre, un magasin de livres (REY, 1995). Le mot *bibliotheca* est aussi utilisé pour désigner les répertoires bibliographiques (MALCLES, 1984) en concurrence, entre autres mots, avec *catalogus*. De cette idée de salle, ou de dépôt, et de son rapprochement avec la mission assignée au bibliothécaire comme conservateur, grade le plus élevé dans cette profession en France, liée à l'obligation de dépôt de toute la production éditée à la Bibliothèque nationale découle son rôle de réservoir, lieu de mémoire, entendu ici, comme lieu ayant pour vocation à conserver l'ensemble de la production intellectuelle et produisant des dispositifs techniques de traitement aptes à la rendre disponible. La bibliographie, le catalogue ou la simple liste d'inventaire sont alors les artefacts documentaires, les intermédiaires secondaires, qui énoncent cette disponibilité.

Les archives comme lieu « chargé du contrôle de la conservation des archives courantes, de la conservation ou du contrôle des archives intermédiaires ; de la conservation, du tri, du classement, de l'inventaire et de la communication des archives définitives » INTD-ER, (BOULOGNE, 2004) et comme lieu de dépôt de documents officiels, de documents publics (venant de collectivités) ou privés (venant de familles ou d'individu) sont aussi un lieu de mémoire des traces documentaires primaires du passé. Les services d'archives prennent en charge la gestion de cette mémoire historique en produisant, ici aussi, les intermédiaires secondaires.

On pourrait opérer un rapprochement avec d'autres lieux produisant également des répertoires, des inventaires et des catalogues sous des formes



diverses. Les musées de l'art, des sciences, de l'industrie ou de la vie quotidienne sont aussi des lieux de conservation. Ils participent à la construction de mémoires spécialisées.

## 2.2. La liste sur les réseaux

Avec le développement de l'usage des réseaux d'accès à l'information des réservoirs (*repository*) juxtaposés sont brassés par des moteurs de recherche qui sont capables de fournir des listes de notices où le peu de soucis de la qualité de l'information s'exprime dans le grand nombre de réponses redondantes ou tronquées apportées à une question. L'objectif d'un tel dispositif semble alors être ailleurs : assurer une suprématie ? apparaître incontournable ? répondre à des intérêts économiques ? La mémoire du monde circule sur les réseaux à partir de listes d'inventaire dressées par des opérateurs différents, reprises et uniformisées ou pas, rarement enrichies d'autres choses que des comptages de citation ou de nombres de consultations qui établissent des scores. Ces nouveaux dispositifs supposent, contrairement aux apparences, une grande maîtrise des techniques documentaires, en particulier d'évaluation des sources, et des connaissances sur les modes de production et de circulation de l'information. En effet un dispositif peut en cacher un autre.

Le détournement des banques de données, évoqué plus haut, pour l'évaluation des chercheurs a transformé les pratiques scientifiques. Des éditeurs de revues proposent leur propre classement. Afin d'assurer leur présence dans les systèmes d'évaluation internationaux certains vont jusqu'à imposer la citation de références à des revues qu'ils éditent. La diffusion des connaissances étant devenue une activité industrielle les enjeux économiques sont importants. Ainsi publier dans une des revues les mieux classées dans une liste peut être répondre à des intérêts autres que ceux du développement de la science.

Certains répertoires recensent à des fins d'échanges des supports d'information en ne retenant comme critère que le support. C'est le cas par exemple de la liste *Ulrich's International Periodical Directory*, disponible sur les réseaux. Il s'agit d'une description de l'ensemble des revues au plan international et donc du signalement de leur existence. Les critères pour figurer dans la liste n'ont rien à voir avec l'évaluation scientifique ou l'indexation documentaire. Il en est de même de celles qui figuraient dans l'Inventaire permanent des périodiques en cours (IPPEC), qui était aussi un outil des

professionnels de la documentation pour localiser les lieux où les revues sont disponibles et répondre aux demande de prêt entre bibliothèques.

D'autres systèmes proposent une approche plus fine. *Latindex*, par exemple système d'information en ligne pour les revues scientifiques d'Amérique latine, les Caraïbes, l'Espagne et le Portugal propose avec plusieurs entrées possibles (thème, région, pays, titre) deux listes. Chacune d'elle composée de fiches descriptives de revues répartit celles qui constituent la liste des revues répertoriées et celles qui constituent le catalogue. Ce dernier composé de 6270 titres, contre 20910 pour l'autre<sup>3</sup>, se fonde sur une analyse opérée par un réseau de documentalistes qui établissent ainsi une distinction que les non initiés ne perçoivent pas toujours.

Les listes sur les réseaux utilisés par les chercheurs n'échappent pas aux trafics d'influence et aux mésusages. Néanmoins ces listes sont autant de mémoires qui peuvent répondre à des recherches particulières si l'utilisateur a bien compris la finalité et les objectifs qu'elles visent.

### 2.3. Liste, archives ouvertes et portails

L'invitation pressante des présidents des universités françaises à entrer dans le classement mondial, dit classement de Shanghai, a conduit à généraliser le dépôt de la production scientifique dans des systèmes d'archives ouvertes. Ces derniers permettent de repérer plus facilement les diverses publications réalisées ou en cours. Certaines universités ont créé leurs propres archives mais la plus importante et quasi incontournable est celle du Centre pour la communication directe du Centre national de recherche scientifique (CNRS). HAL (Hyper articles en ligne) reçoit les travaux publiés ou non dans leur texte intégral. Les universités peuvent ainsi, si elles le souhaitent dresser des bilans, établir des listes. Cependant des projets moins vastes mais avec des contrôles plus stricts dans les formalités de dépôt voient le jour. Open archive- Toulouse -archives ouvertes (OATAO) est un regroupement d'établissements qui ont conçu une mémoire commune et qui est contrôlé par les documentalistes. Ces derniers accompagnent les chercheurs dans les étapes de dépôt et aident à résoudre les questions juridiques qui lui sont liées. Des versements automatiques sont prévus dans HAL.

Parallèlement des portails de revues proposent le texte intégral des articles. *Persée*, par exemple est centré sur les revues en sciences humaines et sociales

et émane du Ministère de l'enseignement supérieur. Il a été réalisé par l'Université Lumière (Lyon 2) avec la fédération de recherche Maison de l'Orient et de la Méditerranée et le Centre informatique national de l'Enseignement supérieur. Il a une fonction patrimoniale. Il reçoit et gère le texte intégral de numéros anciens, laissant à un autre portail comme *revues.org* le soin de gérer les numéros plus récents. Ce dernier développé par le Centre pour l'édition électronique ouverte (CLEO) plateforme de moyens pour la recherche en sciences humaines, associe le CNRS, l'École des hautes études en sciences sociales, l'Université de Provence et l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse.

Ces divers outils peuvent proposer des services complémentaires (calendriers de manifestations scientifiques, appels à articles ...) et donc apporter une valeur ajoutée au stockage et à l'accès aux textes. Les produits documentaires offerts, sous forme de listes, sortent la revue de son isolement sur les réseaux. Ils lui offrent un environnement qui s'appuie sur l'activité du chercheur, qui l'inscrit dans une famille disciplinaire, la pose dans un ensemble, un dispositif, qui n'est pas seulement le support de la mise en visibilité des connaissances produites par le chercheur mais qui est également un de ses outils de travail (SENIE-DEMEURISSE ; ROUX ; COUZINET, 2007).

A ce stade de notre réflexion il est possible de proposer une ébauche de typologie des listes. Elle prend en compte la dimension technique de leur réalisation.

### 3. La fabrication de la liste

#### 3.1. Forme et support de liste

Une liste, organisée dans l'ordre alphabétique de titres d'écrits, peut paraître simple. Cependant cette simplicité n'est qu'apparente car sa création peut résulter d'une sélection. Cette dernière peut avoir nécessité l'établissement d'un critère discriminant ou d'une combinaison de critères discriminants. Elle répond donc à un objectif fixé dans un contexte donné et qui va requérir des moyens humains et techniques pour sa mise en oeuvre. Certaines listes de revues de l'Agence de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES) qui retracent le périmètre d'une discipline sont dans ce cas<sup>4</sup>.

Ainsi l'organisation alphabétique d'un ensemble de titres cache un travail d'élaboration d'un outil de recueil de données précis et d'une analyse qui at-

tribue un poids à chaque critères et qui les resitue dans un tout qui doit faire sens par rapport à la fonction souhaitée et établie au départ. Autrement dit les critères ne valent que ramenés à un ensemble et à un projet.

Une liste classée est fondée sur une hiérarchie entre les objets cités. Ces derniers évoluant sans cesse, la stabilité est relative à l'objectif poursuivi et à son contexte. Hiérarchique elle hiérarchise à son tour.

La liste indexée, quant à elle, se fonde sur le contenu, elle a un intérêt pour une communauté identifiée et répond à des critères. Toutes les méthodes d'indexation ne se valent pas. Par exemple, la liste des articles indexés publiée dans une banque de données documentaires comporte une forte valeur ajoutée. Elle a donné lieu à un travail de sélection et d'analyse minutieux, qui s'inscrit dans la tradition du travail bibliographique, et s'adresse à un public très spécialisé (COUZINET, 2012). Cette réécriture a pour résultat ce que l'on désigne en documentation par document secondaire et que l'on peut qualifier de dispositif secondaire d'information. L'indexation dont il s'agit ici est donc une indexation sélective. De ce travail peut être tiré a posteriori une liste des revues indexées mais l'indexation peut être aussi entreprise à partir d'une liste établie préalablement.

D'autres listes, disponibles sur les réseaux, sont fondées sur le moissonnage indifférencié de notices dans des lieux qui ne font pas obligatoirement de sélection. Elles s'adressent à un public large auquel est laissée la responsabilité délicate d'opérer lui-même un tri sans nécessairement qu'il dispose des outils lui permettant de le réaliser.

Les listes les plus élaborées imposent la mise en œuvre de techniques documentaires. La réalisation d'une liste bibliographique suppose qu'une recherche s'effectue en prenant en compte l'objectif poursuivi. Ce dernier peut être thématique, porter sur une période déterminée, sur une aire géographique donnée, tendre à l'exhaustivité ou au contraire être sélectif. Des normes internationales ou nationales<sup>5</sup> précisent les règles d'écriture des notices de signalement. La description s'applique au support, qu'elle permet de mettre en valeur, ou au contenu. Des analyses conduisent à résumer, à commenter, à indexer et ainsi à mettre au jour l'intérêt des documents rassemblés. Le classement, établi dans le respect des modalités habituelles à ce type d'organisation, vise à donner une cohérence interne au répertoire, en lien avec l'objectif poursuivi (COUZINET, 2011). Des index l'accompagnent afin de

multiplier les clés d'accès et d'en faciliter l'usage par les lecteurs (MEYRIAT, 1993). Les parutions peuvent se faire sous des formes différentes : livres, appendices, périodiques ou « sur le modèle du *Cumulative Book Index* américain qui consiste à reprendre dans les publications hebdomadaires ou mensuelles des listes précédemment parues » (FRIEDEN, 1934).

Nous n'avons abordé jusqu'à présent que les listes d'objets documentaires écrits mais d'autres formes existent, elles peuvent être composées de pictogrammes, schémas, nuanciers mais aussi d'inventaires d'objets divers. Ainsi en est-il des listes préfectorales qui recensent en 1840, à la demande de Prosper Mérimée les monuments dignes d'être restaurés leur donnant ainsi un statut patrimonial (FRAYSSE, 2008). De même Sabine Roux dans sa thèse sur le document de voyage (2012) souligne l'intérêt des listes d'objets ramenés par les voyageurs et leur accompagnement d'échantillons de ces objets (animaux naturalisés, ustensiles de la vie quotidienne, plantes séchées, minéraux). La raison d'exister de ces listes se justifie par la fonction qu'elles occupent dans une société donnée. La dimension technique ne suffit donc pas à les définir.

### 3.2. La liste comme mémoire

La liste a une dimension mémorielle. Si elle dresse l'inventaire de la mémoire, « la conservation de plus en plus complète de l'écrit, l'instauration d'archives, leur classement, la réorganisation des bibliothèques, l'établissement de catalogues, de répertoires, d'inventaires représentant, à la fin de l'âge classique, plus qu'une sensibilité nouvelle au temps, à son passé, à l'épaisseur de l'histoire, une manière d'introduire dans le langage déjà déposé et dans les traces qu'il a laissées un ordre qui est de même type que celui qu'on établit entre les vivants » (FOUCAULT, 1966, p. 143-144) elle est aussi la mémoire. C'est ainsi que les informaticiens désignent le stock de données correspondantes aux traitements des objets conservés entre les murs de la bibliothèque, du centre documentaire, des archives et des musées.

Au delà de la désignation technique, ne peut-on considérer que bibliographie, catalogue ou autres listes moins élaborées sont des intermédiaires, qui en énonçant l'existence et la disponibilité de la mémoire lui donnent vie ? La mémoire, comme ensemble de souvenirs, ne peut exister que si elle est accompagnée de ce qui fait se souvenir, et ce qui fait se souvenir participe à la construction et au maintien de la mémoire. Le catalogue de la biblio-

thèque est le souvenir et le témoin de la production intellectuelle accumulée dans ses magasins. Ainsi en est-il aussi des rayonnages de la bibliothèque qui par la répartition organisée des livres qu'ils présentent à la vue du lecteur ne sont pas l'organisation de l'univers, ils sont le modèle de l'univers. C'est ce que pense le bibliothécaire responsable des livres rares à la Houghton Library à l'Université de Harvard : « *In the stacks of the Library (this or any other), I have the distinct impression that its millions of volumes may indeed contain the entirety of human experience : that they make not a model for but a model of the universe* » (BATTLES, 2003, p. 6).

Une autre dimension mémorielle de la liste se trouve dans la capacité qu'elle donne à mémoriser, à mettre en mémoire, suivant l'expression professionnelle, en permettant « l'enregistrement, le stockage, la conservation et la restitution de données » (INTD-ER, BOULOGNE, 2004). En donnant la possibilité de retrouver elle donne la possibilité de ne pas oublier. Comme aide mémoire elle est aussi la mémoire. On peut dire alors que la nationalisation des bibliothèques privées et des congrégations religieuses sous la Révolution française et la rédaction de l'inventaire de leur fonds ont fabriqué la mémoire des bibliothèques de la République. Avec elles s'est organisée la conservation d'autres listes : celle des doléances du peuple, de l'état civil qui enregistre dans l'ordre du temps les filiations, les naissances et les décès par exemple. Mais d'autres listes les avaient précédées, comme celles décrivant la propriété en Languedoc (surface, type de culture -pâturage, vigne-, bâtiment, lieu) dans les comtois, auxquels ont succédé les registres du cadastre où domine la représentation graphique, ou encore les mercuriales qui répertorient les quantités de produits agricoles vendus sur les marchés et les prix pratiqués. Autant de listes qui témoignent de l'activité économique, de la démographie, de la répartition de la propriété, de l'habitat et des cultures. L'existence de ces témoins dépend de leur mise en liste, de leur mise en inventaire dans un ordre précis. Cette mise en ordre est alors une représentation de la mémoire et d'un certain « devoir de mémoire » vis à vis des auteurs qui ont su enregistrer des données pour permettre, plus tard, de faire progresser les connaissances.

Fabriquer la liste est fabriquer le souvenir, fabriquer la mémoire, exprimer le témoignage. Cependant la liste se fait humble devant les objets qu'elle répertorie et on pourrait dire d'elle ce qui a été dit des cartographes, des documentalistes, des encyclopédistes et des vulgarisateurs qu'elles sont très

importantes parce qu'elles permettent le passage mais qu'il « est dans l'ordre des choses qu'on oublie ces patients passeurs des pensées, pour ne retenir que l'éclat des chefs d'œuvre et le succès des best-sellers » (JEANNERET, 2011 : 32). On ne peut alors s'empêcher de penser à d'autres dispositifs composés de listes gravées dans la pierre dont l'objectif est de sortir de l'oubli et que l'on retrouve dans les commémorations.

### 3.3. La liste comme commémoration

Paul Otlet était un pacifiste convaincu et un militant. Entre les deux guerres mondiales il a développé, avec Henri Lafontaine, la Classification décimale universelle qui porte une vision mondialiste de la documentation. La liste des sujets recensés, leur mode de représentation hiérarchique et leur index alphabétique, organisent la mémoire mondiale du savoir dans les bibliothèques dans l'objectif de maintenir la paix. À l'opposé, pour tenter de répondre à un autre devoir de mémoire, d'autres listes « tentent de rendre hommage aux protagonistes [des guerres], lutter contre l'oubli, transmettre des valeurs » (GELLEREAU, 2006b).

Les listes de noms de soldats disparus sont gravées sur les monuments aux morts comme « preuves de lutte contre l'oubli » (GELLEREAU, 2006a). La dimension mémorielle de la liste est à la fois de rappeler au souvenir, d'honorer publiquement les disparus et la marque du soutien de la collectivité aux familles pour accomplir leur travail de deuil. Il s'agit aussi d'interpeller par une mise en scène à travers la commémoration de la fin des guerres. Dépôt de gerbe, sonneries aux morts, discours des autorités locales devant la liste, complètent cette dernière qui revit, ces jours là. Intégrée au paysage urbain elle tombe dans l'oubli le reste du temps. Cependant, certaines communes font un effort particulier pour entretenir les monuments et leur redonner une place centrale dans la transmission de valeurs. Ainsi la commune de Sainte Foy de Peyrolières en Midi-Pyrénées a fait faire la restauration par une artiste locale de la liste et de la statue du soldat qui la précède. Elle s'est attachée à rendre les plis et les mouvements des vêtements, recomposant la couleur à partir d'une recherche sur l'uniforme de l'époque, à travailler l'expression du visage, à reprendre chaque lettre des noms exposés. Ce passage de la peinture ancienne, faite par un employé municipal, à celle d'une artiste qui a su rendre un visage vivant devant une liste de noms désormais lisibles augmente la charge émotionnelle. La contextualisation, la

mise en valeur de la liste, l'intérêt apporté par les décideurs de la restauration, prennent ici toute leur importance.

La place de la mise en scène, relevée dans les sites historiques des guerres mondiales par Dominique Trouche (2010), nous semble aussi pouvoir se retrouver dans une mise en scène de la liste. Il s'agit d'interpeller, de fixer dans la mémoire et ce faisant de participer à la construction de cette mémoire. Une autre mise en scène qui cristallise l'émotion des présents est la liste des photographies de disparus qui recouvrent les murs de musées et les listes de noms de victimes déclamés, amplifiés par un micro, devant une foule recueillie. Contextualisation et mises en scène se retrouvent aussi en bibliothèque où des séances de lecture et des expositions sont organisées, parfois retracées dans un catalogue spécifique ou dans le magazine municipal.

Enfin la dimension testimoniale est particulièrement visible dans le film dédié à Oskar Schindler, fils d'un industriel autrichien qui s'installe en Pologne à la suite de l'entrée de l'Allemagne dans ce pays en 1939. Il finira par sauver grâce à l'intervention de son comptable qui a su le sensibiliser à la situation dramatique des juifs, plus de mille personnes. Leurs noms étaient rassemblés sur des listes qui les destinaient au camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Ce film de Steven Spielberg (1994) est à la fois une commémoration de la déportation et du génocide juif et un hommage rendu à leur mémoire. Ici, la liste ne commémore pas les disparus mais, au contraire, par le millier de noms de personnes qui ont été sauvées, réhabilite l'espoir dans l'homme. En même temps elle est la réhabilitation d'un peuple, le peuple autrichien et d'une classe sociale, les riches industriels de l'armement qui ont laissé dans les mémoires le souvenir d'un engagement fort auprès de l'occupant nazi. La composition détournée dans ce contexte, n'est pas détournement du rôle attribué.

## Conclusion

La liste est donc plus complexe à élaborer et à manipuler qu'il n'y paraît. La dimension technique de la notion est la plus visible. Cependant les quelques exemples cités ici permettent de percevoir les enjeux et les détournements dont elle peut être l'objet. Son approche comme dispositif info-communicationnel permet de mettre au jour, outre sa dimension technique, ses dimensions mémorielles. Intermédiaire entre la mémoire qu'elle



représente et l'usager, elle est également la mémoire, avec tout ce que cette notion recouvre comme expression de techniques, de témoignages et d'enjeux dans un contexte donné

Inscrite dans la tradition bibliothéconomique la fabrique de la liste est alors un dispositif entre mémoire et commémoration, entre information et communication. Elle est donc un objet médiateur au cœur des sciences de l'information et de la communication.

---


## Notes

- 1 Rey Alain, 1995. Dictionnaire historique de la langue française . Paris : le Robert.
- 2 Il s'agit de Caroline Courbières, Patrick Fraysse et Josiane Senié-Demeurisse pour l'équipe MICS du LERASS et de Cécile Gardiès et Isabelle Fabre, Unité mixte de recherche Education, formation, travail, savoir.
- 3 Consulté le 27 septembre 2012
- 4 Comme élément du dispositif d'évaluation des unités de recherche l'élaboration des listes de revues suppose la consultation de banques de données, la collecte de numéros, l'exploitation d'une grille de critères renseignés par le directeur de la publication, une discussion dans une commission à laquelle participent d'autres instances institutionnelles (Conseil national des universités, Conseil national de la recherche scientifique...), l'établissement de la liste finale et sa publication, l'information des directeurs de revues, la révision annuelle pour tenir compte des modifications éventuelles .
- 5 Pour la France il s'agit de la norme NF 440-05. Références bibliographiques : contenu, forme et structure, décembre 1987, calqué sur la norme internationale ISO 690.

## Bibliographie

- BATTLES, Matthew. **Library** : an unquiet history. Reading (G-B) : Vintage, 2003, 243 p.
- COUZINET, Viviane. Knowledge Organization in Information and Communication Sciences : a French exception ? **Knowledge Organization**, v.l. 39, n.4, p. 259-267, 2012.
- COUZINET, Viviane. Des pratiques érudites à la recherche : bibliographie, bibliologie, p. 167-186. In : GARDIÉS, C. (Dir.). **Approche de l'information-documentation** : concepts fondateurs. Toulouse : Cépadués éditions, 2011.
- COUZINET, Viviane. Dispositifs info-communicationnels : contributions à une définition. In: COUZINET, V. (Dir). **Dispositifs info-communicationnels : questions de médiation documentaire**. Paris : Hermès, Lavoisier, Introduction, 2009, p. 6-17
- ECO, Umberto. **Vertige de la liste**. Paris : Flammarion, 2009, 408 p.
- FOUCAULT, Michel. **Les mots et les choses** : une archéologie des sciences humaines. Paris: Gallimard, 1996, 400 p. (*Tel* 166)
- FRAYSSE, Patrick. Effets du système d'information sur l'évolution de la notion de patrimoine. In: COLLOQUE INTERNATIONAL L'INFORMATION DANS LES ORGANISATIONS : DYNAMIQUE ET COMPLEXITÉ. 2006, Tours, Université de Tours. **Anais...** Tours: Presses Universitaires François Rabelais, 2008, p. 303-314.
- FRIEDEN, Pierre. Bibliographie. Etymologie et histoire du mot. **Revue de Synthèse**, p. 45-52 et p. 116-119, 1934.
- GOODY, Jack. **La raison graphique** : la domestication de la pensée sauvage. J. Bazin et A. Bensean trad. Paris : Édition de Minuit, 1979, 272 p.
- GELLEREAU, Michèle. Témoigner, mises en scène, mises en textes. **Communication et langages**, n. 149, p.45-48, 2006a.
- GELLEREAU, Michèle. Mémoire du travail, mémoire des conflits : comment les témoignages se mettent en scène dans les visites patrimoniales. **Communication et Langages**, n.149, p. 63-75, 2006b.
- INTD-ER ; BOULOGNE, (Coord.). **Vocabulaire de la documentation**. Paris: ADBS, 2004, 334 p.
- JEANNERET, Yves, 2008. Penser la trivialité. Paris: Hermès, Lavoisier. Vol. 1: la vie triviale des êtres culturels, 267 p.
- JEANNERET, Yves. **Where is Monna Lisa ? et autres lieux de la culture**. Paris : Le Cavalier Bleu, 2011, 175 p. (Lieux de...)
- PINHEIRO, Marta Kerr Macedo; THIESEN, Icleia, COUZINET, Viviane. Choc informationnel et culture de l'information : quelle formation à l'informa-

- tion ? **Sciences de la société**, n. 75, p. 141-158, 2008.
- MALCLES, Louise-Noelle. **Manuel de bibliographie**. 4<sup>e</sup> ed. rev et aug. par Andrée Lhéritier. Paris : Presses Universitaires de France, 1984, 448 p.
- MEYRIAT, Jean. La bibliographie. In : ESTIVALS, R (Dir.) ; MEYRIAT ; RICHAUDEAU (Collab.). **Les sciences de l'écrit** : encyclopédie internationale de bibliologie In Les sciences de l'écrit : encyclopédie internationale de bibliologie. Paris : Retz. Techniques, 1993, p. 548-553.
- PRÉVOTEAU, Marie-Hélène ; UTARD, Jean-Claude. **Manuel de bibliographie générale**. Paris : Editions du Cercle de la Librairie, 1995, 311 p.
- PROVANSAL, Antoine. Bibliographie. In : CACALY, S. (Dir.). **Dictionnaire encyclopédique de l'information et de la documentation**. Paris : Nathan, 1997, p. 67-71.
- RICHTER, Noë. **Bibliographes et bibliothécaires, 1789-1839, pages choisies et commentées**. Bernay : Société d'Histoire de la Lecture, 2007, 54 p.
- ROUX, Sabine. **Le document de voyage** : traces et cheminements hybrides comme médiateurs de savoirs. 2012, 278p. Thèse (Doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication )-Université de Toulouse, 2012.
- SENIE-DEMEURISSE, Josiane ; ROX, Sabine ; COUZINET, Viviane. Revues scientifiques électroniques : contribution à une analyse de leurs mutations typologiques. **EUTIC**, Athènes : Gutenberg, v. 1, p. 343-352, 2007.
- SUCH, Marie-France ; PEROL, Dominique. **Initiation à la bibliographie scientifique**. Paris : Promodis, Editions du Cercle de la Librairie, 1987, 303 p.
- TROUCHE Dominique. **Les mises en scène de l'histoire : approche communicationnelle des sites historiques des guerres mondiales**. Paris : L'armattan, 2010, 210 p. (Nouvelles études anthropologiques)



# Novas tecnologias nos sistemas de organização do conhecimento: possibilidades de ‘escutar’ outros discursos?’

## Nouvelles technologies et systèmes d’information: possibilités ‘d’écouter’ d’autres discours?’

## New technology in knowledge organization systems: possibilities of ‘listening’ other speeches

*Marilda Lopes Ginez de Lara*

Professora livre-docente do Depto. de Biblioteconomia e Documentação e do PPGCI da ECA, Universidade de São Paulo/USP, Brasil

### Resumo

As iniciativas da Web semântica, com a abertura de dados e o uso de padrões que permitem a ligação entre estruturas de conteúdo, estendem-se aos sistemas de organização do conhecimento (tesauros, vocabulários controlados, entre outros). Distingue-se inicialmente a Web Sintática, ou Web do hipertexto, da Web semântica e apresenta-se brevemente a iniciativa do Linked Open Data (LOD), ou Dados Abertos Interligados, que cria condições para o seu desenvolvimento. Nesse contexto, introduz-se a nova norma documentária da ISO sobre interoperabilidade entre tesauros e demais vocabulários, publicada entre 2011 e 2012, e a recomendação Simple Knowledge Organization System (SKOS), desenvolvida pela W3Consortium. Em seguida, analisam-se os problemas conceituais anteriores à codificação dos sistemas de organização do conhecimento, considerando a importância de não utilizar mecanicamente a codificação exigida para seu funcionamento e compartilhamento na Web semântica. Conclui-se pela importância do uso crítico das recomendações e reflete-se sobre as possibilidades abertas pelo mapeamento, previsto na norma, para reunir elementos que permitam, também, cruzar diferentes vocabulários e transgredir as fronteiras das classificações, de modo a propor formas alternativas de representação para responder à diversidade de pontos de vista e de necessidades de seus públicos.

Palavras-chave: Web semântica; Linked Open Data; Dados Abertos Interligados; Simple Knowledge Organization System; SKOS; Reutilização de vocabulários; Interoperabilidade; Mapeamento de vocabulários

## Résumé

Les initiatives du Web sémantique d'après l'ouverture des données et l'usage de patrons en permettant la liaison entre des structures de contenus, s'étendent aux systèmes d'organisation de la connaissance (thesaurus, vocabulaires contrôlés, entre autres). D'abord on distingue le Web syntactique, ou le Web hypertexte, du Web sémantique et on présente l'initiative du Linked Open Data (LOD), ou des Données Ouvertes Interliées, qui lui permet de se développer. Dans ce contexte, on utilise la nouvelle norme ISO sur l'interopérabilité entre thésaurus et d'autres vocabulaires, publiée entre 2011 et 2012, et la recommandation Simple Knowledge Organization System (SKOS), développée par W3Consortium. Ensuite, on analyse les problèmes conceptuels antérieurs à la codification des systèmes d'organisation de la connaissance, en considérant l'importance de ne pas utiliser d'une façon mécanique la codification exigée par son fonctionnement et partage dans le Web sémantique. On conclut que c'est important l'usage critique des recommandations parce qu'elles se sont reflétées sur les possibilités ouvertes par ce dispositif qui permet de réunir des éléments pour croiser de vocabulaires différents et transgresser les frontières des classifications, pour proposer des formes alternatives de représentation pour répondre à la diversité des points de vues et des demandes du public.

**Mots-clés:** web sémantique ; données ouvertes interliées ; SKOS ; interopérabilité ; recherche de vocabulaire ;

## Abstract

The Semantic Web initiative, opening data and patterns of its use that allow the connection between structures of content also concerns to knowledge organization systems (thesauri, controlled vocabularies, etc.). First we distinguish between Syntactic Web, or Web of hypertext, from Semantic Web, and presents briefly the initiative of Linked Open Data (LOD) or Linked Open Data, which establishes conditions for their development. In this context, we introduce the new standard ISO documentary about interoperability between thesauri and other vocabularies, published between 2011 and 2012, and the recommendation Simple Knowledge Organization System (SKOS), developed by W3Consortium. Then we analyze the conceptual problems, prior to the codification of knowledge organization systems, considering the importance of not using mechanically coding requirements for operation and sharing on the Semantic Web. It concludes the importance of the critical use of recommendations and reflects on the possibilities, opened by the mapping provided in the standard, to gather evidence which also allows crossing different vocabularies, and transgressing the boundaries of

classification in order to propose alternative ways of representation to respond to different points of views and needs of their audiences.

**Keywords:** semantic web; linked open data; simple knowledge organization system; SKOS; reuse vocabularies; interoperability; mapping vocabularies

## 1. Introdução

No interior do tema ‘Redes, documentos e memórias’, em que a organização da Jornada Mussi destaca, entre outras, as ações para a valorização dos patrimônios documentais e as para favorecer a participação social, procurarei explorar a questão das linguagens documentárias, ou sistemas de organização do conhecimento, no âmbito da *Websemântica*, considerando as possibilidades que ela abre para a divulgação e reutilização do conhecimento construído. Procurarei, também, introduzir uma discussão sobre o reutilização desses vocabulários a partir de uma visão instrumental contrapondo-a à abordagem que procura incorporar, nesse ambiente, modos não tão convencionais de organização de vocabulários.

Na época em que vivemos, grande parte dos sistemas de informação já estão na internet permitindo que a busca dos documentos seja orientada por sistemas de classificação, tesouros ou outros vocabulários. No entanto, regra geral, cada sistema funciona a partir de uma semântica própria, exigindo que realizemos, sobre determinado tema, diferentes buscas em cada sistema de informação.

Guardadas as devidas proporções, isso pode ser comparado à maior parte de nossas buscas na internet cujos resultados trazem inúmeros sítios que são interligados entre si por links morfológicos. Tais resultados podem ser mais precisos dependendo das combinações sintáticas utilizadas na equação de busca. No entanto, como no caso anterior, eles provêm de instituições distintas e só se conectam a partir de palavras. Por esse motivo, as respostas às buscas variam de um usuário a outro dependendo de sua habilidade e conhecimento das ferramentas e da filtragem das informações. A partir dos recursos de *linkse hiperlinkse* da linguagem html, a navegação tradicional é realizada site por site e a recuperação é feita a partir de coincidências no nível morfológico, mas não no nível semântico. Individualmente, cada usuário aceita ou rejeita um resultado porque realiza as escolhas a partir de critérios de significação (semânticos), mas

eles provêm de seu conhecimento particular, não de recursos oferecidos pelos programas.

A recuperação semântica vem sendo buscada desde Paul Otlet e Vanevar Bush, mas, no contexto atual, Tim Berners-Lee é o responsável por grandes mudanças. Em 1989, Berners-Lee promoveu e defendeu a ideia de uma estrutura poderosa de conhecimento para ligar dados, documentos e informações. O autor chamou primeiramente essa estrutura de Web (1989), depois de Web semântica (1998) e, em seguida, de *linked data*, ou dados interligados (2006). Como ele previu em *Weaving the Web*(1999), a linguagem html permitiu a rede hipertextual de documentos, enquanto que o RDF – *Resource Description Framework*, e as tecnologias semânticas, permitirão uma Web de dados interligados (MÉNDEZ; GREENBERG, 2012). Sob essa terminologia estranha para muitos de nós, abre-se uma gama de possibilidades. “Longe de se constituir somente numa proposta meramente tecnológica, a proposta da Web semântica é bastante ampla e ambiciosa” (MARCONDES, 2012, p.176). Retomaremos essas expressões e conceitos ao longo da apresentação.

A diferença entre a Web ‘sintática’ ou Web do hipertexto e a Web semântica é que a primeira tem suas buscas baseada na coincidência de caracteres (BERNERS-LEE, 2006) e, por essa razão, liga páginas ou documentos em html (publica hipertextos, mas as unidades continuam isoladas do ponto de vista semântico); já a Web semântica liga dados estruturados (PESET; FERRER-SAPENA; SUBIRATS-COLL, 2011, p.166), ligando ideias.

Este artigo pretende apresentar e discutir algumas das iniciativas relacionadas ao tema da Web semântica, dados interligados e interoperabilidade focalizando e problematizando a discussão particularmente em relação aos vocabulários semânticos.

## **2. A Web semântica e a iniciativa do Linked Open Data**

A Web semântica constitui uma extensão da Web que dispomos atualmente. Diferentemente de uma Web sintática baseada em padrões de forma, a Web semântica ancora-se em uma estrutura de conteúdo. Utiliza um padrão que modela semanticamente os dados para permitir sua iden-

tificação e para relacioná-los uns aos outros segundo propriedades e classes de propriedades, permitindo a construção de declarações.

Para garantir tal vinculação, o projeto da Web semântica trabalha a partir de dados abertos estruturados. A abertura torna-os disponíveis e a estruturação leva à possibilidade de seu relacionamento. Na mesma linha do projeto do *Open Access*, ou Acesso Aberto, aplicado à promoção da ampla divulgação da documentação científica, a iniciativa do *Open Data* (OD), e mais especificamente, do *Linked Open Data* (LOD), Dados Abertos Interligados, busca a abertura dos dados visando a “preparação de exposição de conteúdos usáveis e reutilizáveis para a *Web* semântica” (PESET; FERRER-SAPENA; SUBIRATS-COLL, 2011, p.166)<sup>2</sup>.

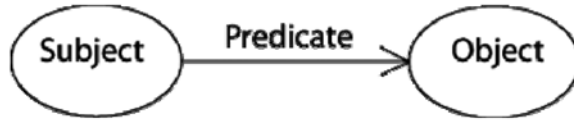
A iniciativa deriva das propostas de Berners-Lee (2006) e se relaciona às recomendações e padrões da *W3Consortium*, uma comunidade internacional que desenvolve padrões abertos para assegurar o crescimento a longo prazo da *web*. Entre os princípios da W3C estão os de compartilhar conhecimento, tornando-os disponíveis a todos, “qualquer que seja o seu hardware, software, infra-estrutura de rede, idioma, cultura, localização geográfica ou capacidade física ou mental”<sup>3</sup> (W3C).

Os dados devem estar disponíveis com licença aberta; não ter formato proprietário, ou seja, protegidos por uma patente ou *copyright*, e devem necessariamente estar estruturados (por exemplo, uma planilha Excell, ao invés de uma imagem escaneada de uma tabela). Sua base é o padrão RDF definido pela W3C, uma linguagem de metadatos dotada de uma semântica que normaliza as descrições e permite que os agentes de software identifiquem conceitos.

RDF é uma linguagem própria para a representação na Internet. Com RDF, têm-se fontes de dados, ou metadados, ou seja, dados que remetem a dados. A estrutura de uma expressão em RDF é baseada em triplas, cada uma delas constituída por uma expressão que relaciona um sujeito, um objeto e um predicado ou propriedade, identificados individualmente por URIs – *Uniform Resource Identifier*<sup>4</sup> (W3C).



Figura 1 : Gráfico de uma tripla



Fonte: <http://www.w3.org/TR/rdf-concepts/>

Por meio dessas triplas, é possível representar uma declaração relacionando cada um dos nós. O sujeito pode ser uma pessoa, um ente ao qual nos referimos; o predicado, a propriedade que se deseja atribuir ao sujeito, e o objeto, o valor da propriedade ou de outro recurso com o qual se estabelece a relação (PESET; FERRER-SAPENA; SUBIRATS-COLL, 2011, p.166). Posso representar numa tripla uma declaração do tipo: ‘A 2ª. Jornada Científica da Rede Mussi é formada por pesquisadores franceses e brasileiros’. “O significado é expresso em RDF” (BERNERS-LEE; HENDLER; LASSILA, 2001) e a partir desse padrão é possível promover a interoperabilidade.

Em bibliotecas digitais, a interoperabilidade refere-se à possibilidade de realizar buscas em sistemas informacionais heterogêneos (MARCONDES; SAYÃO, 2001, p.27), mas a dificuldade de operacionalizá-la esbarra, entre outros, nos padrões e formatos utilizados por cada sistema. “Ao acessar esses catálogos na Web, o usuário fica como que prisioneiro desses contextos sistêmicos e institucionais específicos, praticamente sem possibilidades de navegar de fora para dentro ou de dentro para fora destes” (MARCONDES, 2012, p.182). O problema é que na base da interoperabilidade está a exigência de padrões de compartilhamento nos níveis sintático (formatos, protocolos), sintático-semântico (metadados) e organizacional (regras de acesso, manutenção de coleções etc.), o que justifica o uso de RDF.

Para avaliar a importância da interoperabilidade é interessante lembrar que, embora o termo tenha sido colocado em pauta pela tecnologia, propósito semelhante, sob outro vocabulário, já existia desde o início da Documentação, tanto com Paul Otlet e a Classificação Decimal Universal, como com a Classificação Decimal de Dewey a partir da recomendação de atribuição de uma notação única ou equivalente aos documentos para representar seus assuntos em quaisquer unidades de informação. Também é possível rela-

cionar o princípio da interoperabilidade a experiências ainda mais antigas, como aos esforços de monges franciscanos que, no século XIII, percorriam diferentes mosteiros com um catálogo, buscando assegurar que todos eles ficassem informados sobre o acervo disponível em cada um dos mosteiros (MOREIRA; LARA, 2012).

### **3. Normas e recomendações para promover a interoperabilidade entre tesouros e demais vocabulários**

No vasto universo de questões sobre a Web semântica, colocaremos em destaque, para os nossos objetivos, aquelas relacionadas à interoperabilidade nos sistemas de organização do conhecimento, como os tesouros e vocabulários controlados.

A norma ISO 25964-1/2:2011/2012, *Thesauri and interoperability with other vocabularies*, recentemente publicada, prioriza conceitos ao invés de palavras, o que se liga à necessidade de formalização para promover a interoperabilidade. A versão dessa norma sucede, entre outras, a BS 8723-5:2008, *Structured vocabularies for information retrieval: guide: interoperability between vocabularies and other components of information storage and retrieval systems* e a ANSI/NISO Z39.19:2005, *Guidelines for the construction, format and management of monolingual controlled vocabularies*, além das normas anteriores relacionadas.

A ênfase conferida aos conceitos, em que pesem as discussões da área de Terminologia contemporânea sobre o fato de que as diferenças entre conceitos e palavras dependem muito dos tipos de discursos envolvidos (o discurso das ciências sociais não tem a mesma forma do das ciências ditas exatas), pode ser interpretada como tendo como objetivo evitar equivalências entre formas, assegurando que elas considerem, antes, a carga semântica expressa pelos termos. A motivação subjacente é a necessidade de formalização, de modo a prover condições para a interoperabilidade, ou seja, para que as máquinas ‘compreendam’ uma expressão que relaciona um significante a um significado.

A norma inclui, também, recomendações importantes para a realização de mapeamento de tesouros e outros vocabulários semelhantes, condição essencial para sua comparação e reaproveitamento tendo em vista a economia, a otimização de esforços e o compartilhamento. Parte-se do princípio de

que a criação de vocabulários deve, ou pode, fazer uso dos conhecimentos já existentes. Ao perseguir a interoperabilidade e o reuso, a norma procura prover condições para a interligação entre dados semânticos, tal como sugeriu Berners-Lee para a Web semântica.

Paralelamente à ISO e às entidades similares, a *W3Consortium* publicou, em 2009, a partir de pesquisas desenvolvidas desde 2002, uma recomendação específica para os vocabulários no contexto da Web semântica e dos Dados Abertos Interligados. A recomendação do formato SKOS - *Simple Knowledge Organization System* <sup>5</sup> visa a descrição, o compartilhamento e a ligação (*linking*) entre sistemas de organização do conhecimento na web. É um modelo de dados específico para codificar vocabulários controlados e linguagens de indexação a partir do reconhecimento de que “muitos sistemas de organização do conhecimento, como tesouros, taxonomias, sistemas de classificação e listas de cabeçalhos de assunto compartilham estrutura similar e são usados em aplicações semelhantes [...] SKOS captura muitas dessas similaridades e as torna explícitas para permitir que dados e tecnologias sejam compartilhados em diversas aplicações” (MILES; BECHHOFER, 2009). O modelo, de baixo custo, permite migrar os sistemas de organização do conhecimento existentes para os ambientes de web semântica, como também desenvolver novos sistemas a partir de seu compartilhamento.

O acrônimo SKOS - *Simple Knowledge Organization System*, foi criado a partir de outro – KOS - *Knowledge Organization Systems* – KOS, termo utilizado para englobar os diferentes tipos de esquemas de organização do conhecimento (Hodge, 2000, citado por HJORLAND, 2008; SOERGEL, 2001). O formato SKOS também usa RDF para prover um padrão para representar sistemas de organização do conhecimento, de forma a permitir sua leitura por máquina.

Seguindo o padrão do *Linked Open Data*, cada conceito é representado por URIs - *Uniform Resource Identifier* e, seguindo o relacionamento entre triplas, vinculado a outros por meio de hierarquias e associações. Seu apoio são conceitos, não palavras, tal como a norma atual, procurando facilitar o compartilhamento e a interoperabilidade semântica, ou seja, a capacidade de intercambiar dados com outros sistemas. Além de possibilitar a reutilização dos vocabulários já criados, o formato SKOS pode ser usado sozinho ou em combinação com linguagens formais de representa-

ção como a linguagem *Ontology Web* (OWL).

Entre a norma ISO 25964-1/2:2011/2012 e SKOS e existem diferenças de propósito. A norma diz respeito às recomendações sobre a estruturação e mapeamento dos tesouros e outros vocabulários; já o formato SKOS é citado pela norma, assim como outros formatos similares, mas eles apenas fornecem uma linguagem de formalização para a publicação dos vocabulários na web. Para deixar clara a distinção, Codina e Pedraza-Jiménez (2011, p.562) afirmam que

*[...] um tesouro representado em SKOS continua sendo um tesouro, mas o fato de dispor de uma linguagem de alto nível formal e exigência lógica como RDF pode ajudar não somente a desenvolver melhores linguagens documentárias, como facilitar a interconexão entre as linguagens desenvolvidas e especificadas mediante SKOS.*

O uso da norma e do formato SKOS tornam possível a reutilização dos vocabulários.

#### **4. Problemas conceituais na formalização dos vocabulários**

A transformação de um tesouro ou outro vocabulário já existente para o formato SKOS é uma operação que não pode ser levada a efeito priorizando apenas o aspecto instrumental de formalização. Ao contrário, o procedimento requer visão crítica, uma vez que é nesse momento que ficam mais claros os problemas originais de estruturação.

Muitos tesouros e vocabulários controlados não aplicam convenientemente os princípios de organização lógico-semântica. Essas deficiências são frequentemente contornadas a partir da mediação de pessoas, diferentemente do que ocorre com as máquinas, já que por meio de nossa capacidade de generalização, simplificação e inferência, não temos dificuldade em reconhecer, ou aceitar, nas hierarquias representadas por TG/TE – Termo Genérico/Termo Específico, distintos tipos de relação: relação gênero/espécie, relação todo/parte, relação de exemplo. De fato, grande parte dos tesouros usa a hierarquia para representar, quer relações entre conceitos que se referem a tipos de objetos, de entidades, de fenômenos

(museu/museu histórico, museu de artes, museu de ciências), como para falar de partes de um objeto (automóvel/roda, bancos, volante) ou, ainda, de casos concretos ou instâncias em que o conceito pode ser aplicado (universidade/USP, UFRJ, UnB). Do mesmo modo, as relações associativas, representadas nos tesouros por TR – Termo Relacionado, são aceitas sem questionamento, muito embora representem relações entre conceitos sustentadas por princípios diferentes: por exemplo, relações entre processo e consequência (inflamação/febre), entre processo e produto (tecelagem/tecido), entre atividade e lugar (mineração/garimpo) etc., todas elas representadas pelo mesmo indicador TR.

As máquinas, no entanto, não realizam inferências a não ser que sejam programadas para isso. Cada conceito tem de ser identificado por seus atributos, condição para que seja localizado e para que sejam definidas suas relações com outros conceitos. Embora alguns tesouros realizem esse detalhamento, isso não é comum, mas torna-se imprescindível para que as máquinas realizem a identificação e façam as inferências decorrentes.

Esses problemas são menores e mais fáceis de resolver do que os relacionados à organização deficiente. Não é raro verificar que muitos vocabulários controlados e tesouros são mal estruturados porque, ou organizam aleatoriamente os conceitos sem explicitar seus pontos de partida ou definições, ou fazem equivalências entre termos a partir da coincidência formal das palavras ou, ainda, amalgamam, nas hierarquias, conceitos que não se vinculam lógica ou semanticamente.

Com o que foi dito queremos salientar que, embora a formalização dos vocabulários possa ser realizada segundo o formato SKOS, se a operação for realizada acriticamente, ela poderá carregar os problemas das deficiências conceituais originais. A simples transformação mecânica de KOS em SKOS não é suficiente para resolver os problemas de interoperabilidade, uma vez que as questões conceituais de uma linguagem documentária têm de ser resolvidos “em outro lugar” (SÁNCHEZ-JIMÉNEZ; GIL-URDICIAN, 2007, p.552), ou seja, na esfera dos princípios de sua construção. O que está em jogo é o fato de que trabalhamos com conceitos representados por palavras, e não com simples etiquetas formais. Outros problemas a serem enfrentados são os diferentes graus de especificidade ou granularidade das linguagens documentárias a serem comparadas no mapeamento.

## 5. Considerações finais

*Linked Open Data*, normas documentárias para a construção de sistemas de organização do conhecimento, formato SKOS para sua publicação na internet corroboram a promoção da *Web* semântica e de todos os seus benefícios: divulgação, compartilhamento de dados, reutilização de conhecimento construído, recuperação mais eficiente.

Necessário reafirmar, no entanto, que o uso dessas recomendações e tecnologias de forma acrítica pode induzir a reprodução de padrões ideológicos questionáveis subjacentes a muitos sistemas de organização do conhecimento. Nenhum sistema de organização é neutro e nenhum deles responde universalmente a todas as questões e necessidades. Um exemplo bastante conhecido que pode ilustrar a situação, é o caso da Classificação Decimal de Dewey que reserva a maior parte das notações da classe 800 às literaturas americana, inglesa, alemã, francesa, italiana, espanhola e portuguesa, latina e grega, e sugere acomodar em 890 todas as literaturas em outros idiomas (por exemplo, das línguas não oficiais, como ocorre com a literatura africana, entre outras). Inúmeros outros exemplos poderiam ser dados sobre esse mesmo sistema de classificação.

Em resenha crítica ao livro de Bowker e Star (1999), *Sorting things out: classification and its consequences*, Hope Olson (2002) mostra, concordando com Foucault, que há várias maneiras de ‘ordenar’. Reportando-se às origens da classificação, ela salienta que o que há de mais significativo no silogismo aristotélico, que está na base da maioria dos sistemas de organização do conhecimento, é que seu objetivo teleológico é aparentemente universal. As pesquisas em *Library Information* tornaram convencionais, a partir dessa aparência, os princípios da mútua exclusividade, teleologia e hierarquia. Porém, ao definir um universo, define-se simultaneamente seus limites. Tanto a CID – Classificação Internacional de Doenças, objeto de análise dos autores do livro resenhado, como a Classificação Decimal Universal deveriam, sob esse princípio, incluir, respectivamente, todas as possíveis causas de morte e quaisquer assuntos possíveis de serem publicados. Mas obviamente essas classificações não são abrangentes nesse sentido. “A classificação é um sistema e sistemas têm limites que excluem, pois eles são como territórios finitos” (OLSON, 2002, p.382), o que explica, entre outros, o caso do lento reconhecimento da AIDS como uma doença e causa potencial de morte na CID.

Analisando os problemas impostos por esses limites, Hope comenta a proposta de Bowker e Star sobre os *'boundaries objects'*, ou objetos fronteiriços, que podem ser descritos por meio de uma imagem de fios de tecelagem que cruzam fronteiras interligando diferentes cordões de cultura. A imagem, afirma Hope, também vale para os sistemas de classificação. Mas Hope vai além da proposta dos autores quando afirma que, potencialmente, podemos transgredir as fronteiras das classificações, principalmente se compreendermos 'autoridade' (autoridade do sistema de classificação) a partir da etimologia latina da palavra (*augere*, aumentar), sem ficarmos restritos ao seu significado de controle. "Se pensamos na classificação como algo que potencialmente aumenta o significado, podemos ultrapassar as limitações da mútua exclusividade lançando mão de sobreposições nos pontos de fronteiras" (OLSON, 2002, p. 389), ou seja, tomando a classificação como parte de nosso ambiente construído e considerando os contextos de uso.

*Podemos navegar para fora da estrada evolutiva teleológica (onde quer que isso nos leve) vagando pelas estradas laterais para a descoberta acidental. Podemos evitar as limitações da hierarquia iluminando ligações outras que não aquelas de categorias menores dentro de categorias maiores (OLSON, 2002, p.389).*

Hope recupera, dos autores, três conselhos: reconhecer o equilíbrio no ato de classificação, tornar as vozes recuperáveis e ser sensível às exclusões.

Ao recorrer a Hope, nossa intenção era a de encontrar exemplos para confirmar a existência de problemas ideológicos em quaisquer sistemas de organização do conhecimento, uma vez que a autora tem uma produção significativa sobre preconceitos e omissões nesses sistemas. A pesquisa, no entanto, trouxe mais: no final da revisão, quando Hope afirma que podemos ir além e sugerir outras respostas a partir da sobreposição de sistemas e da identificação de objetos fronteiriços que servem melhor a diferentes comunidades de prática, refere-se brevemente à ideia, que vem sendo lentamente trabalhada na área, sobre as linguagens de comutação e os metathesauri. Segundo sua opinião, a partir de vários tipos de vocabulários pode-se conectar múltiplos significantes considerando significados comuns, sem privilegiar um vocabulário central ou um vocabulário em detrimento de outros, procurando estabelecer relacionamentos quase-hierárquicos.

Voltando ao tema central de nossa apresentação, podemos dizer que a proposta dos vocabulários semânticos interligados, usando *linked open data* e SKOS ou formatos similares, permite concretizar e potencializar a ideia ressaltada por Hope. Trata-se de explorar os recursos existentes de maneira crítica para a sua reutilização, não só buscando por conceitos adequados às necessidades de diferentes comunidades de usuário, como também centrando esforços para formalizar sistemas de organização do conhecimento que não são suportados por grandes instituições. Dentre eles, certamente encontraremos sistemas de organização do conhecimento que expressam culturas locais, pontos de vista originais, que respondem a necessidades particulares, e que são tradicionalmente excluídos sendo considerados marginais. Nos mapeamentos comparativos de vocabulários, a partir de uma perspectiva crítica, é possível identificar os fundamentos subjacentes a cada sistema, analisar as consequências de seu emprego, as alternativas relacionadas a objetos fronteiriços e, enfim, propor uma reutilização que seja sensível à diversidade cultural e aos diferentes públicos de informação.

---

## Notas

1 Resultados parciais de pesquisa desenvolvida em estágio sênior na Universidad Carlos III de Madrid com apoio do CNPq.

2 Para saber sobre os vocabulários abertos disponíveis, pode-se consultar o catálogo do projeto Linked Open Vocabularies (LOV): <http://labs.mondeca.com/dataset/lov/>

Para compreender a iniciativa, consultar Méndez; Greenberg, 2012.

3 <http://www.w3.org/Consortium/mission.html>

4 <http://www.w3.org/RDF/>

5 <http://www.w3.org/2004/02/skos/>



## Referências

- ANSI/NISO. ANSI/NISO Z39.19:2005. **Guidelines for the construction, format and management of monolingual controlled vocabularies**. Bethesda: NISO, 2005. Disponível em: [http://www.niso.org/kst/reports/standards?step=2&gid=&project\\_key=7cc9b583cb5a62e8c15d3099e0bb46bbae9cf38a](http://www.niso.org/kst/reports/standards?step=2&gid=&project_key=7cc9b583cb5a62e8c15d3099e0bb46bbae9cf38a)
- BERNERS-LEE, T. Linked data. In: \_\_\_\_\_. **Design Issues**, 2006-07-27. Disponível em: <http://www.w3.org/DesignIssues/LinkedData.html>.
- BERNERS-LEE, T. **Weaving the Web**. London: Orion Books, 1999.
- BERNERS-LEE, T.; HENDLER, J.; LASSILA, O. The semantic web. **Scientific American**, May, 2001. Disponível em: [www3.unisa.it/uploads/3845/semantic\\_web-berners\\_lee.pdf](http://www3.unisa.it/uploads/3845/semantic_web-berners_lee.pdf). Acesso em: 11 agosto 2012.
- BOWKER, G.C.; STAR, S.L. **Sorting things out: classification and its consequence**. Cambridge, MA: MIT Press, 1999. Disponível em: [http://www.bsos.umd.edu/socyp/alan/handouts/Sorting\\_Things\\_Out.pdf](http://www.bsos.umd.edu/socyp/alan/handouts/Sorting_Things_Out.pdf).
- BS. *BS 8723-4:2007*: structured vocabularies for information retrieval: guide: interoperability between vocabularies. London: British Standards Institution, 2007.
- BS. *BS 8723-5:2008*: structured vocabularies for information retrieval: guide: interoperation between vocabularies and other components of information storage and retrieval systems. London: British Standards Institution, 2008.
- CODINA, L.; PEDRAZA-JIMÉNEZ, R. Tesauros y ontologías en sistemas de información documental. **El Profesional de la Información**, Madrid, v.20, n.5, p. 555-563, sept.-oct. 2011. Disponível em : <http://www.elprofesional-delainformacion.com/contenidos/2011/septiembre/10.pdf>.
- HJORLAND, B. Knowledge Organization Systems (KOS). In: \_\_\_\_\_. **Lifeboat of knowledge organization**, 2008. Disponível em: [http://www.iva.dk/bh/lifeboat\\_ko/CONCEPTS/knowledge\\_organization\\_systems.htm](http://www.iva.dk/bh/lifeboat_ko/CONCEPTS/knowledge_organization_systems.htm). Acesso em 06/jul./2012.
- ISO. *ISO 25964-1:2011*. Thesauri and interoperability with other vocabularies. Part 1: Thesauri for information retrieval. Geneva: International Standard Organization, 2011.
- ISO. *ISO 25964-2:2012*. Thesauri and interoperability with other vocabularies. Part 1: Interoperability with other vocabularies. Geneva: International Standard Organization, 2012.
- MARCONDES, C.H. Linked Data – dados interligados – e interoperabilidade entre arquivos, bibliotecas e museus na Web. **Encontros Bibli: revista eletrônica de biblioteconomia e ciência da informação**, v.17, n.34, p.171-192, maio/ago. 2012. Disponível em: <http://www.periodicos.ufsc.br/index.php/eb/article/view/1518-2924.2012v17n34p171>.

- MARCONDES, C. H.; SAYÃO, L. F. Integração e interoperabilidade no acesso a recursos informacionais eletrônicos em C&T: a proposta da Biblioteca Digital Brasileira. **Ciência da Informação**, v. 30, n. 3, p. 24-33, set./dez., 2001. Disponível em: <<http://revista.ibict.br/index.php/ciinf/article/view-File/190/167>>. Acesso em: 01 mar. 2010.
- MÉNDEZ, E.; GREENBERG, J. Linked data for open vocabularies and HIVE's global framework. **El profesional de la información**, Madrid, v.21, n.3, p. 236 – 244, mayo-junio. 2012. Disponível em: <[http://www.elprofesionaldelainformacion.com/contenidos/2012/mayo/03\\_eng.pdf](http://www.elprofesionaldelainformacion.com/contenidos/2012/mayo/03_eng.pdf)>.
- MILES, A.; BECHHOFFER, S. (Ed.). **SKOS Simple Knowledge Organization System** – reference: W3C Recommendation 18 August 2009. Disponível em: <<http://www.w3.org/TR/2009/REC-skos-reference-20090818/>>. Acesso em 07/07/2012.
- MOREIRA, W.; LARA, M.L.G. Ontologias, categorias e interoperabilidade semântica. **DataGramZero: revista de Ciência da Informação**, v.13, n.4, ago 2012. Disponível em: <[http://www.dgz.org.br/ago12/F\\_I\\_art.htm](http://www.dgz.org.br/ago12/F_I_art.htm)>.
- OLSON, H. Review article: Classification and universality: application and construct. **Semiotica**, v.139, n.1/4, p.377-391, 2002.
- PESET, F.; FERRER-SAPENA, A.; SUBIRATS-COLL, I. Open data y linked data: su impacto en el área de bibliotecas y documentación. **El profesional de la información**, Madrid, v.20, n.2, p. 165 – 173, mar-abril 2011. Disponível em: <<http://www.elprofesionaldelainformacion.com/contenidos/2011/marzo/06.pdf>>.
- SÁNCHEZ-JIMÉNEZ, R.; GIL-URDICIAN, B. Lenguajes documentales y ontologías. **El Profesional de la Información**, Madrid, v.16, n.6, p.551-560, nov.-dic. 2007. Disponível em: <<http://www.elprofesionaldelainformacion.com/contenidos/2007/noviembre/02.pdf>>.
- SOERGEL, D. The representation of Knowledge Organization Structure (KOS) data: a multiplicity of standards. Paper presented at the **JCDL 2001 NKOS Workshop Roanoke**, VA 2001-6-28. Disponível em: <<http://www.dsoergel.com/cvwelcome.htm#JournalArticles>> . Acesso em 06/jul./2012.
- W3Consortium**. Disponível em: <http://www.w3.org/>